

HISTORIOGRAPHIE DE PRÉHISTORIENS ET DE PROTOHISTORIENS FRANÇAIS DU XX^e SIÈCLE

édité par
François Djindjian



HISTORIOGRAPHIE DE PRÉHISTORIENS ET DE PROTOHISTORIENS FRANÇAIS DU XX^e SIÈCLE

Proceedings of the XVIII UISPP World Congress
(4-9 June 2018, Paris, France)
Volume 19
Session VII-5

édité par
François Djindjian



ARCHAEOPRESS PUBLISHING LTD
Summertown Pavilion
18-24 Middle Way
Summertown
Oxford OX2 7LG
www.archaeopress.com

ISBN 978-1-80327-138-5
ISBN 978-1-80327-139-2 (e-Pdf)

© Archaeopress, UISPP and authors 2021

This book is available direct from Archaeopress or from our website www.archaeopress.com



This work is licensed under a Creative Commons
Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License

UISPP PROCEEDINGS SERIES VOLUME 19 – Historiographie de préhistoriens et de protohistoriens français du XX^e siècle

UISPP XVIII World Congress 2018

(4-9 Juin 2018, Paris)

Session VII-5

VOLUME EDITORS: François Djindjian

SERIES EDITOR: The Board of UISPP

SERIES PROPERTY: UISPP – International Union of Prehistoric and Protohistoric Sciences

© 2021, UISPP and authors

KEY-WORDS IN THIS VOLUME: historiography, prehistory, protohistory, France, 20th century

UISPP PROCEEDINGS SERIES is a printed on demand and an open access publication,
edited by UISPP through Archaeopress

BOARD OF UISPP: François Djindjian (President), Marta Arzarello (Secretary-General), Apostolos Sarris (Treasurer), Abdulaye Camara (Vice President), Erika Robrahn Gonzalez (Vice President). The Executive Committee of UISPP also includes the Presidents of all the international scientific commissions (www.uispp.org).

BOARD OF THE XVIII UISPP CONGRESS: François Djindjian, François Giligny, Laurent Costa, Pascal Depaepe, Katherine Gruel, Lioudmila Iakovleva, Anne-Marie Moigne, Sandrine Robert



Foreword to the XVIII UISPP Congress proceedings

UISPP has a long history, originating in 1865 in the International Congress of Prehistoric Anthropology and Archaeology (CIAAP). This organisation ran until 1931 when UISPP was founded in Bern. In 1955, UISPP became a member of the International Council of Philosophy and Human Sciences, a non-governmental organisation within UNESCO.

UISPP has a structure of more than thirty scientific commissions which form a very representative network of worldwide specialists in prehistory and protohistory. The commissions cover all archaeological specialisms: historiography; archaeological methods and theory; material culture by period (Palaeolithic, Neolithic, Bronze Age, Iron Age) and by continents (Europe, Asia, Africa, Pacific, America); palaeoenvironment and palaeoclimatology; archaeology in specific environments (mountain, desert, steppe, tropical); archaeometry; art and culture; technology and economy; biological anthropology; funerary archaeology; archaeology and society.

The UISPP XVIII World Congress of 2018 was hosted in Paris by the University Paris 1 Panthéon-Sorbonne with the strong support of all French institutions related to archaeology. It featured 122 sessions, and over 1800 papers were delivered by scientists from almost 60 countries and from all continents.

The proceedings published in this series, but also in issues of specialised scientific journals, will remain as the most important legacy of the congress.

L'UISPP a une longue histoire, à partir de 1865, avec le Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistorique (C.I.A.A.P.), jusqu'en 1931, date de la Fondation à Berne de l'UISPP. En 1955, l'UISPP est devenu membre du Conseil International de philosophie et de Sciences humaines, associée à l'UNESCO. L'UISPP repose sur plus de trente commissions scientifiques qui représentent un réseau représentatif des spécialistes mondiaux de la préhistoire et de la protohistoire, couvrant toutes les spécialités de l'archéologie : historiographie, théorie et méthodes de l'archéologie ; Culture matérielle par période (Paléolithique, néolithique, âge du bronze, âge du fer) et par continents (Europe, Asie, Afrique, Pacifique, Amérique), paléoenvironnement et paléoclimatologie ; Archéologie dans des environnements spécifiques (montagne, désert, steppes, zone tropicale), archéométrie ; Art et culture ; Technologie et économie ; anthropologie biologique ; archéologie funéraire ; archéologie et sociétés.

Le XVIII^e Congrès mondial de l'UISPP en 2018, accueilli à Paris en France par l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et avec le soutien de toutes les institutions françaises liées à l'archéologie, comportait 122 sessions, plus de 1800 communications de scientifiques venus de près de 60 pays et de tous les continents.

Les actes du congrès, édités par l'UISPP comme dans des numéros spéciaux de revues scientifiques spécialisées, constitueront un des résultats les plus importants du Congrès.

Marta Azarello
Secretary-General /
Secrétaire général UISPP

Table des matières

Foreword to the XVIII UISPP Congress proceedings	G
Liste des figures.....	iii
Liste des auteurs.....	vi
Introduction au volume	1
Victor Commont (1866-1918), « l’homme des alluvions »	3
Pascal Depaepe	
Camille Arambourg (1885-1969), paléontologue et préhistorien	10
Djillali Hadjouis	
Georges Laplace (1918-2004). Typologie Analytique et Synthétype	22
Robert Sala-Ramos, François Djindjian, Xosé Pedro Rodríguez, Eudald Carbonell	
Francis Hours (1921-1987)	30
Olivier Aurenche	
Michel Brézillon (1924-1993)	34
Philippe Soulier	
Itinéraire de Jacques Tixier (1925-2018), fondateur de l’approche technologique des industries lithiques	43
Latifa Sari	
Annette Laming-Emperaire (1917-1977) et l’art préhistorique européen	54
Lioudmila Iakovleva	
Max Escalon de Fonton (1920-2013) et le Néolithique.....	58
Jean Guilaine	
Max Escalon de Fonton (1920-2013) et le paléolithique	62
François Djindjian	
Jean Arnal (1907-1987)	65
Jean Guilaine	
Jacques Cauvin (1930-2001)	71
Olivier Aurenche	
Bohumil Soudský et l’archéologie française	74
Jean-Paul Demoule	

Pierre-Roland Giot, Jacques Briard et Jean L'Helgouac'h	88
Par Jean-Laurent Monnier, Charles-Tanguy Le Roux et Catherine Gorlini	
De Roi Mata aux Marae polynésiens : José Garanger, océaniste de la diversité archéologique	97
Christophe Sand et Frédérique Valentin	
Loïc Langouet (1941-2018)	106
Jean-Laurent Monnier	
Les archéologues ingénieurs de formation	110
François Djindjian	

Liste des figures

P. Depaepe : Victor Commont (1866-1918), « l'homme des alluvions »

Figure 1. Victor Commont	3
Figure 2. La carrière Tellier à Saint-Acheul	4
Figure 3. Les terrasses de la Somme : chronostratigraphie et occupations humaines	5
Figure 4. Illustration d'un remontage avec précision du point d'impact (talon), et typologie des talons d'éclats Levallois	6
Figure 5. Biface moustérien.....	7
Figure 6. Première page du courrier de Victor Commont à Emile Carthailac, 30 janvier 1907.....	8

Dj. Hadjouis : Camille Arambourg (1885-1969), paléontologue et préhistorien

Figure 1. Camille Arambourg, lors du lancement du nouveau Bulletin de la Société Préhistorique de l'Ariège en 1958.....	10
Figure 2. Plan de la façade de l'université d'Alger, bâtiment de médecine	11
Figure 3. Vue générale de l'université d'Alger construite en 1910	12
Figure 4. Les travaux gigantesques de la fouille de Ternifine en 1955	14
Figure 5. Camille Arambourg sur les fouilles de Ternifine en 1954	15
Figure 6. La découverte d' <i>Atlantropus mauritanicus</i> publiée dans le B.S.P.F. en 1955	15
Figure 7. Planche tirée des Publications du Service de la Carte Géologique de l'Algérie.....	16
Figure 8. Camille Arambourg, Lionel Balout, l'Abbé Henri Breuil et Bosch Gimpera à l'excursion de l'Ain Hanech, programmée par le XIXe Congrès géologique d'Alger en 1952.....	17
Figure 9. Quelques membres du Congrès de Paris en 1947.....	18

R. Sala-Ramos et al. : Georges Laplace (1918-2004). Typologie Analytique et Synthétype

Figure 1. Georges Laplace	22
Figure 2. Visite de la grotte de Poeymaü avec un groupe de préhistoriens dans les années 1950	23
Figure 3. Georges Laplace et François Lévêque.....	27

O. Aurenche : Francis Hours (1921-1987)

Figure 1. Francis Hours	30
Figure 2. Francis Hours à André Leroi-Gourhan et Arcy-sur-Cure.....	30

Ph. Soulier : Michel Brézillon (1924-1993)

Figure 1. 1957, Tassili, mission Henri Lhote. Michel Brézillon est le premier à gauche	35
Figure 2. 1957, Tassili, mission Henri Lhote. Le relevé.....	35
Figure 3. 1960, Arcy sur Cure, le chantier de la grotte du Renne, avec le système de tubes support des planches mis au point par Michel Brézillon aux Mournouards	36
Figure 4. 1960, Arcy sur Cure, visite de chantier. De gauche à droite : André Leroi-Gourhan, Michel Brézillon, Francis Hours, Arlette Leroi-Gourhan.....	36
Figure 5. 1960, en tournée dans les grottes ornées avec André Leroi-Gourhan.....	36
Figures 6 et 7. 1964, le moulage sur le sol de l'Habitation n°1 à Pincevent	38
Figure 8. 1969, avec André Leroi-Gourhan, visite du site de Barbas (Creysse, Dordogne) lors du colloque INQUA.....	39
Figure 9. 1970, premiers coups de pioche pour la découverte du site magdalénien d'Etiolles (91).....	42

L. Sari : Itinéraire de Jacques Tixier (1925-2018), fondateur de l'approche technologique des industries lithiques

Figure 1. Examen de la coupe stratigraphique de Sidi Abderrahmen au Maroc en 1957. J. Tixier (en haut), G. Lecoindre (à droite) et P. Biberson (à gauche).....	45
Figure 2. Bordj Mellala. Carroyage	47
Figure 3. Ksar'Aqil. Jacques Tixier montrant la stratigraphie à la presse.....	48
Figure 4. Obtention de lames par débitage « sous le pied »	49

Figure 5. Expérimentation du débitage par percussion directe au percuteur tendre organique pour l'obtention de lames	49
Figure 6. Arizona. 1969. De droite à gauche: Tom Hemmings, D.E. Crabtree, François Bordes, Jacques Tixier	50
Figure 7. Tixier expérimentant le débitage par pression à la béquille abdominale sur un nucleus en obsidienne en utilisant un poinçon avec une pointe en cuivre	50

**L. Iakovleva : Annette Laming-Empeaire (1917-1977)
et l'art préhistorique européen**

Figure 1. Annette Laming-Empeaire à Arcy sur Cure	54
Figure 2. Annette Laming-Empeaire	57

**J. Guilaine : Max Escalon de Fonton (1920-2013)
et le Néolithique**

Figure 1. Max Escalon de Fonton	59
---------------------------------------	----

**F. Djindjian : Max Escalon de Fonton (1920-2013)
et le paléolithique**

Figure 1. Max Escalon de Fonton	63
---------------------------------------	----

J. Guilaine : Jean Arnal (1907-1987)

Figure 1. Jean Arnal.....	65
Figure 2. Jean Arnal.....	68

Olivier Aurenche : Jacques Cauvin (1930-2001)

Figure 1. Jacques Cauvin	71
--------------------------------	----

J.-P. Demoule : Bohumil Soudský et l'archéologie française

Figure 1. Scraper sur le chantier de Bylany	75
Figure 2. Vue générale des fouilles de Bylany	75
Figure 3. Bohumil Soudský et Jean Deshayes sur le site de Bylany	77
Figure 4. Bohumil Soudský et Marion Lichardu-Itten en 1974 sur le site de Cuiry-lès-Chaudardes (Aisne)...	80
Figure 5. La base de fouille de Bylany en 2018	83

**J.-L. Monnier *et al.* : Pierre-Roland Giot, Jacques Briard
et Jean L'Helgouac'h**

Figure 1. Tout a commencé ici, à l'Institut de Géologie de l'Université de Rennes où fut implanté le Laboratoire d'Anthropologie préhistorique.....	89
Figure 2. Aussi à l'origine du Laboratoire d'Anthropologie préhistorique fondé par Pierre-Roland Giot, le Musée préhistorique finistérien à Penmarc'h	89
Figure 3. Jean L'Helgouac'h, Jacques Briard et Pierre-Roland Giot (de gauche à droite), dans la carrière de Toul-an-Nouch à Plougoulm (Finistère) en 1957	90
Figure 4. Peu de temps après la découverte du tumulus de Barnenez (Plouézoc'h, Finistère) éventré en 1955 par la carrière qui en exploitait les matériaux	90
Figure 5. La fouille de sauvetage du grand cairn de Barnenez s'est déroulée de 1956 à 1968, y compris les travaux de restauration.....	91
Figure 6. Fouilles de Barnenez. Pierre-Roland Giot et Jean L'Helgouac'h	91
Figure 7. Fouilles de Barnenez. Pierre-Roland Giot dans une chambre dolménique	92
Figure 8. Fouilles de Barnenez. Pierre-Roland Giot et Jacques Briard	92
Figure 9. Fouilles de Barnenez. Jean L'Helgouac'h.....	93
Figure 10. Fouilles de Barnenez. Jean L'Helgouac'h.....	94
Figure 11. Fouilles de Barnenez. Jacques Briard.....	94

**C. Sand et F. Valentin : De Roi Mata aux Maraé polynésiens :
José Garanger, océaniste de la diversité archéologique**

Figure 1. Plan final de l'organisation des sépultures autour de la tombe de Roi Mata	101
Figure 2. Le Mara'e-Ta'ata, restauré par J. Garanger	102

Figure 3. José Garanger en discussion à Pincevent avec André Leroi-Gourhan et Hélène Balfet.	103
---	-----

J.-L. Monnier : Loïc Langouet (1941-2018)

Figure 1. Loïc Langouet.	107
Figure 2. Loïc Langouet.	108

F. Djindjian : Les archéologues ingénieurs de formation

Figure 1. Gabriel de Mortillet (1863).	112
Figure 2. Edouard Harlé.....	113
Figure 3. Jacques de Morgan.	115
Figure 4. André Vayson de Pradenne.....	115
Figure 5. Clarence Van Riet Lowe (taillant le silex).	116
Figure 7. Wladislaw Kluger.	117
Figure 6. Roger Marie Séronie Vivien.....	117
Figure 8. Jean Vertut.....	118
Figure 9. Alain Testart.	119

Liste des auteurs

Aurenche, Olivier

Professeur émérite Université Lumière-Lyon 2,
Maison de l'Orient
Archéorient MSH Maison de l'Orient et de la
Méditerranée 7, rue Raulin,
F-69365 Lyon cedex 07, France
aurencheolivier@orange.fr

Carbonell, Eudald

Institut Català de Paleoecologia Humana i
Evolució Social
Campus Sescelades-URV (Edifici W3)
43007 Tarragona, Espagne
eudald.carbonell@urv.cat

Demoule, Jean-Paul

Professeur honoraire, Université Paris 1
Panthéon-Sorbonne
UMR Trajectoires, 9 rue Mahler 75002 Paris
jpdemoule@orange.fr

Depaepe, Pascal

Inrap – UMR 7194 Histoire naturelle de
l'Homme préhistorique
Direction régionale INRAP Hauts-de-France
32 Avenue de l'Etoile-du-Sud
80440 Glisy, France
pascal.depaepe@inrap.fr

Djillali, Hadjouis

UMR5288 du CNRS
Service archéologie du Val-de-Marne, France
UMR 5288 du CNRS
djillali.hadjouis@valdemarne.fr

Djindjian, François

UMR 7041 Arscan
MMSH Mondes 21 allée de l'université
92023 Nanterre Cedex, France
francois.djindjian@wanadoo.fr

Guilaine, Jean

Professeur émérite au Collège de France
jguilaine@wanadoo.fr

Gorlini, Catherine

Assistante-ingénieure Documentaliste

CNRS, UMR 6566 CReAAH, Centre de Recherche
en Archéologie, Archéosciences et Histoire,
Laboratoire ArchéoSciences,
Université de Rennes 1
Campus de Beaulieu- Bât. 24
35042 Rennes cedex, France
Catherine.gorlini@univ-rennes1.fr

Iakovleva, Lioudmila

Directeur de recherches Institut d'Archéologie
NAS Ukraine et chercheur associée UMR 7041
ArScAn
l.iakovleva@wanadoo.fr

Le Roux, Charles-Tanguy

Conservateur général honoraire du Patrimoine
(Ministère de la Culture)
UMR 6566 CReAAH, Centre de Recherche
en Archéologie, Archéosciences et Histoire,
Laboratoire ArchéoSciences,
Université de Rennes 1
Campus de Beaulieu- Bât. 24
35042 Rennes cedex, France
ct.le-roux@wanadoo.fr

Monnier, Jean-Laurent

Directeur de Recherche émérite au CNRS,
UMR 6566 CReAAH, Centre de Recherche
en Archéologie, Archéosciences et Histoire,
Laboratoire ArchéoSciences,
Université de Rennes 1
Campus de Beaulieu- Bât. 24
35042 Rennes cedex, France
Jean-laurent.monnier@univ-rennes1.fr

Sala-Ramos, Robert

Institut Català de Paleoecologia Humana i
Evolució Social
Campus Sescelades-URV (Edifici W3)
43007 Tarragona, Espagne
rsala@iphes.cat

Sand, Christophe

UMR 220 GRED
BP : A5, 98848 Nouméa Cédex, Nouvelle-
Calédonie/New Caledonia
christophe.sand@ird.fr

Sari, Latifa

Centre national de recherches préhistoriques,
anthropologiques et historiques
(CNRPAH ex.CRAPE)
3 rue Franklin Roosevelt, Alger, Algérie
sari.latifa@cnrpah.org

Soulier, Philippe

CNRS, UMR 7041 ArScAn-Ethnologie
préhistorique
MMSH Mondes 21 allée de l'université
92023 Nanterre Cedex, France
Philippe.soulier32@orange.fr

Valentin, Frédérique

CNRS, UMR 7041, Ethnologie préhistorique
MSH MONDES, 21 allée de l'université
F-92023 Nanterre cedex, France
frederique.valentin@cnrs.fr

Rodríguez, Xosé Pedro

Àrea de Prehistòria. Universitat Rovira i Virgili
Avgda. Catalunya, 35,
43002 Tarragona, Espagne
xprodriguez@iphes.cat

Introduction au volume

Le XVIII^e congrès mondial de l'UISPP, qui s'est déroulé à Paris, en juin 2018, a été l'occasion de rendre hommage à plusieurs préhistoriens et protohistoriens, qui ont fait l'objet de communications orales dans une session spéciale du congrès, la session VII-5, et qui sont publiées dans ce volume. Préhistorien est défini ici au sens large car il regroupe aussi bien le préhistorien, le protohistorien, le paléontologue et l'anthropologue.

La génération des préhistoriens de l'entre-deux guerres mondiales peut être caractérisée comme une régression par rapport à la grande génération fondatrice des années 1860-1900. Victor Commenge (1866-1918) est un des derniers acteurs majeurs de cette génération et le centenaire de sa disparition n'est certainement pas la seule raison de sa présence ici, comme le montre bien Pascal Depaepe.

Dans la première moitié du XX^e siècle, il n'y a pas eu, dans les Universités françaises de relais académique comme cela s'est passé en Allemagne. Les premiers postes de professeur d'universités en préhistoire datent des années 1950. La recherche préhistorique française dans cette période n'est constituée que d'une petite douzaine de chercheurs (Muséum, Institut de Paléontologie Humaine, EPHE, Musée de l'Homme, Collège de France) et des amateurs regroupés depuis 1904 dans la Société préhistorique française. Camille Arambourg, titulaire la chaire de paléontologie du MNHN de Paris de 1936 à 1955, présenté ici par Djillali Hadjouis, entre dans cette catégorie, tout en faisant la transition avec la génération suivante.

Avec la création du CNRS, et son essor dans l'immédiat après-guerre et l'ouverture de l'université à la préhistoire dans les années 1950, les débuts de la seconde moitié du XX^e siècle vont devenir le deuxième âge d'or de la préhistoire. C'est de cette période que proviennent la plupart des préhistoriens qui sont présentés ici :

Marie-Henriette Alimen (1900-1996), présentée par J. Cl. Miskovski ; Annette Laming-Emperaire (1917-1977) présentée par L. Iakovleva ; Georges Laplace (1918-2004) présenté par R. Sala ; Pierre-Roland Giot (1919-2002), Jacques Briard (1933-2002) et Jean L'Helgouac'h (1933-2000) présentés par J.-L. Monnier ; Max Escalon de Fonton (1920-2013) présenté par J. Guilaine ; Francis Hours (1921-1987), présenté par O. Aurenche ; Bohumil Soudsky (1922-1976) par J.P. Demoule ; Michel Brézillon (1924-1993), présenté par M. Soulier ; Jacques Tixier (1925-2018) présenté par L. Sari ; José Garanger (1926-2006) présenté par Ch. Sand et F. Valentin ; Jacques Cauvin (1930-2001) présenté par O. Aurenche ; Loïc Langouet (1941-2018) présenté par J.-L. Monnier. Enfin une dernière contribution, présenté par l'auteur de ces lignes, traite des ingénieurs de formation ayant joué un rôle important dans le développement de la préhistoire : Gabriel de Mortillet (1821-1898), Edouard Harlé (1850-1922), Jacques de Morgan (1857-1924), André Vayson de Pradenne (1888-1939), Clarence Van Riet Lowe (1894-1956), Roger Marie Séronie Vivien (1927-2013), Wladislaw Kluger (1849-1884), Jean Vertut (1929-1985) et Alain Testart (1945-2013).

Il manque évidemment ici ceux d'entre eux qui ont déjà fait l'objet d'hommages à l'occasion de colloques spécialisés et/ou déjà de livres. C'est notamment le cas d'André Leroi-Gourhan (2015, 2018), François Bordes (2011), Gabriel Camps (1995), Henri Delporte (2007) et Jean-Claude Gardin (2016), dont nous donnons les références bibliographiques ci-dessous :

- Chenorkian, R. ed. 1995. L'homme méditerranéen. Mélanges offerts à Gabriel Camps. Aix-en-Provence, Editions des publications de l'Université de Provence ;
- Delpech, F., Jaubert, J. eds 2011. *François Bordes et la Préhistoire*. Colloque International François Bordes, Bordeaux 22-24 avril 2009. Paris, Editions CTHS ;

- Desbrosse, R., Thévenin, A. eds (2007). *Arts et cultures de la Préhistoire. Hommages à Henri Delporte*. Paris, C.T.H.S., Collection : Documents préhistoriques, n° 24 ;
- Djindjian, F. ed. 2016. Dossier Jean-Claude Gardin. *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 144, 2016 ;
- Soulier, Ph., ed. 2015. *André Leroi-Gourhan, « l'homme, tout simplement »*, Paris, De Boccard, 2015 (« Travaux de la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie René- Ginouvès » 20) ;
- Soulier, Ph. 2018. *André Leroi-Gourhan. Une Vie (1911-1986)*, Paris, éd. CNRS.

Les recrutements au CNRS (qui doublait chaque année son effectif dans les années 1950-1960) puis dans les universités ont permis de professionnaliser rapidement la préhistoire française, à l'origine d'une exceptionnelle génération de chercheurs, qui ont été actifs dans les années 1960-1990. En 2018, la plus grande partie de cette génération nous a quittés. La longue liste de nos collègues disparus depuis 2000 est significative, révélant un profond changement de génération qui s'est concrétisé à partir des années 1990 :

Jean Gaussen (1919-2000), Jean L'Helgouach (1933-2000), Jacques Cauvin (1930-2001), Hélène Balfet (1922-2001), Gabriel Camps (1927-2002), Jacques-Pierre Millotte (1920-2002), Henri Delporte (1920-2002), Pierre-Roland Giot (1919-2002), Jacques Briard (1933-2002), Fernand Champagne (1922-2003), George Laplace (1918-2004), Arlette Leroi-Gourhan (1913-2005), José Garanger (1926-2006), André Chollet (1925-2006), Jacques Hinout (1918-2007), François Prat (1924-2007), Jean Roche (1913-2008), Denise de Sonnevillle-Bordes (1919-2008), Jean-Noël Barrandon (1943-2008), François Lévêque (19xx-2008), Paul Boutié (1953-2008), Marie-Madeleine Paquereau (1922-2009), Jean Desse (1943-2009), Guy Célérier (1926-2009), Roger Bayle des Hermens (1923-2010), Gérard Bailloud (1919-2010), Jean Gagnepain (1962 -2010), Pierre Rognon (1931-2010), Claude Barrière (1924-2011), Jean-Pierre Dugas (1946-2011), Norbert Aujoulat (1946-2011), Claude Burnez (1927-2011), Henri Carré (1917-2011), Roger Agache (1926-2011), Gilles Gaucher (1930-2012), Jean Leclerc (1931-2012), Jean Perrot (1920-2012), Jean Chavaillon (1925-2013), Marie-Roger Séronie-Vivien (1927-2013), Alain Roussot (1937-2013), Max Escalon de Fonton (1920-2013), Jean-Claude Gardin (1925-2013), Alain Testart (1945-2013), Bernard Chertier (1922-2013), Olivier Le Gall (1954-2014), Maurice Picon (1931-2014), Françoise Gasse (1942-2014), Henri-Jean Hugot (1916-2014), Annie Roblin-Jouve (1943-2014), René Desbrosse (1934-2015), Henriette Camps-Fabrer (1928-2015), André Debenath (1940-2016), Paul Ambert (1946-2016), Nicole Petit-Maire (1928-2016), Michel Boureau (1936-2016), Claude Guérin (1939-2016), Robert Cresswell (1922-2016), Julia Roussot-Laroque (1934 -2017), André Thévenin (1930-2017), Anne-Catherine Welté (1945-2017), Jacques Brunet (1942-2017), Marcel Jeannet (1935-2017), Jacques Tixier (1925-2018), Josette Renault-Miskovsky (1938-2018), Jean Sommé (1931-2018), André Crémillieux (1937-2018), Jean-Pierre Bocquet-Appel (1949-2018), Loïc Langouet (1941-2018), Jean-Louis Heim (1937-2018), Nicole Petit-Maire (1928-2018), Nicole Pigeot (1950-2019), Jean-Georges Rozoy (1922-2019), Eugène Bonifay (1927-2019), Emilie Campmas (1983-2019), Henri de Cotenson (1926-2019), Jean Abelanet (1925-2019), Jean-Pierre Nicolardot (1936-2019).

Le lecteur pourra consulter les nécrologies de nos collègues disparus, publiées dans les revues scientifiques.

Victor Commont (1866-1918), « l'homme des alluvions »

Pascal Depaepe

Inrap – UMR 7194 Histoire naturelle de l'Homme préhistorique

Introduction

« *L'homme des alluvions* ». C'est l'abbé Breuil qui appela ainsi Victor Commont lors de son discours du 28 janvier 1937 en tant que président sortant de la Société préhistorique française (Breuil 1937). Il y décrit sa rencontre avec Commont en 1904, dans la carrière Bultel et Tellier où il venait d'acquérir quelques belles pièces acheuléennes. Dans son discours, Breuil étale son admiration pour « *ce modeste petit professeur sans fortune, fils de ses œuvres, et qui, vraiment, créait une science, avec ses yeux et son esprit de profond observateur... J'étais, je suis resté son élève reconnaissant.* » (Breuil 1937 p. 61). Difficile de faire plus louangeur !

Éléments de biographie

L'année du XVIII^e congrès de l'UISPP est celle de l'anniversaire de la disparition de deux préhistoriens picards : Jacques Boucher de Perthes (1788-1868), et Victor Commont (1866-1918) (Figure 1). Le premier est souvent décrit comme l'un des fondateurs de la Préhistoire comme discipline scientifique (voir Cohen et Hublin 2017) pour une biographie de Boucher de Perthes). Il est honoré à plusieurs titres : des rues honorent sa mémoire à Lille, Saint-Quentin, Abbeville, Amiens, etc. ; un lycée et un musée portent son nom à Abbeville, et un colloque fin 2018 lui est consacré.

Victor Commont n'a pas suscité autant d'enthousiasme commémoratif. À ma connaissance, seules deux rues portent son nom, l'une à Amiens et l'autre à Abbeville. Et elles sont modestes ! Déjà de son vivant Commont a d'ailleurs reçu la reconnaissance de ses pairs plutôt que celle des institutions. « Je ne crois pas que notre regretté collègue (...) ait eu le souci du ruban rouge ; il savait par expérience que *l'on peut s'élever sur les sommets et même planer sur les cimes sans porter la tache sanguine* » (Ponchon 1924). On peut regretter que la communauté des préhistoriens actuels ne se soit pas mobilisée pour commémorer le centième anniversaire de sa disparition.

Victor Commont est né le 28 juin 1866 à Buire-Courcelles, dans le département de la Somme (voir le dossier composé par l'association CIRAS : <https://www.associationciras.fr/> pour de plus amples détails sur la vie de Commont). Il est l'aîné d'une famille de cinq enfants dont le père est artisan boulanger. La famille Commont s'installe à Amiens en 1870. Victor suit les enseignements de l'école normale supérieure et est nommé instituteur adjoint en 1884. En 1894 il part pour Alençon comme directeur de l'école annexe à l'école normale mais revient dès 1895 à Amiens pour y occuper le même poste ; il y restera jusqu'à son décès survenu le 4 avril 1918 des suites de complications pulmonaires d'une maladie contractée fin 1917, sans doute lors de relevés dans des tranchées abandonnées par les troupes allemandes. Il mourut à l'hôpital d'Abbeville, évacué comme beaucoup d'autres devant la dernière offensive allemande (opération Michael, 21 mars 1918).



Figure 1. Victor Commont
(date inconnue).

Membre de la Société linnéenne et amateur de botanique, Victor Commont s'intéresse à la préhistoire à partir de 1903, à l'instigation de Léon Delambre, conservateur au musée de Picardie. C'est d'ailleurs à la Société linnéenne qu'il donnera sa première communication : « Les gisements préhistoriques de Saint-Acheul et de Montières » (1905). Il fut également membre de la Société géologique de France. Son activité de préhistorien se déroule donc sur une assez brève période (une quinzaine d'années) durant laquelle il publiera malgré tout une trentaine de notices, articles et mémoires.

Résident dans le quartier Saint-Acheul à Amiens (très précisément au n°7 de la rue d'Edimbourg, maison toujours existante), Commont était proche de plusieurs briqueteries dans lesquelles il effectua ses recherches (Figure 2). Il profita également de sa situation professionnelle pour créer un réseau de collègues et d'étudiants qui, devenus enseignants à leur tour, l'alertaient sur des découvertes survenues dans leurs villages d'affectation.

Peut-être est-ce son intérêt pour les sciences naturelles qui amena Commont à s'intéresser à la stratigraphie, chose rare à l'époque ? Quoiqu'il en soit, un de ses travaux d'envergure est la définition des terrasses de la Somme, et le lien entre celles-ci et les occupations paléolithiques.

L'apport de Victor Commont en géologie du Quaternaire : les terrasses de la Somme

Victor Commont, s'inspirant des travaux de Jules Ladrière, instituteur et géologue lillois (1848-1923), établit un modèle chrono-stratigraphique des couvertures limono-lössiques weichséliennes du Nord de la France. Il reprend les termes définis par Ladrière (Ladrière 1889) et y associe les industries lithiques paléolithiques qu'il y découvre.

Mais l'apport majeur de Victor Commont est certainement son travail novateur sur les terrasses de la vallée de la Somme. Ne se fiant qu'à ses observations (« *Il ne croit qu'à ses yeux et à sa réflexion* » – Bourdier et Lautridou 1974, p. 112), Commont montre que les nappes alluviales connaissent une identique succession de sédiments grossiers puis fins. Surtout, il s'attache à établir le lien entre les occupations humaines et la stratigraphie, posant ainsi les bases d'une archéologie paléolithique

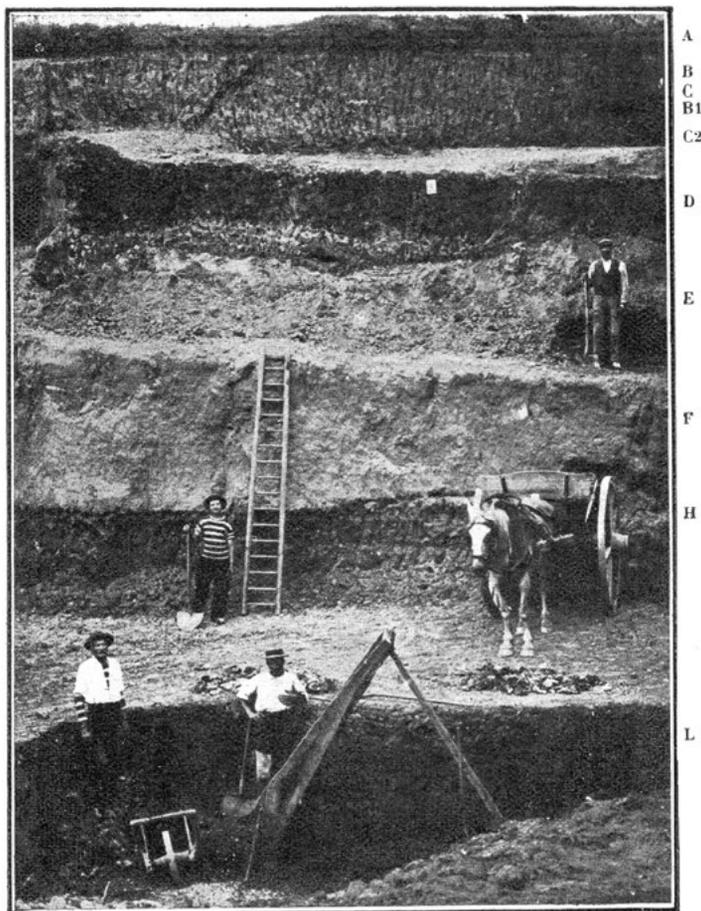


Fig. 2. — Carrière Tellier à St-Acheul (1909). alt. 53 m.
 Limons ou löss et alluvions fluviales de la 2^{me} terrasse.
 A. terre à briques. — B. ergeron ou dernier löss. — C. Cailloutis. — B1. ergeron.
 — C2. petit lit sableux. — D. limon rouge. — E. löss ancien. — F. löss plus
 sableux. — H. sable roux argileux. — L. graviers inférieurs (alluvions
 anciennes).

Figure 2. La carrière Tellier à Saint-Acheul
 (Commont 1914).

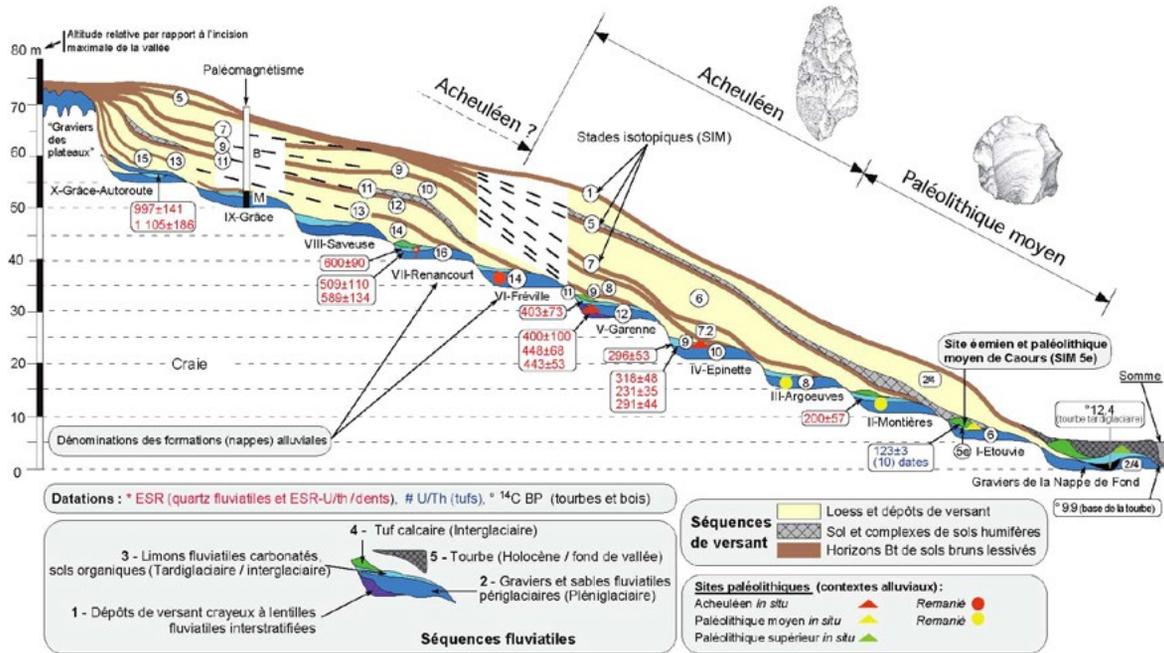


Figure 3. Les terrasses de la Somme : chronostratigraphie et occupations humaines (Locht *et al.* 2013).

contemporaine (« *Nous n'avons donc pu séparer cette étude de celle de la géologie du Quaternaire...* » – Commont 1914, p. 631).

Certes, les travaux de Commont sont désormais éloignés de la précision et de la qualité atteintes par les recherches actuelles. Ainsi, là où il définissait quatre terrasses (10 m, 30 m, 40 m et 55 m), en fonction de leur altitude par rapport aux dépôts inférieurs de la Somme (Tuffreau 2009), Pierre Antoine en définit neuf (Antoine 1989, Figure 3). Mais l'important n'est pas là, mais bien que Commont a le premier, posé les jalons de la recherche paléolithique dans la vallée de la Somme, qui aboutira aux fouilles des gisements classiques de Cagny par Alain Tuffreau et son équipe.

L'apport de Victor Commont en archéologie

Victor Commont s'est intéressé aussi bien au Paléolithique qu'au Néolithique, et même au gallo-romain (un de ses articles concerne un jouet gaulois, – Commont 1912). Mais c'est pour ses travaux sur le Paléolithique, et surtout le Paléolithique moyen, que son œuvre mérite une attention particulière.

En 1914, dans un long mémoire de plus de 400 pages (Commont 1914), que l'on peut considérer comme son grand œuvre, il dresse une cartographie des sites paléolithiques de la vallée de la Somme. Fait remarquable pour l'époque non seulement il tente une cartographie chronologique, mais il reporte également les cours d'eau, les principales vallées sèches, les buttes tertiaires, lesquelles ont joué un rôle non négligeable dans l'implantation des sites paléolithiques (Locht 2004).

Mais son apport majeur est évidemment l'étude des sites archéologiques. Pour ce faire, il définit sa méthode d'étude :

- Resituer le site par rapport aux terrasses ou aux niveaux limono-lössiques (utilisation des horizons repères) ;
- Utiliser la faune comme élément de chronologie comparative ;
- Disposer d'un grand nombre de pièces pour qualifier une série (problèmes posés par les collectionneurs et les pillards, 1914) ;

- Étudier le matériel dans ses composantes à la fois typologiques, mais aussi technologiques.

« Nous allons préciser la *stratigraphie* de l'industrie moustérienne dans nos dépôts quaternaires, nous dirons quelle était la *faune* accompagnant l'outillage lithique, puis nous décrirons la *technique de la taille du silex* » (Commont 1914 p. 243 ; les mises en italique sont de Commont lui-même).

Appliquant cette méthode aux séries lithiques issues des fouilles qu'il réalise, Victor Commont montre des tendances technologiques. Il constate l'absence de prédétermination pour les débitages acheuléens, à l'inverse du débitage Levallois qu'il décrit dès 1909 dans une communication au Congrès préhistorique de Beauvais (Commont 1910) : préparation des convexités et des plans de frappe etc. Notons qu'il utilise les remontages pour affiner sa connaissance des méthodes de taille (Figure 4).

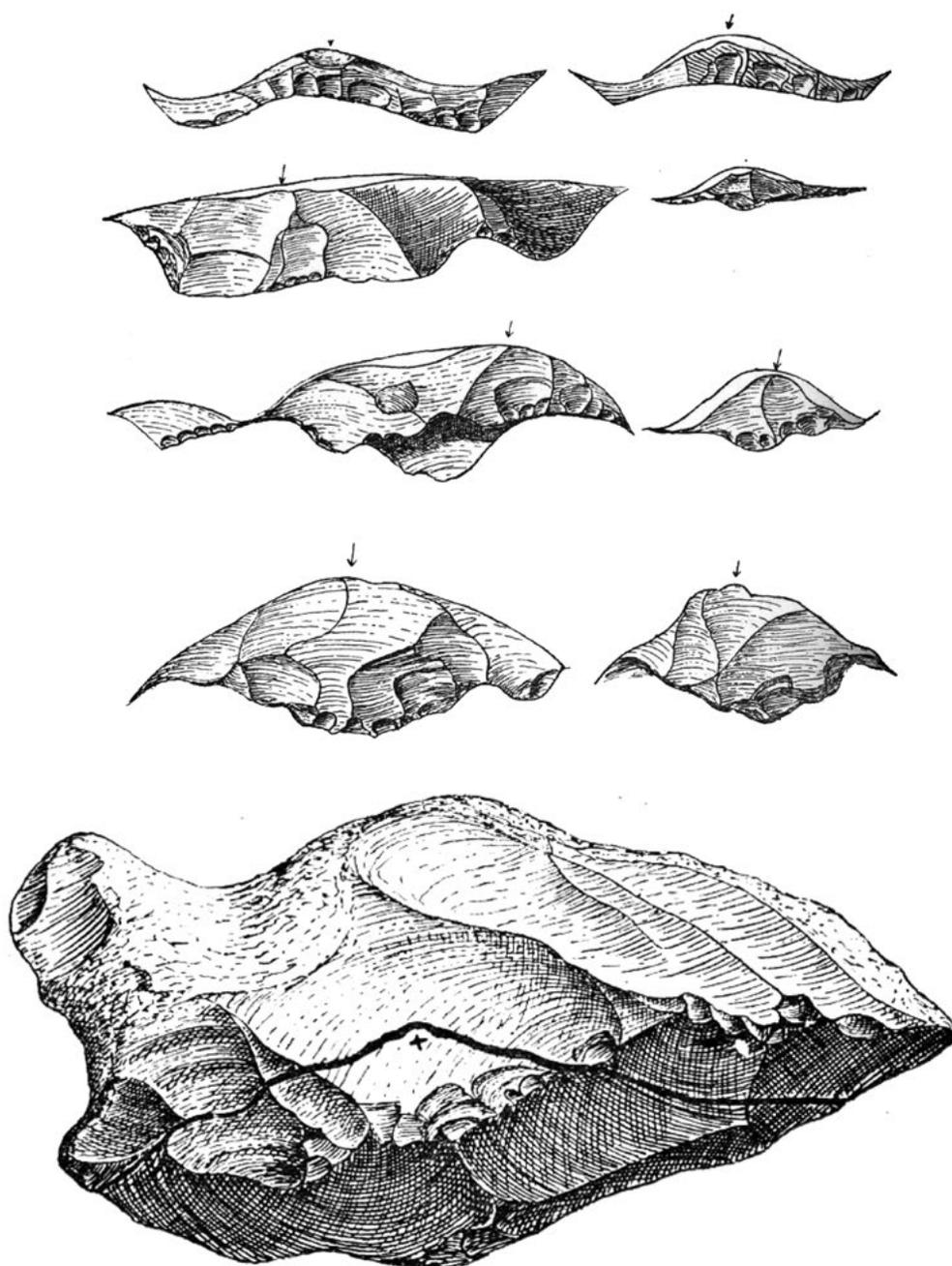


Figure 4. Illustration d'un remontage avec précision du point d'impact (talon), et typologie des talons d'éclats Levallois (publiés dans Commont 1914) ; ces dessins avaient déjà été publiés par Commont dans son article du Ve Congrès préhistorique de France en 1910).

Dans sa description du débitage moustérien, Commont élimine l'hypothèse des nucleus discoïdes comme armes de jet, du simple fait de leur masse ; ce sont pour lui des nucléus, tout simplement. Il décrit également un débitage laminaire moustérien, présent sur plusieurs sites dont la carrière Boutmy (Amiens), dans le « Moustérien à faune chaude » (soit le stade isotopique 5), et le compare aux débitages laminaires du Paléolithique supérieur (Commont 1914, p. 293).



Figure 5. Biface moustérien
(Commont 1914).

Commont décrit aussi très précisément les outillages, s'intéressant particulièrement à la position des retouches. Parlant de bifaces moustériens, il écrit : « leur face inférieure est presque plane » ; « la face supérieure est bombée et la face inférieure est plane » (Commont 1914 p. 302). Notons qu'il s'agit ici de la description des pièces bifaciales plano-convexes typiques du Moustérien, telles que décrites par Eric Boëda (Boëda 1995, Figure 5). Il évoque également les possibilités d'emmanchement de nombre d'outils paléolithiques, il travaille sur la formation des patines et décrit les effets du gel sur les artefacts, en déduisant des temps d'exposition à l'air libre plus ou moins importants.

Je n'aborderai pas ici d'autres périodes. Gardons cependant présent à l'esprit que l'œuvre de Commont a également touché au Paléolithique supérieur : il supposa que les mâchures des lames « belloisiennes » furent causées par leur utilisation sur du bois ; il nota la rareté du Magdalénien dans le nord de la France ; et il découvrit et fouilla le site d'Amiens « Renancourt », dont la reprise par Clément Paris a permis la fabuleuse découverte de plusieurs Vénus gravettiennes (Paris *et al.* 2017).

Toutes ces observations méticuleusement rassemblées par Victor Commont, lui permettent dans son ouvrage majeur de 1914, de définir un Moustérien septentrional peu retouché qu'il oppose à un Moustérien du Sud-Ouest très retouché, l'explication se trouvant selon lui dans l'accès aux gîtes de matières premières plus abondants dans le Nord. Il développe ainsi le rôle de la matière première, tant qualitatif que quantitatif, dans la composition techno-typologique des débitages.

Homme de son siècle, Commont compare ces outillages néandertaliens à ceux des Aborigènes d'Australie, voyageant au British Museum pour confirmer ses thèses.

Il note par ailleurs la rareté des foyers, constat repris depuis par de nombreux préhistoriens du nord de la France.

Victor Commont, un homme discret mais bien entouré

À l'exception de ses écrits scientifiques, rares sont à ce jour les traces de Victor Commont. Sa collection a été démantelée (une partie a été acquise par André Vayson de Pradenne, pour le reste les informations sont lacunaires), ses notes ont disparu. Mais la lecture de ses œuvres ainsi que d'autres documents permettent d'avoir une idée sur ses relations scientifiques.

L'université fédérale Toulouse – Midi-Pyrénées conserve un fonds « Correspondances reçues par Émile Carthillac » où figurent neuf lettres que Commont lui adressa, entre le 30 janvier 1907 et le 6

janvier 1914 (une lettre est non datée ; voir <https://tolosana.univ-toulouse.fr/fr/corpus/archives-prehistoriens/cartailhac/correspondance-recue?page=1>). Curieusement toutes ces lettres sont écrites en décembre ou janvier, comme si l'hiver était propice à la rédaction.

Dans ces courriers (et parfois dans ses contributions scientifiques), Commont relate des échanges avec nombre de préhistoriens : Obermaier, Rutot, de Mortillet, Capitan, Reinach, Laville, Boule, le comte Begouën, le baron Blanc. Il signale les sites et musées qu'il a visités, en Alsace, en Charentes, en Périgord, mais aussi en Belgique et en Angleterre. Mais il ne fait pas que visiter, car il précise avoir fouillé en août 1911 à La Ferrassie avec Peyrony.

Enfin, chose fréquente à l'époque, il informe Carthailac de l'achat de pièces archéologiques et de faune suite à une commande de ce dernier, se plaignant même que ce n'est « ... pas facile (car) les étrangers ont la bourse facile », à propos de bifaces de Saint-Acheul (courrier du 30/01/1907, Figure 6). Ces achats auprès

des ouvriers des briqueteries reviennent plusieurs fois dans ces correspondances, comme en 1913 quand il déplore ne pouvoir répondre à une commande de molaires d'*elephas antiquus*, « car les ouvriers les vendent trop cher ». De son côté, Commont demande à Carthailac de lui envoyer des ouvrages scientifiques, ce que ce dernier fait comme l'atteste un courrier de remerciement.

Autre élément apparaissant dans ces courriers : l'implication de Victor Commont dans la vie sociale de son département. Il explique ainsi à Carthailac donner des conférences sur la Préhistoire aux instituteurs de la Somme. De même, au détour de son récit d'une polémique avec un prêtre samarien sur l'ancienneté de l'homme (estimée à 100.000 ans « au moins » par Commont), nous apprenons qu'il a rédigé et fait diffuser une brochure sur ce sujet.

Conclusions

Homme modeste et discret, Victor Commont a pourtant marqué l'esprit de ses collègues de son temps et après son décès, jusqu'aux années 1930. Rutot, Coutil, Jullian, Breuil surtout (cf. supra), rendent hommage, à la fois à l'homme et à ses travaux (par exemple cette phrase de C. Jullian : « On a reproché aux préhistoriens de ne pas savoir faire de livres, de se disséminer en articles, M. Commont est la preuve du contraire » ; à méditer à la fois sur l'œuvre de Commont et sur la possible actualité de son sens profond).

Mais le tournant pris par l'archéologie préhistorique a été fatal à sa mémoire et Victor Commont n'a certainement pas aujourd'hui le renom qu'il mérite. Puisse cette modeste contribution éclairer un peu son œuvre, précurseure par de nombreux aspects.

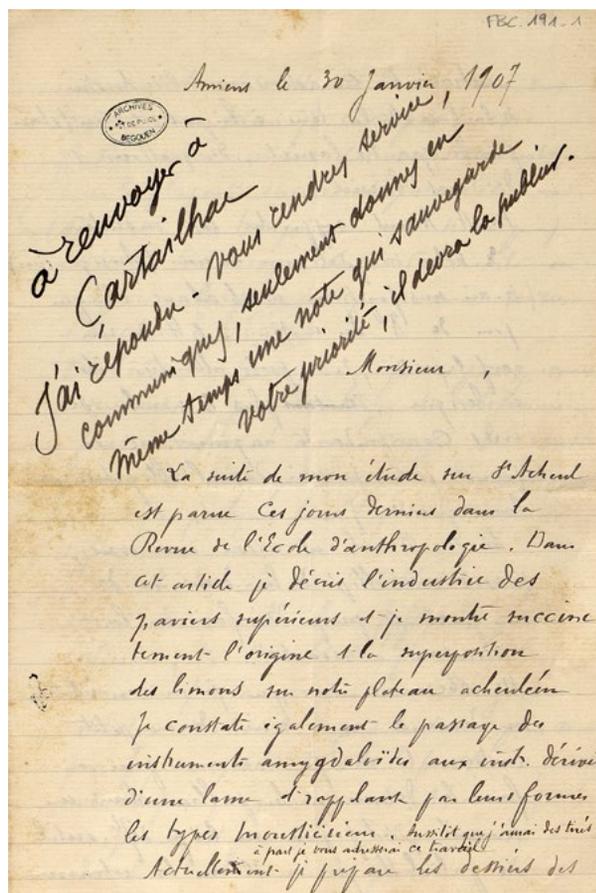


Figure 6. Première page du courrier de Victor Commont à Emile Carthailac, 30 janvier 1907.

Bibliographie

- Antoine, P. 1989. Les terrasses quaternaires du bassin de la Somme. Étude géologique et géomorphologique. Contribution à la connaissance du paléoenvironnement des gisements paléolithiques, Thèse de doctorat, Université des Sciences et Techniques de Lille Flandres-Artois, Lille, 487 p.
- Boëda, E. 1995. Caractéristiques techniques des chaînes opératoires lithiques des niveaux micoquiens de Külna (Tchécoslovaquie), *Paléo*, Revue d'Archéologie Préhistorique, 1, 1 : 57-72.
- Bourdier, F., Lautridou, J.-P. 1974. Historique et méthodes, *Quaternaire*, 11, 3 : 112-115.
- Breuil, H. 1937. Discours de M. l'abbé H. Breuil, président sortant, XXXIV, 1 : 52-67.
- Cohen, C., Hublin, J.J. 2017. *Boucher de Perthes: les origines romantiques de la préhistoire*. Paris, Belin, Alpha, 2017, 392 p.
- Commont, V. 1914. Les Hommes contemporains du renne dans la vallée de la Somme, *Quatrième série*, VII : 207-646.
- Commont, V. 1910. L'industrie moustérienne dans la région du nord de la France, in *Compte-rendu de la Ve session* : 115-157. Beauvais.
- Commont, V. 1912. Un jouet gaulois, *Bulletin de la Société préhistorique de France*, 9, 1, p. 71-73.
- Ladrière, J. 1889. Étude stratigraphique du terrain quaternaire du Nord de la France, *Annales de la Société géologique du Nord*, 18 : 93-149.
- Locht, J.-L. *et al.* 2013. Données inédites sur le Quaternaire et le Paléolithique du Nord de la France, *Revue archéologique de Picardie*, 2013, 3/4, p. 5-70.
- Locht, J.-L. 2004. Le gisement paléolithique moyen de Beauvais (Oise), Thèse de doctorat, Université de Lille 1 Consultable à <http://www.theses.fr/2004LIL12015>.
- Paris, C. *et al.* 2017. Premières observations sur le gisement gravettien à statuettes féminines d'Amiens-Renancourt 1 (Somme), 114, 3 : 423-444.
- Ponchon, A. 1924. Un préhistorien picard : Victor Commont. *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*, XXX, 1923 : 164-171.
- Tuffreau, A. 2009. Victor Commont, in 'Great Prehistorians: 150 Years of Palaeolithic Research, 1859-2009, Pope, M.I., Hosfield, R. and Wenban-Smith, F.': 117-125. London: The Journal of the Lithic Studies Society.

Camille Arambourg (1885-1969), paléontologue et préhistorien

Djillali Hadjouis

Service archéologie du Val-de-Marne, UMR 5288 du CNRS

Introduction

Si de grands sites préhistoriques ont fait la renommée de Camille Arambourg à l'instar des gisements préhistoriques de Tighennif, de Sidi Abderrahmane, de l'Ain Hanech, ou d'Afalou Bou Rhummel, il fut d'abord un paléontologue et un géologue spécialisé dans les terrains fossilisés du Miocène, du Pliocène puis du Plio-Pléistocène. Car avant même d'adhérer pleinement à l'idée de prospecter des sites archéologiques, c'est plutôt la curiosité des métiers issus des sciences naturelles qui le poussa à aller au delà de la simple découverte de fossiles. Et pourtant cette orientation n'aurait pu se concrétiser si un jour ses parents ne l'auraient pas sollicité pour trouver une meilleure solution à leurs vignobles mal irrigués, lui l'agronome fraîchement diplômé de l'Institut agronomique de Maisons Carrées, situé dans les faubourgs Est de la ville d'Alger (Figure 1).

Et c'est en tant qu'ingénieur agronome en 1908 qu'il répond aux vœux de ses parents, propriétaires de vignobles dans l'Oranie. Ce poste lui ouvrit la voie pour accéder plus tard en tant que professeur titulaire à la chaire de géologie de 1920 à 1930 à l'École d'Agriculture de la même institution algéroise. Le sous-sol de la formation qui abritait les terres d'Arambourg est situé sur des niveaux géologiques datant de la fin du Miocène au début du Pliocène dont ils avaient conservé un grand nombre de Vertébrés fossiles. La formation bien située chronologiquement était connue sous le nom de « Sahélien », un étage marin décrit pour la première fois par Auguste Pomel en 1858, abandonné depuis, et qui fixait la transition Miocène-Pliocène dans le méditerranéen oranais (équivalent du sommet du Tortonien ou de la base du Messinien). Les labours successifs qui ramenèrent en surface un grand nombre de Poissons fossiles ont permis au jeune ingénieur d'en faire les premières déterminations. Les années qui ont précédé la déclaration de la première guerre mondiale furent non seulement importantes dans le domaine des découvertes en fossiles marins du Sahel mais il a eu également le mérite de fréquenter les grandes figures des professeurs de l'université d'Alger.

Les riches découvertes de Poissons fossiles dans le Sahel d'Oran et dans l'Ouarsenis, si elles apparaissent comme le début d'une grande aventure scientifique pour Camille Arambourg, il sait pertinemment que de grands noms de naturalistes ont sillonné le pays bien avant lui depuis le XVIIIème et des fossiles de Vertébrés tout aussi originaux les uns que les autres ont été mis en évidence. De son côté, la nouveauté viendra d'abord de la description de nouveaux taxons à tous les niveaux de la classification zoologique linnéenne puis de la découverte de sites d'importance scientifique mondiale.



Figure 1. Camille Arambourg, lors du lancement du nouveau Bulletin de la Société Préhistorique de l'Ariège en 1958 (Archives C. Arambourg, notices sur les travaux scientifiques).

Les premières explorations scientifiques

Dès le XVIII^{ème} siècle, c'est manifestement les observations de Shaw, au service du consul britannique d'Alger entre 1720 et 1732, qui ouvrent la voie à ce que va être au XIX^{ème} siècle, la grande exploration scientifique de l'Algérie. Cette voie sera calquée sur celle qui a été déjà entreprise par Zimmermann en Europe à partir de 1790. En effet, les premiers travaux de *Géographie Zoologique* entrepris par cet auteur sont des espèces actuelles décrites dans les célèbres éditions de Linné *Systema Naturae* entre 1735 et 1758. Dès 1828 de sérieux travaux voient le jour sur la description de fossiles sous la plume de nombreux naturalistes tels que Duvernoy (1837, 1851), Philippe Thomas (1875, 1882), Gervais (1849, 1850), Gaudry (1876), Bourguignat (1867 à 1870), puis les incontournables et nombreux travaux de la paléontologie algérienne de la période qui a précédé Camille Arambourg (Auguste Pomel et Léonce Joleaud). Mais c'est incontestablement à partir des travaux du géologue Emilien Renou (1848), lancés par *l'exploration scientifique de l'Algérie* en 1840, sous l'impulsion de Louis Philip, qu'un véritable premier inventaire des fossiles de ce territoire africain annexé à la France est dressé. S'en suivront de nombreux travaux relatifs à la description géologique et paléontologique de l'Algérie notamment par la récolte d'échantillons de Mollusques et de Minéraux, envoyés le plus souvent au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, à l'Ecole des Mines de Paris, à l'université de la Sorbonne et à la Société Géologique de France. Ce n'est qu'à partir de 1845, année qui verra la naissance du Service des Mines, puis la création des musées et des laboratoires de géologie notamment celui de l'Ecole des Sciences d'Alger, quelques années plus tard, que les fossiles et les minéraux verront agrandir les collections algériennes.

La transformation des grandes villes de l'Algérie et en particulier celle d'Alger se fait donc en concertation avec les institutions qui ont inscrit sur plans la programmation des grands chantiers. La mise en œuvre de cette première phase est consacrée aux ensembles administratifs (préfecture, hôtel des postes, banques), universitaires (grandes écoles, universités), bibliothèque nationale, théâtre, Institut Pasteur, Musée des Beaux-arts et vont naître avec elles une explosion architecturale sur les façades des nouveaux bâtiments.

Ainsi, dès l'approbation du tracé de la ville en 1855 selon un schéma d'alignement haussmannien, et malgré un relief qui ne s'y prêtait pas et peu tentant aux architectes les plus en vue, une première phase est mise en chantier par l'élévation d'une façade maritime depuis la Casbah à l'ouest (vieille ville) à Mustapha à l'Est. Ce projet sera d'ailleurs réalisé au détriment de bien des dommages, notamment de la Basse Casbah qui sera détruite, à l'emplacement du quartier de la Marine. La destruction de la vieille ville aurait pu être totale, puisque des tentatives avaient atteint la Haute Casbah si ce n'est l'intervention de Napoléon III lors de sa première visite en 1860 (Figures 2, 3).

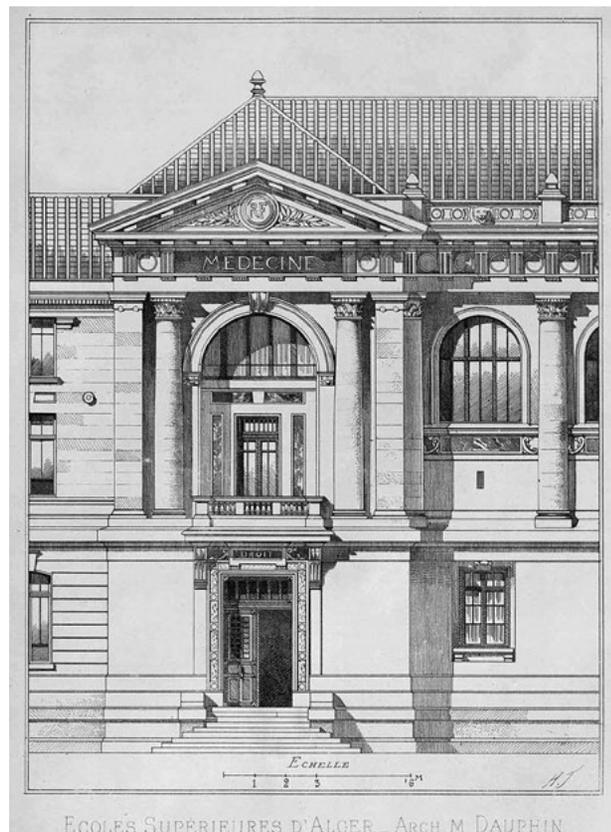


Figure 2. Plan de la façade de l'université d'Alger, bâtiment de médecine.



Figure 3. Vue générale de l'université d'Alger construite en 1910.

Alger aura donc ses artères, grands boulevards et avenues, portant des noms d'auteurs (Racine, Rabelais, Voltaire), de grands médecins (Ambroise Paré, Claude Bernard) de philosophes (Blaise Pascal, Auguste Comte). Les naturalistes vont également avoir leurs rues à l'exemple de Darwin, Buffon, Lamarque, Lapeyère, Jules Verne, Arago, Poincaré ou Pomel.

Ainsi, quand Camille Arambourg commença ses recherches sur les Poissons des Phosphates du Sahel d'Oran en 1920, le terrain était loin d'être vierge et un grand nombre de publications étaient déjà parues dans des revues créées pour la circonstance et qui avaient toute leur place dans le monde des naturalistes (Publications du Service de la Carte géologique de l'Algérie, Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de l'Afrique du Nord, Bulletin de la Société de géographie et d'Archéologie d'Oran, Recueil des Notes et Mémoires de la Société Archéologique de Constantine, Société de Climatologie algérienne, Revue africaine).

Malgré d'intenses recherches géologiques, géomorphologiques, botaniques et préhistoriques par Alexandre Bourjot entre 1861 et 1881 dans le Sahel algérois, bande littorale située entre le Massif de la Bouzaréah et le Massif du Chenoua à l'ouest de la ville, cette dernière livra peu de fossiles significatifs comparativement aux deux autres territoires de l'Algérie orientale et occidentale (Bourjot 1879). En effet les formations continentales de la région de Constantine livreront à Philippe Thomas les restes d'équidés et de grands bovidés qui seront décrits pour la première fois, comme il fera connaître dans les gisements de Phosphates, les Poissons et les Crocodiliens fossiles. De même que Gervais fera la description de 1849 à 1869, des Vertébrés de la fin du Tertiaire tels que Mastodontes, Eléphants et Antilopes africaines. En 1867, un militaire méhariste, le général Faidherbe fit ses premières fouilles en 1867 dans la grotte de la mosquée du Djebel Thaya dans le département de Constantine où de nombreux restes d'Ours des cavernes seront étudiés par Bourguignat (1867, 1868, 1869, 1870). Alors que dans l'Oranie, les premières observations sur des Vertébrés fossiles notamment de Poissons seront l'œuvre de Rozet en 1831 dans les argiles schisteuses du Fort Saint-André suivies de Duvernoy en 1837 dans les calcaires grossiers à brèches.

Exilé pour ses positions républicaines par Napoléon III, le parcours scientifique d'Auguste Pomel en Algérie est à la fois exceptionnel et singulier dans la mesure où il est déjà diplômé de la faculté des Sciences de Paris. La carrière de géologue qu'il démarra en 1853 comme ingénieur des mines l'orienta peu à peu vers l'étude des vertébrés et en particulier les mammifères du Tertiaire et du Quaternaire, non sans avoir fait auparavant quelques grandes découvertes dans le domaine de la géologie. Et si l'œuvre de Pomel est caractéristique à ce point, c'est qu'il a été initiateur

d'une Ecole Supérieure des Sciences d'Alger en 1880, ancêtre de l'université (1910) et formateur de géologie et de paléontologie dont il montrera les nombreuses découvertes dans la dizaine de *Monographies sur les vertébrés fossiles de l'Algérie* qui seront publiées dès 1890 dans la *Carte géologique de l'Algérie*, document incontournable par ailleurs, établi sous la direction de Pomel et Pouyanne, qui servira tous les géologues et paléontologues du Néogène qui se sont succédés tels que : Emile Ficheur (1854-1923) doyen de la faculté des Sciences d'Alger, directeur-adjoint du Service de la Carte Géologique, Gaston Flamand (1861-1919), directeur-adjoint du Service de la Carte Géologique pour les territoires du sud, Gustave Dalloni (1880-1959), titulaire de la chaire de géologie, Robert Lafitte (1911-2003), successeur de Dalloni à la chaire de géologie et organisateur du XIXe Congrès Géologique International. L'unique musée d'Histoire naturelle que la ville d'Alger peut s'enorgueillir de posséder (malheureusement non public car situé à l'intérieur de l'enceinte universitaire) est d'ailleurs créé dans cette mouvance naturaliste par Pomel. Les domaines de la paléontologie des vertébrés et de la zoologie seront poursuivis par Léonce Joleaud qui a publié d'impressionnants travaux entre 1908 et 1937 dans *Etudes de Géographie zoologique de la Berbérie* portant sur l'ensemble des mammifères (Carnivores, Rongeurs, Ruminants, Primates).

L'exploration régionale des vertébrés de l'Algérie septentrionale par Camille Arambourg

Les découvertes en l'Algérie occidentale : Sahel d'Oran, Vallée du Chélif, Monts Beni-Chougrane, vallée de l'Oued El Hammam

Si une grande partie des recherches paléontologiques de Camille Arambourg s'est concentrée à partir des années trente sur l'étude des mammifères, la période qui précède s'était illustrée par la découverte de vertébrés marins mio-pliocènes dans le sahel d'Oran. C'est en effet dans cette région occidentale de l'Algérie notamment la vallée du Chélif et le Sahel d'Oran que les premières explorations réalisées par Arambourg ont vu le jour entre 1912 et 1927. La monographie qui en fera le menu sera publiée en 1927 dans *Matériaux pour la Carte géologique de l'Algérie* sous le titre *les poissons fossiles d'Oran*. Le volumineux ouvrage fera la description de 1300 spécimens récoltés, parfaitement conservés. L'anatomie comparée de ces poissons, la phylogénie et la physiologie, souvent en empreintes doubles, sont comparées aux formations à tripoli et à gypse de Sicile et d'Italie continentale afin de montrer le parallélisme qui existe dans la stratigraphie marine de la Méditerranée (Arambourg 1925). Parmi les 67 genres récoltés, souvent encore vivants aujourd'hui, la grande majorité des espèces est en revanche formée de taxons éteints dont un grand nombre est représenté par des espèces nouvelles. Qu'elles soient actuelles ou fossiles, les faunes ichtyologiques du Sahélien d'Oran vont renouveler la connaissance du milieu marin de la Méditerranée par l'interprétation zoo-géographique et phylogénétique que leur confère Arambourg. En effet, l'origine exclusivement marine des poissons de cette région fait battre en éclats les idées contradictoires de ses prédécesseurs Sauvage et de Stefano qui pensaient que les Poissons de la région d'Oran avaient une double origine, marine et d'eau douce. D'autres nouveautés sont également intéressantes pour l'époque notamment la disparition progressive des formes tropicales et l'apport de formes nordiques, de même la ressemblance des espèces sahéliennes avec les espèces actuelles comme pour les Aloses d'Oran ou les Syngnathes et les Soles.

Le site de Tighennif (ou Ternifine) situé près de Mascara demeure jusqu'à aujourd'hui l'un des plus importants gisements paléolithiques d'Afrique du nord compte tenu de son ancienneté chronologique dans le Pléistocène (fin Pléistocène inférieur, début pléistocène moyen) dont les dates pourraient avoisiner le million d'années. Les contextes paléo-environnementaux, biostratigraphiques (faune de vertébrés archaïques à caractère tropical), chrono-culturels (outillage lithique à bifaces et hachereaux) et évolutifs (les plus anciens *Homo ergaster* de l'Afrique au nord du Sahara) restent une référence incontestable. C'est à Auguste Pomel que revient le mérite de la découverte de ce site en 1870 (Pomel 1878, 1879) et la reconnaissance *in-situ* de l'association des ossements fossiles de grands vertébrés avec des industries lithiques que l'exploitation en carrière d'une butte de sable fit découvrir (Pomel 1885, 1888). Le caractère inédit de ce site ancien résidait

dans la présence anthropique témoignant de la fabrication d'une chaîne opératoire lithique et de traces de découpe sur divers ossements d'animaux chassés ou charognés. Les nouveaux taxons décrits par Pomel tels que *Loxodonta atlantica*, *Equus mauritanicus*, ou *Camelus thomasi* figuraient au sein d'une faune de savane dont les antilopes de toutes tailles étaient diversifiées (Pomel 1879, 1893, 1895, 1896).

Camille Arambourg prit connaissance de ce lieu pour la première fois en 1931, mais les remontées de la nappe aquifère et le manque de logistique ne lui permirent pas de se consacrer à des fouilles archéologiques et paléontologiques. Ce n'est à partir de 1954 que ses efforts furent récompensés notamment par l'attribution de moyens gigantesques alloués par le Service Hydraulique de l'Algérie, et sous la tutelle du Gouvernement général (Figure 4).

Trois campagnes de fouilles se mettent en place de 1954 à 1956, dont Arambourg prend pour la première fois la direction d'une véritable fouille, assisté par Robert Hoffstetter du CNRS. Les moyens humains (une vingtaine d'ouvriers indigènes) et logistiques d'une ampleur considérable (grues, wagonnets, tapis roulant, station de pompage pour éviter la cuvette, présence des médias) se sont mis à la hauteur de la richesse du mobilier archéologique et des restes de fossiles de vertébrés dégagés (Figure 5). Parmi les restes mis en évidence, on retrouve des ossements de diverses espèces de vertébrés abattues et/ou consommées et la présence d'une importante industrie lithique composée de plusieurs centaines de pièces de quartzite, de grès, de calcaire et de quelques silex (Arambourg 1954). Les outils sont dominés par les bifaces, trièdres et hachereaux. Dès la première campagne plusieurs restes humains furent découverts (Figure 6). Ils sont représentés par deux mandibules, l'une appartenant à un homme, l'autre à une femme dont les caractéristiques morphologiques et biométriques sont voisines des Pithécantropes et des Sinanthropes asiatiques mais s'en distinguent par des caractères autapomorphes propres aux spécimens d'Algérie d'où leur désignation taxonomique *Atlanthropus mauritanicus* (homme de l'atlas) (Arambourg et Hoffstetter 1954). S'en suivirent une troisième mandibule ayant appartenu à un homme, la présence d'un pariétal ainsi que des dents isolées dont certaines sont retrouvées au tamisage (Arambourg 1955 ; Arambourg et Hoffstetter 1955).

Les géologues de la Société RN Repal, en exploitation dans les années 1950 près du barrage de Bou Hanifia dans la vallée de l'Oued El Hammam firent une découverte fortuite, en l'occurrence des fossiles de vertébrés dans les couches miocènes de l'Oued El Hammam (Arambourg 1959).



Figure 4. Les travaux gigantesques de la fouille de Ternifine en 1955 (Archives en 1955 C. Arambourg).

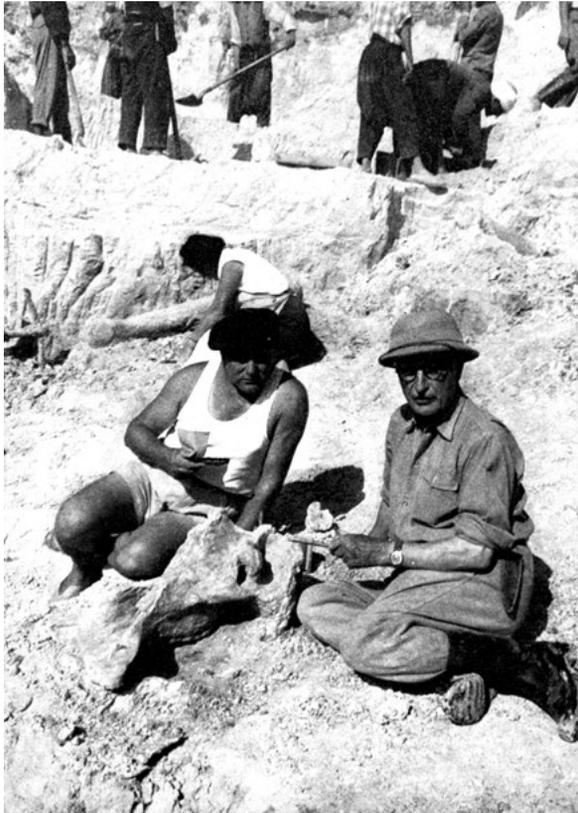


Figure 5. Camille Arambourg sur les fouilles de Ternifine en 1954 (Archives C. Arambourg, notices et travaux scientifiques).

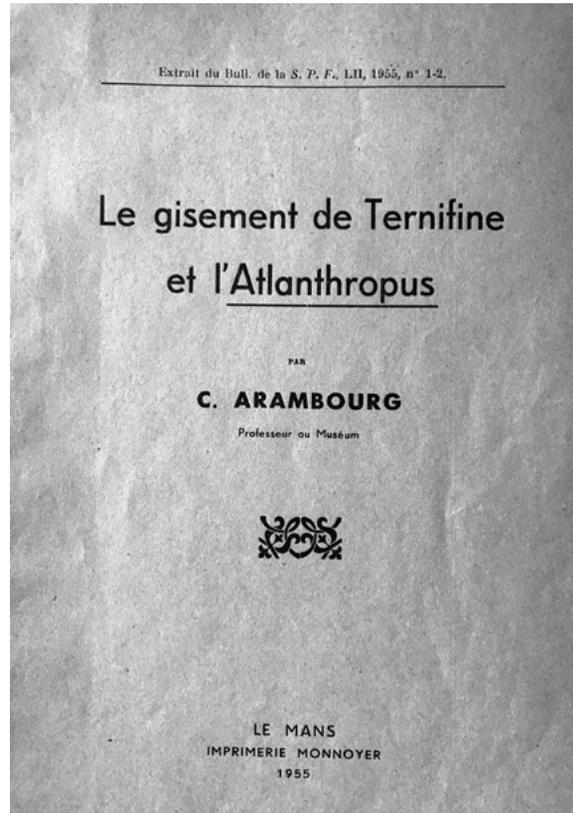


Figure 6. La découverte d'*Atlantropus mauritanicus* publiée dans le B.S.P.F. en 1955.

Ces dernières représentent des formations continento-marines datées de l'Oligocène et sont concentrées au Sud-Ouest du Massif des Beni-Chougrane. L'intérêt de cette faune composée de plusieurs espèces (Proboscidiens, Rhinocéros, équidés tridactyles, girafes, gazelles, tortues, œufs d'autruche, carnivores) réside dans la correspondance anatomique et bio-stratigraphique avec la faune pontienne classique d'Eurasie dont des séries fossiles sont connues en Méditerranée orientale dans les gisements de Pikermi, de Samos, de Maragha et de Salonique.

Les découvertes en Algérie orientale : Plateau sétifien et Bassin de Beni Fouda

Deux sites majeurs situés dans la wilaya de Sétif vont procurer à Arambourg entre les années 1930 et 1950 les réponses paléontologiques aux problématiques de l'évolution des espèces plio-quatérnaires dans un environnement fluvio-lacustre et tropical (Figure 7). Ces mêmes résultats taxonomiques seront complétés plus tard par ceux de la faune de Tighennif, qui s'adaptent parfaitement à la continuité chrono et bio-stratigraphique dans la transition pléistocène inférieur/pléistocène moyen. Cependant ne nions pas les faits historiques, ce choix porté à cette région est justifié par d'importantes découvertes faites à la fin du XIXe siècle par des naturalistes non moins importants. Le premier d'entre eux, Philippe Thomas, avait mis en évidence dès 1882 dans les sites de Mansourah et d'Aïn Jourdel, la présence d'espèces significatives de la transition plio-quatérnaire, en l'occurrence des d'hipparions (chevaux tridactyles de la fin du Pliocène), associés à un cheval monodactyle correspondant à la transition fin Tertiaire-début Quatérnaire (Thomas 1882). Mais la suite fut encore plus significative lors du suivi par Pomel, des travaux routiers effectués sur le tronçon El-Eulma-Beni Fouda (anciennement Sillègue). Les restes fossiles de vertébrés récoltés par cet auteur (*Mastodon borsoni*, *Elephas planifrons*, hipparions et équidés monodactyles) s'avèrent d'une grande importance pour les faunes villafranchiennes (Pomel 1889, 1892, 1897).

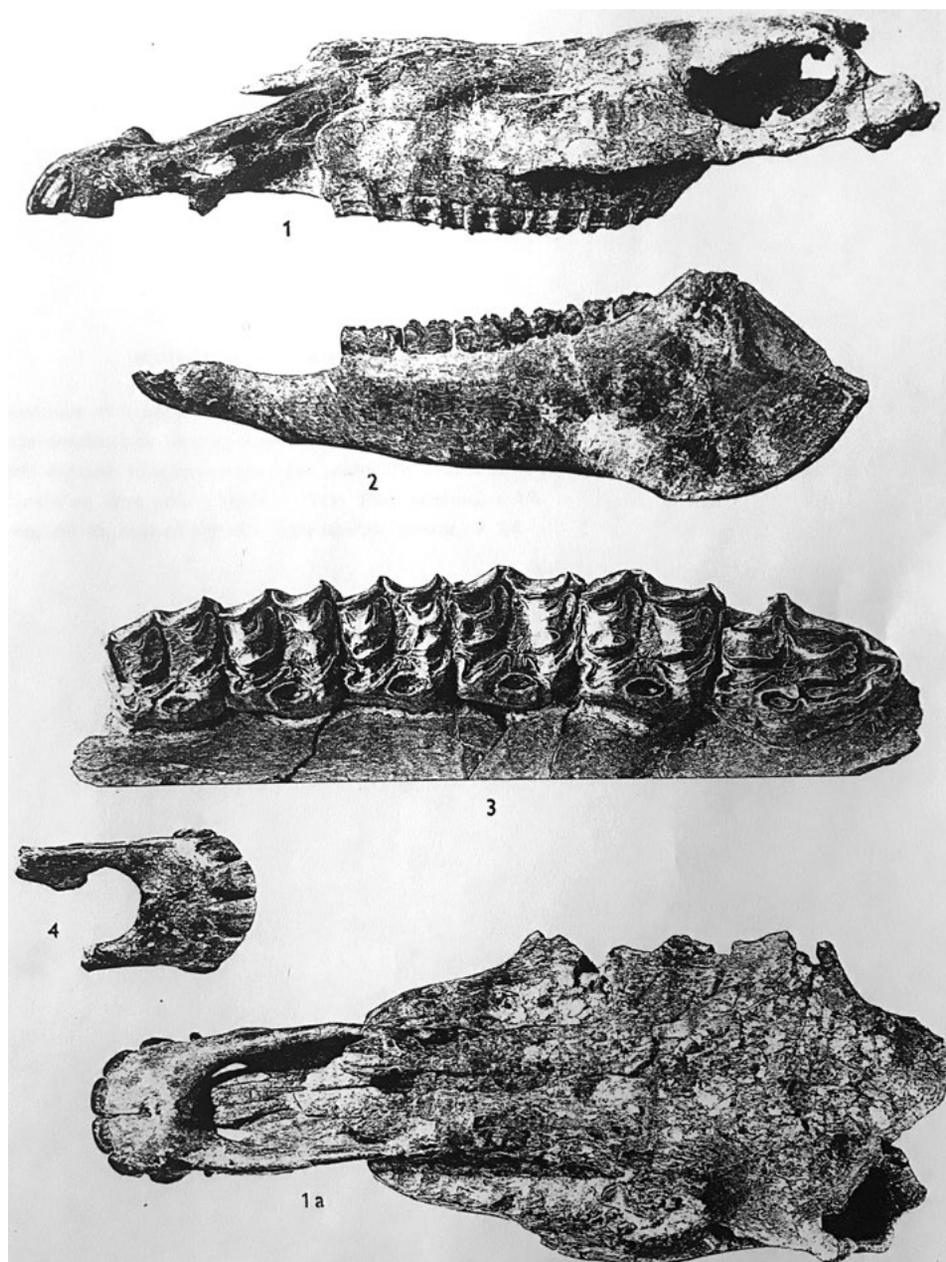


Figure 7. Planche tirée des Publications du Service de la Carte Géologique de l'Algérie, mémoire n° 4 : *Vertébrés continentaux du Miocène supérieur d'Afrique du Nord.*

Même si la région sétifienne semble à Arambourg quelque peu exploitée dans les domaines géologiques (Savornin 1920) et paléontologiques, il n'en demeure pas moins que cet auteur va la rendre importante aux yeux des spécialistes du Villafranchien (strato-type plio-quaternaire reconnu à Villafranca d'Asti en Italie en 1856 sur la base des faunes).

Les deux sites en question sont représentés par l'Aïn Boucherit et l'Aïn Hanech. Le premier, considéré jusqu'à ces dernières années comme site paléontologique (Sahnouni) affleure sur la rive gauche de l'Oued Boucherit à 945 mètres, c'est le fameux horizon villafranchien inférieur datant du Pliocène final. Le second, situé sur la rive droite de l'Oued Boucherit, affleure vers la cote de 952, c'est l'horizon du Villafranchien supérieur, caractéristique de l'Aïn Hanech datant du Pléistocène inférieur. Dans ces deux sites correspondants à deux horizons fossilifères, Arambourg décrit les plus importantes faunes de vertébrés plio-pléistocènes du Maghreb (Arambourg 1949a).



Figure 8. Camille Arambourg, Lionel Balout, l'Abbé Henri Breuil et Bosch Gimpera à l'excursion de l'Ain Hanech, programmée par le XIXe Congrès géologique d'Alger en 1952 (Cl. G. Espérandieu).

La série fossilifère décrite dans le site de l'Aïn Boucherit servira comme référence aux espèces du Villafranchien inférieur représentées par (*Anancus osiris*, *Elephas africanavus*, *Equus numidicus*, *Stylohipparion lybicum*, *Libytherium maurusiu*), ainsi que des grands bovidés, des gazelles, plusieurs antilopes, des rongeurs, des chéloniens terrestres et aquatiques (Arambourg 1949b). Les espèces identifiées à l'Aïn Hanech, encore plus diversifiées serviront de référence au niveau fossilifère du Villafranchien supérieur et sont représentées par des mammoth, des asiniens, des rhinocéros, des hippopotames, des girafes, de grands phacochères, des antilopes, des hyènes (Arambourg 1979).

Jusqu'à la fin des années 1940, les fouilles de ce second site n'avaient mis en évidence que des vestiges fossiles et il a fallu attendre les deux campagnes de 1947 et 1948 pour qu'Arambourg livre à la communauté scientifique la découverte d'une importante série lithique notamment les galets aménagés, qui ont font de l'Ain Hanech le plus ancien site archéologique d'Afrique du nord (Arambourg 1949c). Le XIX^e congrès géologique international d'Alger organisé par Robert Laffite en 1952, programma une excursion sur ce désormais site de référence, en présence de l'Abbé Henri Breuil et Lionel Balout (Arambourg, Balout 1952).

Les découvertes sur le littoral méditerranéen : Monts Babors, grottes de Kabylie, carrières des environs d'Alger

Entre 1928 et 1932, les prospections suivies par Arambourg sur certains sites littoraux situés entre la région d'Alger et celles de Bedjaïa (ex Bougie) et Jijel sont complétées par des observations stratigraphiques continento-marines et leur corrélation avec les occupations correspondantes du paléolithique moyen et supérieur (facies levalloiso-moustérien, atérien et ibéromaurusien). C'est ainsi qu'en 1928, lors de sa première visite dans le massif montagneux des Babors qui surplombe le golfe de Bougie, il fait la découverte d'un premier abri-sous-roche dans un réseau karstique qui en contenait plusieurs. Cette grotte du niveau marin de 30 mètres dénommée *Afalou Bou Rhumel* (Grotte des sables) allait se révéler une des plus importantes découvertes dans la Préhistoire algérienne (Arambourg 1928, 1929b, 1932a). La découverte, quelques années plus tard, des grottes de Tamar Hat et de la Madeleine (Taza 1), possédant les mêmes caractéristiques stratigraphiques, chrono-culturelles et environnementales, ouvrait la voie à la désignation (pas encore désigné de cette façon) d'un véritable paléolithique supérieur, dont les occupations ibéromaurusiennes en place sont bien identifiées. Le contexte des habitats y est complet (industries lithiques, faunes chassées et consommées, sépultures humaines). L'autre caractère nouveau était représenté par le nombre important d'inhumations d'individus de tous âges s'avérant être l'une des plus importantes grottes sépulcrales paléolithiques d'Afrique du nord.

C'est l'Institut de Paléontologie Humaine, dirigé par Marcellin Boule, qui fut désigné pour la poursuite de la fouille des années 1920 à 1930.

Les observations faites sur les carrières des environs d'Alger sur des sites reconnus soit par Pomel (1894), Ficheur et Brives (1900) ou Bourjot (1868a, 1868b) ou par lui à l'instar de la Pointe Pescade, de la carrière Sintes à Guyotville (Aïn Benian), de Bains Romains, de la carrière Anglade près de Guyotville (Arambourg 1929b, 1931, 1932b, 1935) lui suggèrent des faits incontestables de contemporanéité contextuelle entre les sites. Ainsi, le contenu stratigraphique des carrières et le remplissage des grottes est comparable puisque les dépôts de base sont associés à des mouvements positifs et négatifs des niveaux marins, de même que l'âge des formations quaternaires est précisé, avec notamment le cortège faunistique euro-asiatique et tropical associé aux industries lithiques ibéromaurusiennes (Arambourg 1929a). Arambourg fera paraître la publication des Hommes d'Afalou Bou Rhummel en 1934 aux Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine associant Marcellin Boule, Henri-Victor Vallois et le Dr Robert Verneau. C'est à ce dernier que revient l'importante étude anthropologique des hommes de Mechta-Afaou, appelés désormais ainsi, car l'escargotière capsienne de Mechta-el Arbi contenait les mêmes hommes aux facies mechtoïdes.

La pensée du paléontologue et l'esprit des évolutionnistes parisiens

Les naturalistes les plus en vue en France au cours du XX^e siècle notamment ceux qui essaient de décortiquer le phénomène de la macroévolution sont partagés entre les adeptes du finalisme et du transformisme. Mais bien plus encore, c'est ce second mouvement de pensée représenté par le néo-lamarckisme qui arrivera à séduire la plus grande majorité des chercheurs tels que Pierre-Paul Grassé, titulaire de la chaire Evolution des Etres organisés à la Sorbonne en 1941 et coordinateur du plus important traité de zoologie (18 tomes), Jean Piveteau, titulaire de la chaire de Paléontologie des Vertébrés et de Paléontologie Humaine à la Sorbonne en 1953, directeur de l'académie des Sciences, René Lavocat, directeur du Laboratoire de Paléontologie des Vertébrés à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Henry-Victor Vallois, directeur de l'Institut de Paléontologie Humaine de Paris et bien d'autres naturalistes encore. Camille Arambourg rejoint ce mouvement, qui sera d'autant plus affiché dès la direction de la chaire de paléontologie du muséum national d'Histoire naturelle de Paris en 1936.

Et c'est à l'occasion du Congrès de paléontologie et de génétique de Paris en 1947 que la première véritable opposition évolutionniste voit le jour dont Arambourg prend part aux côtés de tous les autres chercheurs cités plus haut et que Teilhard de Chardin, Paul Viret et bien d'autres encore rejoindront (Figure 9). Cette importante rencontre est organisée par Jean Piveteau pour faire front au mouvement néodarwiniste des anglos-saxons, adeptes de la théorie synthétique de l'évolution, à leurs têtes J.B.S. Haldane, D.M.S. Watson et G.G. Simpson. Le comble est que certains anatomistes et généticiens français avaient pris le parti du Néodarwinisme comme G. Teissier et M.



Figure 9. Quelques membres du Congrès de Paris en 1947. On reconnaît Pierre Teilhard de Chardin et Henri-Victor Vallois sur la droite.

Prenant (Arambourg, 1950, 1951). Si certains évolutionnistes français de ce noyau parisien sont restés attachés au Néo-Lamarckisme, Camille Arambourg adhéra à la fin de sa vie, aux principes évolutifs de la sélection naturelle.

Conclusions

Bien avant la conquête de l'Algérie par les troupes françaises sous Charles X en 1830, les territoires barbaresques de l'Algérie avaient retenu l'attention surtout des voyageurs naturalistes qui avaient décrit et sélectionné quelques rares spécimens de faune, de flore et de minéraux. Mais la grande expédition scientifique du XIX^e et du XX^e siècles dans cet immense territoire fut un réservoir naturaliste concentrant une grande variété environnementale dont les domaines zoologiques vont des espèces de savane aux espèces paléarctiques et des formes littorales aux formes de montagnes et des taxons forestiers à ceux du domaine désertique. Les voyageurs, les collectionneurs, suivis par les chercheurs scientifiques ont influencé les grandes institutions de recherche de l'époque à l'instar du muséum national d'Histoire naturelle de Paris et le Jardin d'Acclimatation, la Sorbonne, ou l'Ecole des Mines de Paris pour créer en Algérie des services et des laboratoires équivalents. Même si de tels bâtiments ont pu être montés, ils restent cependant dérisoires à côté de ce qui fut expédié en métropole. Car malheureusement les titulaires de chaires parisiennes qui prospectèrent en Algérie avaient décidé d'un commun accord, le transfert des collections de fossiles exhumés par leurs soins, pour les laboratoires et les musées de Paris et Camille Arambourg ne déroge pas à la règle. S'il fut l'un des plus importants paléontologues et préhistoriens (dans le sens qu'il a eu à fouiller des sites archéologiques) pour l'Algérie, au même titre qu'Auguste Pomel, en revanche on retiendra pour l'histoire que ce dernier a eu une mission bien plus particulière, celle de créer laboratoires, musée universitaire, collections et enseignement sur place dans la ville d'Alger.

Bibliographie

- Arambourg, C. 1925. Révision des Poissons fossiles de Licata. *Annales de Paléontologie*, XIV, 2, 3 : 39-132.
- Arambourg, C. 1927. *Les Poissons fossiles d'Oran. Matériaux pour la Carte Géologique de l'Algérie*, 1e série, Paléontologie, 6, 295 p., 48 fig., 46 pl.
- Arambourg, C. 1928. Recherches paléontologiques dans le Djurdjura. *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de l'Afrique du Nord*, XVIII : 196-200.
- Arambourg, C. 1929a. Les Mammifères quaternaires de l'Algérie. *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de l'Afrique du Nord*, XX : 63-84.
- Arambourg, C. 1929b. Découverte d'un ossuaire humain du Paléolithique supérieur en Afrique du Nord, *L'Anthropologie*, XXXIX, 1, 3.
- Arambourg, C. 1931. Observations sur une grotte à ossements des environs d'Alger. *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de l'Afrique du Nord*, XXII : 169-176.
- Arambourg, C. 1932a. L'ossuaire paléolithique des Beni-Segoual (Constantine). *Compte rendu du 2e Congrès International pour la protection de la Nature*, p. 293.
- Arambourg, C. 1932b. Note préliminaire sur une nouvelle grotte à ossements des environs d'Alger. *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de l'Afrique du Nord*, XXXIII, 7 : 154-162.
- Arambourg, C. 1934. *Les grottes paléolithiques des Beni-Segoual (Algérie)* (en collaboration avec M. Boule, H-V. Vallois, R. Verneau). *Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine*, Mémoire n° 13, 242 p.
- Arambourg, C. 1935. La grotte de la Carrière Anglade à Guyotville (Département d'Alger). *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de l'Afrique du Nord*, XXVI : 15-22.
- Arambourg, C. 1949a. Les gisements de Vertébrés villafranchiens de l'Afrique du Nord. *Bulletin de la Société géologique de France, Paris*, (5), XIX, 1-3 : 195-203.
- Arambourg, C. 1949b. *Numidocapra crassicornis, nov. gen. nov. sp.*, un Ovicapriné nouveau du Villafranchien Constantinois. *Compte rendu sommaire de la Société géologique de France, Paris*, 13 : 290-291.

- Arambourg, C. 1949c. Sur la présence dans le Villafranchien d'Algérie, de vestiges éventuels d'industrie. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences, Paris*, 229 : 66-67.
- Arambourg, C. 1950. Le problème de l'Extinction des Espèces et des Groupes, Paléontologie et Transformisme. In « *Colloque de Paléontologie et de Génétique, (Paris, avril, 1947)* » : 89-121, Albin Michel : Paris.
- Arambourg, C. 1951. Où en est le Transformisme ? In « *Almanach des Sciences* » : 142-144, 1952, Edition de Flore : Paris.
- Arambourg, C. 1954. L'Hominien fossile de Ternifine (Algérie). *Comptes rendus de l'Académie des Sciences, Paris*, 239 : 893-895.
- Arambourg, C. 1955. Le pariétal de l'*Atlanthropus mauritanicus*. *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, Paris*, 241, 15 : 980-982.
- Arambourg, C. 1959. *Vertébrés continentaux du Miocène supérieur de l'Afrique du Nord*, Publications du Service de la Carte géologique de l'Algérie (nouvelle série), Paléontologie, Mémoire n° 4, Alger, 154 p.
- Arambourg, C. 1979. *Vertébrés villafranchiens d'Afrique du Nord (Artiodactyles, Carnivores, Primates, Reptiles, Oiseaux)*. Edition de la Fondation Singer-Polignac : Paris, Vol II, 141 p.
- Arambourg, C., Balout, L. 1952. Du nouveau à l'Aïn Hanech. *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de l'Afrique du Nord, Alger*, 43 : 152-159.
- Arambourg, C., Hoffstetter, R. 1954. Découverte en Afrique du Nord, de restes humains du Paléolithique inférieur. *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, Paris*, 239 : 73-74.
- Arambourg, C., Hoffstetter, R. 1955. Le gisement de Ternifine. Résultats des fouilles de 1955 et découvertes de nouveaux restes d'*Atlanthropus*. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences, Paris*, 241, 4 : 431-433.
- Bourguignat, J.R. 1867. Sur un *Ursus* nouveau découvert dans la grande caverne du Thaya. Bouchard-Huzard, Paris, 16 p.
- Bourguignat, J.R. 1868. Notice prodromique sur quelques *Ursidae* d'Algérie. Bouchard-Huzard, Paris, 7 p.
- Bourguignat, J.R. 1869. Notice prodromique sur quelques *Ursidae* d'Algérie, *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'homme*, T. 5, p. 79-81.
- Bourguignat, J.R. 1870. Histoire du Djebel Thaya et des ossements recueillis dans la grande caverne de la Mosquée. Paris, 108 p.
- Bourjot, A. 1868a. Histoire naturelle du Massif d'Alger dans ses rapports avec l'homme préhistorique. *Bulletin de la Société algérienne de Climatologie*, V : 212-224.
- Bourjot, A. 1868b. Découvertes de vestiges de l'âge de la pierre, à la Ponte-Pescade. *Revue africaine*, XII : 234-235.
- Bourjot, A. 1879. Conférences géomorphologiques sur le Sahel. *Bulletin de la Société algérienne de Climatologie*, XVI : 83-103.
- Duvernoy 1837. Notes sur quelques dents fossiles d'Oran. *Compte Rendu de l'Académie des Sciences, Paris*, 5 : 491-496.
- Duvernoy 1851. Note sur une espèce fossile de Buffle (*Bubalus (Arni) antiquus*) découverte en Algérie. *Compte Rendu Hebdomadaire des Séances de l'Académie des Sciences Paris*, 33 : 595-597.
- Ficheur, E., Brives, A. 1900. Sur la découverte d'une caverne à ossements, à la Carrière des Bains Romains à l'ouest d'Alger. *Compte Rendu Hebdomadaire des Séances de l'Académie des Sciences Paris.*, 130 : 1485-1487.
- Gaudry, A. 1876. Sur un Hippopotame à Six incisives inférieures trouvé fossile en Algérie. *Compte Rendu de l'Académie des Sciences, Paris*, 83 : 90-92.
- Gervais, P. 1849. Sur la présence à l'état fossile dans l'Algérie de deux espèces de Mammifères proboscidiens des genres Elephant et Mastodonte. *Compte Rendu de l'Académie des Sciences, Paris*, 28 : 362-364.
- Gervais, P. 1850. Sur des débris fossiles de Mastodonte et d'*Elephas* africains découverts en Algérie. *Mém. Soc. Sc., de Montpellier*, 1 : 415-423.
- Pomel, A. 1878. Sur un gisement d'Hipparion près d'Oran. *Bulletin de la Société Géologique de France*, Paris, 3e série, 6 : 213-216.
- Pomel, A. 1879. Ossements d'Eléphants et d'Hippopotames découverts dans une station préhistorique de la plaine d'Eghris. *Bulletin de la Société Géologique de France*, 3e série, Paris, p. 44-51.

- Pomel, A. 1885. Station préhistorique de Ternifine (Mascara). *Compte Rendu du Congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences*, Grenoble, 14 : 504-505.
- Pomel, A. 1888. Visite à la station préhistorique de Ternifine (Palikao). *Compte rendu du Congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences*, Oran, 17 : 208-212.
- Pomel, A. 1889. Description stratigraphique générale de l'Algérie, pour servir à l'explication de la 2ème édition de la Carte géologique provisoire. *Publications du Service de la Carte Géologique de l'Algérie*, Alger, 212 p.
- Pomel, A. 1892. Sur le *Libytherium maurusium*, grand Ruminant du Tertiaire pliocène plaisancien d'Algérie. *Compte Rendu de l'Académie des Sciences, Paris*, 115 : 100-102.
- Pomel, A. 1893. *Monographie des Vertébrés fossiles de l'Algérie. Paléontologie: I. Bubalus antiquus, II. Caméliens et Cervidés*. Publications du Service de la Carte Géologique de l'Algérie, Alger, 146 p.
- Pomel, A. 1894. Sur une nouvelle grotte ossifère découverte à la Pointe-Pescade à l'Ouest d'Alger, Saint-Eugène. *Compte Rendu de l'Académie des Sciences, Paris*, 119 : 986-989.
- Pomel, A. 1895. *Monographie des Vertébrés fossiles de l'Algérie. V. Les Antilopes Pallas ; VI. Les Eléphants quaternaires ; VII. Les Rhinocéros quaternaires*. Publications du Service de la Carte Géologique de l'Algérie, Alger, 173 p., 42 pl.
- Pomel, A. 1896. *Monographie des Vertébrés fossiles de l'Algérie. VIII. Les Hippopotames*. Publications du Service de la Carte Géologique de l'Algérie, Alger, 65 p., 21 pl.
- Pomel, A. 1897. *Monographie des Vertébrés fossiles de l'Algérie. IX. Les Carnassiers ; X. les Equidés; XI. Les Suilliens-Porcins ; XII. Le Singe et l'Homme*. Publications du Service de la Carte Géologique de l'Algérie, Alger, 159 p., 45 pl.
- Renou, E. 1848. *Description géologique de l'Algérie (exploration scientifique de l'Algérie)*, Paris, 164 p.
- Rozet, M. 1831. Notice géognostique sur les environs d'Oran. *Bulletin de la Société géologique française, Paris*, 1ère série, 2 : 46-50.
- Savornin, J. 1920. *Etude géologique de la région du Hodna et du plateau sétifien*. Bulletin de la carte géologique de l'Algérie, 2ème série, 17, 499 p.
- Thomas, P. 1875. Ossements du *Bubalus antiquus* découverts à Djelfa en Algérie. *Journal de Zoologie* 4 : 72-78.
- Thomas, P. 1882. Recherches sur les bovidés fossiles de l'Algérie. *Bulletin de la Société de Zoologie, France*, 1881 : 92-136.

Georges Laplace (1918-2004). Typologie Analytique et Synthétotype

Robert Sala-Ramos^{1,2}, François Djindjian³, Xosé Pedro Rodríguez^{2,1},
Eudald Carbonell^{1,2}

¹ Institut Català de Paleoecologia Humana i Evolució Social.

Campus Sescelades-URV (Edifici W3) 43007 Tarragona

² Àrea de Prehistòria. Universitat Rovira i Virgili.

Avgda. Catalunya, 35, 43002 Tarragona

³ Université de Paris 1 Panthéon Sorbonne et UMR 7041

Georges Laplace est né le 13 août 1918 à Pau (Pyrénées Atlantiques). Elève de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Lescar, il fait partie des très nombreux préhistoriens français issus de cette filière d'instituteurs, amateurs dans l'entre-deux guerres et entrés au CNRS après la deuxième guerre mondiale. Mobilisé en 1939, il fait la campagne de France, puis dès 1943, il s'engage dans la résistance (maquis du Vercors) ; en 1944, de nouveau dans l'armée française, il prend part à la campagne d'Allemagne, et ne quitte l'armée qu'en 1947 avec le grade de lieutenant. Il reprend alors ses études universitaires (à vingt-neuf ans) comme étudiant victime de guerre, à Toulouse et Bordeaux, et obtient une licence de lettres, qui lui permet d'entrer au CNRS en 1950 sous les directions successives de Louis Méroc, L.R. Nougier et H. Breuil. De 1956 à 1958, il est membre de l'école française de Rome sur proposition d'H. Breuil et R. Lantier. Ce séjour à Rome, très important pour l'évolution de ses recherches en préhistoire, lui permet de nouer des relations étroites avec les préhistoriens italiens, notamment A.C. Blanc (1906-1960) trop tôt disparu, et de travailler à sa thèse de doctorat d'état en Sciences Naturelles : « *Recherches sur l'origine et l'évolution des complexes le ptolithiques* » qu'il soutiendra à l'Université de Poitiers en 1961, et qu'il publiera en 1966 chez l'éditeur De Boccard. Sa carrière se continuera au CNRS, 1952, (chargé de recherches), 1967 (maitre de recherches). Dans les années 1970, l'opposition frontale entre le système analytique de G. Laplace et la typologie de F. Bordes (cf. infra), allait entraîner un repli de G. Laplace à partir de 1970, en pays basque, à Arudy (centre de palethnologie stratigraphique, CNRS) où il animera avec ses élèves un séminaire (1969-1987) et publiera la revue « *Dialektiké* » (1972-1987). Il sera nommé en 1983 directeur de recherches honoraire au CNRS (Figure 1).

C'est à Louis Méroc et Georges Laplace, son élève, que l'on doit les premières applications en France du carroyage et de l'enregistrement des objets par leurs coordonnées cartésiennes (Laplace et Méroc 1954), améliorations des techniques de fouilles qui étaient largement dans l'ère du temps dans ces années d'après-guerre dans de nombreux pays européens.

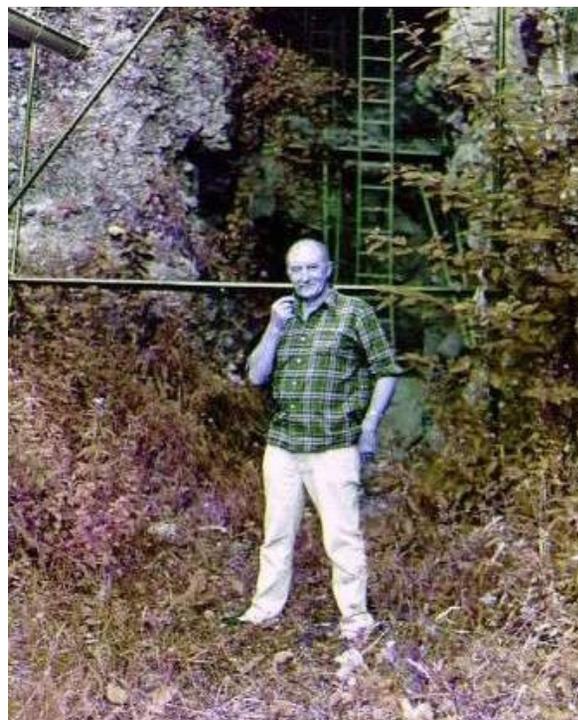


Figure 1. Georges Laplace.

G. Laplace fit de nombreuses fouilles à partir de 1948 principalement en pays basque français (Olha II, Gatzaria, Isturitz) et en Béarn (Figure 2). Mais il fit des fouilles également en Afrique du Nord, en Tunisie et en Algérie dans les années 1953-55 (Capsien, Ibéromaurusien, Atérien), notamment la découverte du gisement à galets taillés de Mansourah à Constantine (Laplace-Jauretche 1956).

La typologie analytique, dont il publie les premiers résultats dès 1956 (Laplace-Jauretche 1956, 1957, 1966), est une contribution méthodologique majeure pour l'étude des industries lithiques. C'est un système analytique et structural de l'outillage lithique, qui est basé sur une classification arborescente de caractères morpho-techniques (une segmentation), dont l'analogie avec les classifications des Sciences Naturelles est évidente. Le système analytique définit ainsi des types primaires (groupes typologiques), et à un niveau plus fin, des types secondaires (qui pouvaient s'exprimer sous la forme de formules analytiques, prototype d'un véritable langage descriptif), qui permettent de mettre en évidence des variabilités structurales.

Dans les années 1960, se sont ainsi retrouvés en compétition plusieurs systèmes descriptifs de l'outillage lithique : la typologie analytique de G. Laplace, la liste-type de F. Bordes (pour le paléolithique moyen) et de D. de Sonneville-Bordes et J. Perrot (pour le paléolithique supérieur), l'« *attribute analysis* » anglo-saxonne (A.C. Spaulding aux USA dès 1953, D.L. Clarke en Angleterre en 1962), mise en œuvre pour le paléolithique supérieur européen par H.R. Movius à l'abri Pataud, et le vocabulaire descriptif d'A. Leroi-Gourhan (inspiré des lexiques documentaires de Jean-Claude Gardin).

La liste-type de D. de Sonneville-Bordes et J. Perrot n'était pas une construction formelle mais un simple inventaire normalisé des types d'outils décrits dans la littérature depuis la seconde moitié du XIX^e siècle (et dont M. Brezillon dans sa thèse (« *La dénomination des objets de pierre taillée* », 1971) avait montré la profusion et la confusion), et cela à des fins de comptage. La méthode était simple, robuste et se visualisait par un diagramme cumulatif (emprunté aux sédimentologues) pourtant inadapté ici (la numérotation des types n'est pas une échelle ordinale) et qui semblait, à tort d'ailleurs, plus simple à utiliser qu'un test statistique.

A. Leroi-Gourhan ne poursuivit pas l'élaboration de son vocabulaire descriptif de l'outillage lithique (sauf H. Balfet pour les céramiques), donnant la priorité aux études sur l'art paléolithique et aux

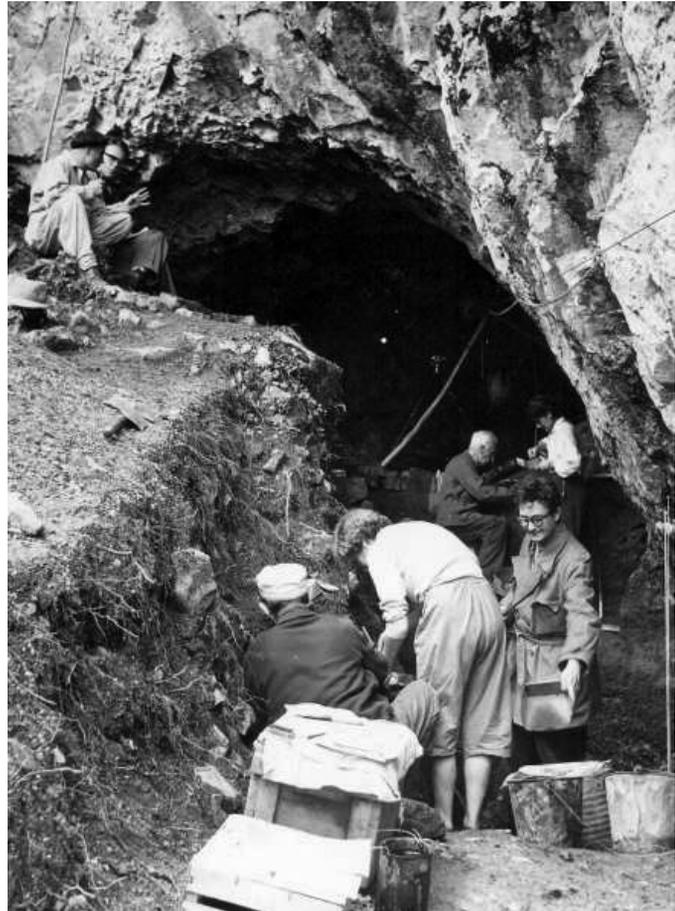


Figure 2. Visite de la grotte de Poeymaü avec un groupe de préhistoriens dans les années 1950 : François Bordes et D. de Sonneville-Bordes, Henri Delporte.

structures d'habitat. Et la maladie de H.R. Movius brisa la dynamique des fouilles et des études de l'abri Pataud ainsi que les travaux de son équipe, qui, privé de son directeur, dut se disperser.

Il ne resta plus dès lors en compétition dans les années 1960 que deux protagonistes. Le système de G. Laplace avait été adopté par les préhistoriens naturalistes italiens (Ferrare avec A. Broglio ; Sienne avec A. Palma di Cesnola), les préhistoriens de Catalogne, du Levant espagnol (cf. thèse de J. Fullola sur les industries lithiques du Parpalló), et du pays basque (I. Barandiaran). Le système Bordes fut adopté par les autres, notamment les préhistoriens français dans leur grande majorité. Dix ans après, dans les années 1970, le système Bordes l'avait emporté et les discussions portaient alors sur l'amélioration de la liste-type (liste étendue) qui ne fut d'ailleurs jamais mise en pratique. Ce fut d'ailleurs une victoire à la Pyrrhus car l'impossibilité de faire améliorer la méthode Bordes au formalisme et aux outils frustrés et désuets entraîna sa disparition brutale dans les années 1990 face au phénomène de la « chaîne opératoire » (en termes plus exacts l'étude des procédés de fabrication) qui privilégia l'étude du débitage au détriment du façonnage de l'industrie lithique.

Plusieurs études remarquables de typologie analytique jalonnent cette période, en particulier celle d'A. Broglio et G. Laplace (1966a, 1966b) sur les complexes « aurignacoïdes » et gravettiens de Basse-Autriche et celle de G. Laplace sur l'Aurignacien de Krems-Hundssteig (Laplace 1970) et sur l'Aurignacien de l'abri Mochi à Balzi Rossi (1977).

Les deux systèmes, si différents sur leur approche et sur leur structure, l'étaient moins sur l'information enregistrée, qui, peu ou prou, était identique. L'un d'entre nous (FD 1993) dans un travail sur la structure de l'Aurignacien 0, avait même réussi, par des traitements de codification préalable, à utiliser conjointement les deux systèmes dans une même analyse des correspondances. Dans la réalité, la même information pertinente était présente à plus de 90% dans les deux systèmes, ce qui reléguait la question plus à une querelle de personnes qu'à une opposition de nature scientifique, querelle qu'en outre les progrès de l'application en préhistoire de l'informatique et des statistiques allaient rapidement rendre obsolètes.

L'analyse structurale, qui est l'étape suivante, consiste à essayer de découvrir une structure dans les données de la typologie analytique, en utilisant les tests du χ^2 , pour mettre en évidence des différences significatives entre les fréquences des caractères de deux séries lithiques (ou de plusieurs séries lithiques résumées dans un tableau de contingence), susceptible de dégager une « *dynamique structurale* ».

A partir des années 1970, l'arrivée de premiers résultats de l'analyse multidimensionnelle des données, associant analyse factorielle (analyse en composantes principales et analyse des correspondances) et classification automatique, allait faire émerger une nouvelle école qui, en France, allait se grouper dans un premier temps autour de H. Delporte. Des réunions discrètes eurent lieu, dans les années 1976-78, notamment à Saint-Germain en Laye (au MAN) et à Poitiers, entre les deux équipes. Y participaient, outre H. Delporte et G. Laplace, F. Lévêque, M. Livache, A. Chollet, M. Guilbaud, E. Vigneron et plusieurs autres dont l'un d'entre nous (FD). Malgré la convivialité des discussions, la convergence ne se fit pas. Le groupe de G. Laplace, pourtant déjà en retrait, souhaitait une conversion totale au dogme et aux pratiques de la typologie analytique tandis que le second groupe souhaitait ouvrir l'approche en la rendant moins absconse dans son vocabulaire et ses concepts, plus normalisée à la terminologie et à la pratique de la théorie des systèmes dont elle se réclamait et utilisant pleinement les techniques de l'analyse des données et de l'informatique qui révolutionnèrent la préhistoire dans les années 1975-1990. Les applications de ces techniques restèrent des essais sans lendemain dans l'équipe Laplace (malgré des résultats portant bien prometteurs comme Laplace et Mérino (1978) ou Guilbaud (1987)). La préhistoire européenne y perdit là une opportunité intéressante, d'autant plus que cette période connut une dynamique importante de l'application de ces techniques d'analyse des données tant en France qu'en Europe après le IX^e congrès UISPP de Nice en 1976 : Allemagne (J. Hahn), Russie (P.

Dolukhanov), Pologne (J. et S. Kozlowski), Belgique (M. Otte), Espagne (F. Bernaldo de Quiros), en Catalogne (J. Estévez, A. Vila, E. Carbonell), Italie (A. Bietti), etc.

Le polymorphisme de base et le synthétype

C'est à la « *cosmolyse* » d'A.C. Blanc, lui-même inspiré de la « *théorie des centres génétiques* » de N. Vavilov (1926), que G. Laplace emprunte le concept de polymorphisme de base. L'idée est en fait assez répandue dans les approches systémiques : Une innovation, résultat d'une invention, est rarement unique mais multiple, polymorphe et multilocale. Survient ensuite une phase de développement puis une phase d'uniformisation. Vavilov l'a appliquée aux différents centres d'invention de l'agriculture dans des régions à forte diversité végétale, qui ont été reconnus en plusieurs endroits et à plusieurs époques sur la planète, puis à la diffusion d'une sélection d'espèces végétales cultivées. A.C. Blanc a essayé de l'appliquer plus généralement aux sociétés humaines (Blanc 1946) dans son article intitulé « *L'évolution humaine dans le cadre de la cosmolyse* ».

G. Laplace applique ce modèle à l'émergence et au développement du processus de « *leptolithisation* » (autrement dit le développement des industries laminaires et lamellaires au Paléolithique supérieur prenant la suite des industries sur éclats du paléolithique moyen) :

1. « *Phase préapogéïque de stagnation ou d'enrichissement lent* » : c'est le moustérien de l'environnement glaciaire du stade isotopique 4, avec des groupes peu mobiles, vivant sur des petits territoires, avec un approvisionnement de matière première et de ressources alimentaires locales : industries sur éclat, riches en raclours, encoches et denticulées, avec un retour progressif du débitage Levallois en fin d'épisode ;
2. « *Phase préapogéïque d'accélération brusque* » : c'est à la fin du stade isotopique 4, le moustérien final, dans ses divers faciès régionaux : Micoquien d'Europe centrale, Moustérien de tradition acheuléenne, Moustérien à débitage lamellaire (Néronien), Moustérien à débitage Levallois laminaire (Bohunicien, Kremenicien, Bacho-Kirien), etc. ;
3. et 4. « *Phases apogéïque nodale et de différenciation* » : ce sont les industries dites « de transition » qui, au début du réchauffement climatique du stade isotopique 3, révèlent un polymorphisme évolutif européen caractéristique des industries lamellaires et laminaires du paléolithique supérieur : Châtelperronien, Szélétien, Uluzzien, Protoaurignacien, Lincombien, Jerzmanowicien, Strélétien, Spitsynien, Ouralien, etc. ;
5. et 6. « *Phases postapogéïque de ségrégation et de spécialisation* » : c'est, dans la seconde partie du stade isotopique 3, l'uniformisation de l'Aurignacien sur la base d'une industrie lithique laminaire et lamellaire et d'une industrie osseuse qui sont identiques de l'Atlantique à l'Oural et au Levant ; puis au début du stade isotopique 2, la transition vers le Gravettien, qui s'adapte à la péjoration climatique, avant de se différencier géographiquement par des cloisonnements liés à la géographie montagneuse de l'Europe ;
6. « *Morcellement en isolats* » : au dernier maximum glaciaire du stade isotopique 2, les groupes quittent l'Europe moyenne pour se réfugier dans les zones méditerranéennes entraînant l'apparition d'isolats (solutréen ibérique, tardigravettien adriatique).

Dans les années 1960 et 1970, le monde des préhistoriens, effrayé par l'utilisation d'un vocabulaire et de concepts qu'ils jugeaient trop abscons, n'a pas adhéré au modèle du synthétype (suivant le bon vieux précepte de N. Boileau : « *ce qui se conçoit bien s'énonce clairement* »). Sans doute aussi ont-ils été rebutés par l'influence d'un structuralisme marxiste dont ils croyaient le synthétype originaire (alors que N. Vavilov, dont la théorie a été accusée de diffusionnisme en période d'autochtonisme et d'évolution stadiale marxiste, a été emprisonné et condamné à mort pendant la terreur stalinienne suite aux dénonciations de Lyssenko). La fin des années 1970 est marquée alors par l'attitude de repli de G. Laplace et de ses élèves.

Il n'en reste pas moins, que les travaux des vingt dernières années ont ramenés à la lumière les travaux de G. Laplace :

- La réhabilitation d'un protoaurignacien, dont l'existence avait été contestée, retrouvé indiscutablement à Isturitz, à Gatzaria (Laplace 1966b), aux Abeilles, comme il l'avait écrit mais aussi dans d'autres sites, comme Geissenklosterle (Jura Souabe), Arcy-sur Cure (Grotte du Renne), La Laouza (Languedoc), etc.
Le débat s'inscrit à l'époque dans le démantèlement progressif du système aurignaco-périgordien de D. Peyrony, avec notamment ici, à ses débuts, la question du Périgordien II (Laplace 1958). L'école de Bordeaux défendit ainsi avec la plus grande énergie le système de D. Peyrony pendant plus de trente ans, malgré les argumentations de G. Laplace sur le protoaurignacien (ex-Périgordien II), d'H.M. Movius sur le Périgordien III postérieur au Périgordien IV, de l'un d'entre nous (FD) sur l'Aurignacien V (un protosolutréen) et sur la rectification de la chronologie du Gravettien (ex-Périgordien supérieur IV-V).
Il fallut, dans un climat apaisé par la disparition des protagonistes, le retour aux fouilles et aux datations radiocarbone pour restituer à G. Laplace l'existence et la datation de son protoaurignacien pyrénéen dans les années 2000.
- La validité du processus de polymorphisme de base et d'uniformisation pour la transition entre le stade isotopique 4 et le dernier maximum glaciaire, processus systémique qui peut cependant être exposé plus simplement que dans la terminologie d'origine. G. Laplace, sans citer le mot, est un précurseur de l'archéologie des processus. Le synthétype en est l'exemple le plus magistral. Mais on le retrouve aussi dans la préférence donnée aux termes solutrénianisation ou azilianisation qui montre que G. Laplace avait compris qu'il fallait donner plus d'importance au processus qu'à l'état.

La publication de 1966 devait être le début d'un programme et le développement d'une école (comme ce fut le cas à Bordeaux avec F. Bordes). Ce ne fut malheureusement pas le cas. Le système resta figé alors qu'il n'en était qu'au stade initial. La préhistoire s'enferma alors en Aquitaine pour vingt ans dans la stagnation de la typologie et des faciès culturels, dans l'impasse des groupes moustériens et dans l'infailibilité du modèle Peyrony, alors que l'avenir se trouvait dans l'ouverture et la synthèse dans l'espace européen (projet que mena à bien la commission 8 (Paléolithique supérieur européen) de l'UISPP) et à la recherche des processus qui sont à l'origine des variabilités de la culture matérielle et des groupes humains : influence des changements climatiques, mobilité, stratégies d'occupation de l'espace des déplacements des groupes de chasseurs-cueilleurs (habitats saisonniers, approvisionnement en matières premières, gestion des ressources alimentaires dans le cycle annuel, démographie).

D'autres synthétotypes ont été abordés par G. Laplace mais les reconstitutions paléoclimatiques de son époque ne lui ont pas permis de les approfondir, celui du dernier maximum glaciaire et celui de la transition Holocène.

- LGM : phase 1 Gravettien évolué et gravettien final à l'approche du LGM ; phase 2 : faciès aurignacoïdes ; phase 3/4 : polymorphisme (solutréen, badegoulien, tardigravettien adriatique, épigravettien ancien balkanique, Mer Noire) ; phase 5 : uniformisation magdalénienne.
- Transition Holocène : phase 1 : Magdalénien moyen ; phase 2/3/4 : Magdalénien supérieur, Hambourgien, Cresswellien (Bölling) ; phase 5 : uniformisation azilienne (Alleröd).

Sans doute, le modèle du synthétype est-il trop rigide dans ses différentes phases pour être un outil applicable à toutes les situations du fait même des restrictions liées à ses origines. L'approche systémique générale préconise la recherche des processus et des variables qui sous-tendent l'émergence des principaux phénomènes récurrents (collapses, différenciations, uniformisation, enrichissement, stagnation) qu'il faut replacer dans leur contexte spatial, climatique, chronologique et humain. Il n'en reste pas moins que le synthétype de G. Laplace restera dans l'historiographie

de la préhistoire comme un travail précurseur fondamental que les historiographes devront toujours intégrer dans leurs études.

Les collègues, les élèves, les héritiers

Dans les années 1950 et durant son séjour à Rome et, à l'occasion de l'étude des nombreuses séries lithiques à partir des données desquelles il élaborait son système, G. Laplace fit la connaissance de nombreux préhistoriens européens, notamment en Italie et en Espagne. Ceux-ci, à des degrés divers, adhérèrent à la typologie analytique et se constitua ainsi dans les années 1960 un réseau auxquels participèrent activement des préhistoriens italiens (Ferrare, Sienne), et espagnols principalement en Catalogne (Gérone, Barcelone), au Levant espagnol (Valence) et au Pays Basque. Citons ici les archives de typologie analytique de l'Institut d'Anthropologie et de Paléontologie humaine de l'Université de Sienne (P. Gambassini), la thèse de J. Fullola sur les industries lithiques du paléolithique supérieur ibérique (1979), la thèse d'A. Saenz de Buruaga sur Gatzaria (1991), etc.

En France autour de G. Laplace, se constitua une école dont les plus actifs furent F. Levêque (fouilles de Quinçay et de Saint Césaire en Poitou-Charente), M. Livache, Jacques Elie Brochier et d'autres (Figure 3). Malheureusement, la plupart d'entre eux ne purent accéder ni au CNRS, ni à l'Université. Leurs élèves non plus, comme M. Guilbaud, élève de F. Levêque, pourtant auteur d'une très bonne thèse sur les industries de Saint-Césaire et de Quinçay (1985), novatrice en particulier sur l'étude du débitage castelperronien et aurignacien de ces deux sites, bien avant la mode des « chaînes opératoires ».

Au début des années 1980, apparaît une génération d'héritiers qui prolongent l'œuvre de G. Laplace. À partir de la collaboration qu'E. Carbonell et M. Guilbaud établirent avec G. Laplace dès 1978, un groupe naquit à Gérone en 1983, puis s'établit à Tarragone en 1987, groupe dont trois d'entre nous font partie (EC, RSR, XPR). Ce groupe introduit les concepts de la typologie analytique aux industries du paléolithique inférieur et moyen. En premier lieu, il faut noter que la chronologie d'application des méthodes analytiques a été ainsi élargie, mais surtout le développement de la méthode a été poursuivi. Cette démarche, au départ analytique et structuraliste, a introduit les concepts de système et de processus de fabrication et appliqua la statistique multidimensionnelle à l'analyse des ensembles industriels anciens. Ce système d'analyse a été développé à partir des idées de G. Laplace avec l'introduction des concepts qui n'étaient pas présents à l'origine dans l'école laplacienne.

Figure 3. Georges Laplace et François Levêque.



Cette méthode considère que le processus de fabrication entraîne l'apparition de différentes catégories d'objets : des bases négatives et positives en des générations successives. En décrivant les différentes catégories d'artefacts dans un site archéologique, il est ainsi possible de reconstruire la totalité du processus appliqué. Ce système d'analyse fut introduit au début des années 1980 et jusqu'à la moitié des années 1990 et fut amélioré avec des concepts essayant d'enregistrer l'ensemble d'une industrie à travers une image de toutes les procédés de fabrication. Des concepts nouveaux furent introduits pour améliorer la compréhension des industries : système technique, thème opératoire, matrice morphogénétique, cette dernière inspirée des chartes de la variabilité d'un ensemble créées par G. Isaac.

Le groupe édita une publication, le *Cahier Noir*, qui servit d'organe à la diffusion de son système d'analyse et d'autres études, toujours analytiques, influencés ou non par G. Laplace. Le *Cahier Noir* fut publié durant douze ans et édita sept volumes, de 1983 à 1995. Il fut publié d'abord à Gérone par le Centre de Recerques Paleo-Eco-Socials, auquel participa aussi M. Guilbaud, et finalement à Tarragona, une fois le groupe s'installa à l'Université Rovira i Virgili, en tant que Laboratoire d'Archéologie, l'embryon du futur IPHES.

Conclusions

Des hommages ont été rendus à G. Laplace notamment un numéro spécial de *Dialektiké* en 2006 et des manifestations comme celles organisées par G. Marsan en 2010 dans le cadre des journées européennes du patrimoine, ou par nos collègues basques à l'Université de Vitoria, dont les actes ont été publiés en 2012.

Remerciements

Cet article fait partie d'une recherche financée par le projet CGL2016-80975-P du MINECO, et par le programme de Support aux Groups de Recherche (2017 SGR 859) et l'Institution CERCA de la Generalitat de Catalunya.

Bibliographie

- Laplace, G., Méroc, L. 1954. Application des coordonnées cartésiennes à la fouille d'un gisement. *Bulletin de La Société Préhistorique de France*, 51, 1-2 : 58-86.
- Laplace-Jauretche, G. 1956. Découverte d'un gisement à galets taillés (Pebble culture) dans le quaternaire ancien du plateau de Mansourah (Constantine). *Bulletin de La Société Préhistorique de France*, 53, 3-4 : 215-216.
- Laplace-Jauretche, G. 1957a. Typologie statistique et évolution des complexes à lames et à lamelles. *Bulletin de La Société Préhistorique de France*, 53, 5-6 : 271-290.
- Laplace, G. 1957b. Typologie analytique. Application d'une nouvelle méthode d'étude des formes et des structures aux industries à lames et à lamelles. *Quaternaria*, IV : 133-164.
- Laplace, G. 1966a. *Recherches sur l'origine et l'évolution des complexes leptolithiques*. Ecole Française de Rome. Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, Suppléments, 4, XII. Paris, de Boccard.
- Laplace, G. 1966b. Les niveaux castelperronien, protoaurignacien et aurignaciens de la grotte Gazaria à Suhare en pays basque. Fouilles 1961-1963. *Quartär*, 17 : 117-140.
- Broglio, A., Laplace, G. 1966a. Etudes de typologie analytique des complexes leptolithiques de l'Europe centrale. I. Les complexes aurignacoïdes de la Basse-Autriche. *Rivista di Scienze Preistoriche*, XXI, 1 : 61-121.
- Broglio, A., Laplace, G. 1966b. Etudes de typologie analytique des complexes leptolithiques de l'Europe centrale. II. Les complexes gravettiens de la Basse-Autriche. *Rivista di Scienze Preistoriche*, XXI, 2 : 303-364.
- Laplace, G. 1969. Les niveaux aurignaciens et l'hypothèse du synthétype. In « *L'Homme de Cro-Magnon* » : 141-164. Paris : Arts et métiers graphiques.
- Laplace, G. 1970. L'industrie de Krems-Hundssteig et le problème de l'origine des complexes aurignaciens. *Fundamenta*, 2, 1 : 242-297.

- Laplace, G. 1972. La typologie analytique et structurale : base rationnelle d'étude des industries lithiques et osseuses. In « *Banque de données archéologiques*, M. Borillo et J.C. Gardin eds » : 91-143. Paris : CNRS.
- Laplace, G. 1997. Gravettien, Epigravettien et tardigravettien. *Rivista di scienze preistoriche*, 18 : 223-237.
- Laplace, G., Merino, J.M. 1978. Application de la typologie analytique et structurale à l'étude du processus d'azilianisation : la série phylétique de la grotte d'Urtiaga en pays basque. In « *La fin des temps glaciaires en Europe* ; D. de Sonneville-Bordes ed » : 694-710. Paris, CNRS.

Bibliographie complémentaire

- Blanc, A.C. 1946. L'évolution humaine dans le cadre de la cosmolyse. *Revue de théologie et de philosophie*, 34, 1946 : 49-74.
- Cabon, Ch. 2004. Georges Laplace (1918-2004). *Paléo*, 16 : 9-22.
- Calvo, A., Sanchez, A., Garcia-Rochas, M., Alonso, M. eds 2012. *Hommages à Georges Laplace. Six décennies de typologie analytique*. Université de Vitoria, Pays basque.
- Carbonell, E., Guilbaud, M., & Mora, R. 1983. Utilización de la lógica analítica para el estudio de tecno-complejos a cantos tallados. *Cahier Noir*, 1, 3-64.
- Carbonell, E., Guilbaud, M., Mora, R. 1982. Application de la méthode dialectique à la construction d'un système analytique pour l'étude des matériaux du Paléolithique inférieur. *Dialektiké*, 9 : 7-23.
- Carbonell, E., Mosquera, M., Ollé, A., Rodríguez, X.P., Sala, R., Vaquero, M., Vergès, J.M. 1992. New Elements of the Logical Analytic System. *Cahier Noir*, 6 : 5-59.
- Carbonell, E., Guilbaud, M., Mora, R. 1984. Élaboration d'un système d'analyse pour l'étude des éclats bruts de débitage. *Dialektiké. Cahiers de Typologie Analytique*, 10 : 22-31. <https://doi.org/10.5281/ZENODO.2584258>.
- Dialektiké 1972-1987. *Cahiers de typologie analytique*. Centre de Paléthonologie stratigraphique « Eruri », IURS, Pau (1972-1987, 12 numéros).
- Dialektiké 2006. *Hommages à Georges Laplace*. Numéro spécial.
- Estévez Escalera, J. 1977. Analyse structurale et analyse paléthonologique de la faune provenant de gisements préhistoriques. *Dialektiké. Cahiers de Typologie Analytique*, 5 : 15-31. <https://doi.org/10.5281/ZENODO.2584042>.
- Fullola Pericot, J. 1979. *Las industrias líticas del Paleolítico Superior Ibérico*. Valencia : Servicio de Investigación prehistórica.
- Guilbaud, M. 1987. Elaboration d'un cadre morpho-technique pour l'étude du débitage en typologie analytique de quelques industries des gisements de Saint-Césaire (Charente-Maritime) et de Quinçay (Vienne). Congrès national des sociétés savantes, 111, Poitiers. « *Préhistoire du Poitou-Charentes : problèmes actuels* » : 103-113. Paris : CTHS.
- Livache, M. 1989. La typologie analytique. I « *Le Temps de la Préhistoire* » : 30. Dijon : Archeologia.
- Sáenz de Buruaga, A. 1991. *El Paleolítico superior de la cueva de Gatzarria (Zuberoa, País Vasco)*. Vitoria-Gasteiz : Instituto de Ciencias de la Antigüedad, 426 p.
- Vavilov, N.I. 1926. Studies in the Origin of Cultivated Plants. *Bull. of Appli. Botany and Plant Breeding*, XVI, 2, Leningrad, 1926.
- Vavilov, N.I. 1992. Origins and geography of cultivated plants (translated by Doris Löve). Cambridge : Cambridge University Press.

Francis Hours (1921-1987)

Olivier Aurenche

Professeur émérite Université Lumière-Lyon 2,

Maison de l'Orient

Introduction

Francis Hours est un préhistorien atypique : père jésuite ayant passé une grande partie de sa vie au Liban — il a notamment été provincial de la province du Proche Orient de 1969 à 1974 —, il se plaçait dans la lignée de ses prédécesseurs, les pères Zumoffen, Desribes, Bovier-Lapierre, Bergy et Fleisch. Il a cependant porté un intérêt à la préhistoire à un niveau jamais atteint par aucun d'eux. Contrairement à eux, qui se contentaient de ramassages de surface, il conduisit plusieurs fouilles.

En 1976, chassé du Liban par la guerre civile —il perd en particulier tous les documents recueillis pour sa thèse—, il se réfugie à Lyon, d'où sa famille est originaire, et où il retrouve, à la Maison de l'Orient, un cadre propice à une recherche plus sereine. Il mettra à profit les dix ans qui lui restent à vivre pour poursuivre son œuvre scientifique (Figure 1).

Préhistorien

Aucune période de la préhistoire ne lui était étrangère. Il avait commencé par le Paléolithique supérieur à Arcy-sur-Cure (1959) auprès d'André Leroi-Gourhan (Figure 2), celui auquel « il devait tout ce qu'il savait en préhistoire », puis il avait poursuivi, seul, à Michmiché au Liban (1965). Plus tard, en compagnie de Lorraine Copeland, préhistorienne de langue anglaise, il publia le matériel de la même période découvert lors des fouilles d'Ewing à Antélias (1971). Ce fut le début d'une très longue collaboration.

Deux périodes l'ont ensuite particulièrement attiré : le Paléolithique inférieur, avec les fouilles qu'il conduisit en Syrie, à Gharmachi, sur l'Oronte en 1979 et 1980, puis à Nadaouiyeh dans la cuvette d'El Kowm en 1980 et 1983, où il put mettre en évidence, en stratigraphie, le passage d'un Acheuléen supérieur à un Acheuléen final. En prospection, il est à l'origine des plus anciennes traces de présence humaine en Syrie dans l'embouchure du Nahr el-Kébir.



Figure 1. Francis Hours.



Figure 2. Francis Hours et André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure.

A l'autre bout de la chaîne, il travailla sur l'Épipaléolithique, au Liban d'abord, à Jiita, dès 1966, puis en prospectant dans la montagne libanaise et, avec J. Besançon, dans la Beqa'a. Il en avait tiré une première synthèse présentée au congrès de l'UISPP à Nice en 1976, et l'on renverra au Mémoire qu'il avait publié en 1992 à l'occasion de sa soutenance de thèse de doctorat d'état sur travaux.

Mais il avait aussi travaillé, entre temps, sur le Néolithique, depuis ses débuts à Byblos auprès de Maurice Dunand, et la publication du matériel trouvé à Saadiyeh lors de prospections dans la Beqa'a avec Jacques Besançon.

Le Levant

Le Liban accueillait en effet, dans les années 60, de nombreux enseignants, notamment français, et parmi eux des géographes, et plus précisément des géo-morphologues, dont Jacques Besançon, enseignant à l'Université libanaise, et Paul Sanlaville, enseignant à l'École Supérieure des Lettres qui dépendait de l'Université de Lyon. Francis Hours eut très tôt l'idée de s'associer à eux pour établir un cadre chronostratigraphique fiable. Il fit d'abord équipe avec Jacques Besançon, spécialiste de géomorphologie continentale. Dès 1967, ils explorent la Beqa'a, du Nord (le Hermel) au Sud (Joub Jannine). Lorraine Copeland, qui déjà était co-auteur, avec P. Wescombe, d'un inventaire des sites préhistoriques du Liban, participe à la publication du matériel récolté.

Peu après, pour explorer la côte libanaise, il s'associait à Paul Sanlaville, spécialiste de morphologie littorale, en étudiant à Borj Qinnarit l'une des plus vieilles industries levantines.

Très vite, Francis Hours souda les deux groupes pour former la 'bande des quatre' ...Dès 1975, ils mirent en coupe réglée la côte et les vallées de la région. Ce fut d'abord, en Syrie, la vallée du Nahr-el-Kebir et la récolte des plus anciennes industries syriennes à Sitt Markho. Puis en 1977-1978, la vallée de l'Oronte, avec des industries contemporaines de Sitt Markho, et la fouille du site acheuléen récent de Gharmachi, confiée à Sultan Muhesen. En 1978, ce fut au tour de la vallée de l'Euphrate, entre Raqqa et Deir ez-Zor. En 1980, à l'invitation de Jacques Cauvin, ils prospectent dans la région d'el Kowm, avec le sondage à Nadaouiyeh I, déjà mentionné, et la coupe du puits d'Hummal, d'une puissance de 25 m, qui offrait de nouvelles hypothèses sur le passage entre la fin du Paléolithique inférieur et le début du Paléolithique moyen.

De 1982 à 1986, ils passent ensuite en Jordanie dans la haute vallée du Zarqa, puis dans l'oasis d'Azraq. Chaque mission donne lieu à des publications rapides, dont plusieurs communications à l'Académie des Sciences.

Rompus aux tâches collectives et animateur hors-pair, F. Hours tirait le meilleur parti de ces découvertes, et il devint très vite le spécialiste incontesté du Paléolithique syro-libanais. C'est à lui qu'on faisait appel pour des synthèses dans les colloques à Dallas (1973), Lyon (1981) ou Paris, à l'UNESCO (1986). La dernière en date, et la plus complète, posthume, a paru en 1992 au Liban.

Il sut aussi mener à bien de nombreuses œuvres collectives, comme les deux articles de synthèse publiés en 1972 dans *Hannon*, en 1973 dans *l'Anthropologie*, ou le monumental *Atlas des sites du Proche Orient (14.000-5700 BP)*, tous élaborés avec les collègues déjà cités. Sa mort prématurée l'empêcha d'assister au Colloque *Préhistoire du Levant* organisé en son honneur à Lyon en juin 1988. Il avait préféré cette forme d'hommage aux traditionnels *Mélanges*.

Non content de s'adresser aux collègues, il ne répugnait pas à écrire pour les non-spécialistes, dans des revues aussi diverses que *Etudes*, *Travaux et Jours*, *le Monde de la Bible*, *les Cahiers de l'Institut*

catholique de Lyon, ou les *Dossiers Histoire et Archéologie*. Très symboliquement, le seul livre qu'il ait publié est un *Que sais-je* consacré aux *Civilisations du Paléolithique* (1982), réédité en 1987, peu avant sa mort...

Mais toute cette activité n'épuise pas la personnalité de Francis... Non content d'être un préhistorien de terrain, il s'est intéressé à la méthodologie scientifique, comme il le rappelle dans son compte-rendu du livre de Jean-Claude Gardin, *Une archéologie théorique*. Ils avaient travaillé ensemble pendant trois ans à « une analyse conceptuelle du Coran » [il faudrait un autre cadre pour évoquer le Francis Hours qui 'faillit' devenir médiéviste orientaliste...] et, dit-il, « j'ai beaucoup appris à ce contact en ce qui concerne la rigueur d'une analyse sémantique ». D'autre part, « une collaboration étroite avec des préhistoriens de langue anglaise [voir *supra*] et une curiosité naturelle m'ont amené à suivre d'assez près les développements de l'archéologie théorique en Angleterre et en Amérique. » (1980).

Ces préoccupations le conduisent d'abord à adapter au contexte proche-oriental les fameuses liste-types permettant de comparer entre eux différents assemblages lithiques. Poussant plus loin l'analyse, il n'hésite pas, avec l'aide d'un collègue jésuite, à introduire l'informatique, non seulement à des fins statistiques, comme on le faisait déjà, mais aussi pour contrôler la stratigraphie. L'article portait le titre explicite de 'Calcul par ordinateur et techniques de fouilles ; précisions sur le Kébarien ancien de Jiita (Liban)' (Hours et Loiselet 1975-1977).

Il s'intéressa aussi de très près aux datations radiométriques, en co-organisant en 1986, à Lyon, un colloque international CNRS, dont il ne put malheureusement pas voir les Actes imprimés : *Chronologies relatives et chronologies absolues dans le Proche Orient (14.000-5000 BP)*.

Le troisième domaine où il fit œuvre de pionnier est ce que l'on appelle, faute d'un meilleur terme, 'l'archéologie théorique' et plus spécialement 'l'archéologie spatiale', c'est-à-dire l'étude de la répartition, à grande échelle, de traits culturels spécifiques.

Même brièvement résumé, on mesure mieux l'apport considérable apporté par Francis Hours à l'ensemble de la préhistoire orientale, en ayant joué, notamment, le rôle de 'passeur' entre les préhistoriens de langue anglaise et les préhistoriens de langue française.

On trouvera l'ensemble de sa bibliographie dans la plaquette *Hommage à Francis Hours* publiée à la Maison de l'Orient en 1989, ou dans les Actes du Colloque *Préhistoire du Levant*, publiés dans les volumes 14/2 (1988) et 15/1 (1989) de la revue *Paléorient*.

Bibliographie

- Hours, F. 1959. Trous de poteaux dans un habitat châtelperronien à Arcy-sur-Cure (Yonne). *Congrès de la Société Préhistorique Française*, XVIe Session : 638-641.
- Allard, M., Elziere, M., Gardin, J.-Cl., Hours, F. 1963. Analyse conceptuelle du Coran sur cartes perforées Paris-La Haye Mouton 1963, 2 vol., 111 et 188 p. 430 cartes perforées E.P.H.E, VIe Section et Centre analyse documentaire pour archéologie C.N.R.S.
- Chavaillon, N., Chavaillon, J., Hours, F. 1967. Industries paléolithiques de l'Elide. I, région d'Amalias. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 91 : 151-201.
- Hours, F. 1970. Le gisement kébarien de Neba'a al-Mughara (Liban). *Actes du VII^e congrès UISPP*, I, : 348-353, Prague.
- Copeland, L., Hours, F. 1971. The Late Upper Paleolithic Material from Antelias Cave. *Berytus*, 20 : 57-138.
- Hours, F., Copeland, L., Aurenche, O. 1973. Les industries paléolithiques du Proche Orient, essai de corrélation. *L'Anthropologie*, 77 : 229-280 et 437-496.
- Hours, F. 1975. The Lower Paleolithic of Lebanon and Syria. In 'Wendorf F. and Marks A., (eds). *Problems in Prehistory: North Africa and the Levant*': 249-272. Dallas: SMU Press.

- Hours, F. 1976. L'Épipaléolithique au Liban; résultats acquis en 1975. *Actes du IXe Congrès UISPP* (Nice, 1976) : 106-130.
- Copeland, L., Hours, F. 1979. Le Paléolithique du Nahr el Kebir. In « Sanlaville, P. (éd). *Quaternaire et préhistoire du Nahr el Kebir septentrional. Les débuts de l'occupation humaine dans la Syrie du nord et au Levant* », C.M.O. 9, Série géographique et préhistorique 1 : 29-119. Paris : CNRS.
- Hours, F. 1980. Le Paléolithique et l'Épipaléolithique de la Syrie et du Liban. Université de Paris I: *Thèse de doctorat d'Etat en lettres et sciences humaines*.
- Hours, F. 1982. *Les civilisations du Paléolithique*. Que sais-je n°2057. Réédition 1987.
- Hours, F. 1986. *Du néolithique à la bible: mémoire de l'humanité*. Associations des Facultés catholiques de Lyon, 110 pages, 1986.^[8]
- Aurenche, O., Evin, J., Hours, F. 1987. *Chronologies du Proche Orient. Chronologies in the Near East. Relative Chronologies and Absolute Chronology 16.000-4000 BP*. BAR Int. Series 379, Oxford.
- Copeland, L., Hours, F. 1989. *The Hammer on the rock: studies in the early palaeolithic of Azraq, Jordan*, Volume 1, B.A.R., 482 pages, 1989.
- Hours, F. 1992. *Le Paléolithique et l'Épipaléolithique de la Syrie et du Liban*. Dar el-Machreq, Beyrouth : Université Saint-Joseph.
- Hours, F., Aurenche, O., Cauvin, J., Cauvin, M.Cl., Copeland, L., Sanlaville, P. 1994. *Atlas des sites du Proche Orient (14.000-5700 BP)*, Lyon : Maison de l'Orient et Paris : de Boccard.
- Aurenche, O., Cauvin, M.C., Sanlaville, P. 1990. *Préhistoire du levant: processus des changements culturels: hommage à Francis Hours : colloque international CNRS (30 mai-4 juin 1988)*, Maison de l'Orient Méditerranéen (Lyon) Paris : Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 501 p.

Michel Brézillon (1924-1993)

Philippe Soulier

CNRS, UMR 7041 ArScAn-Ethnologie préhistorique

Introduction

De l'adolescence à 1993, année de son décès à Orgelet, si la vie de Michel Brézillon est bien remplie, sa grande discrétion – il n'aimait guère les interviews ni les photos ou les manifestations commémoratives – fait que sa diversité n'apparaît pas d'emblée. Cependant, nombreux sont ceux qui, au fil de son existence, ont pu partager des moments forts – institutions, chantiers, enseignements, expositions – restés en mémoire, et certains de ceux qui l'ont connu ont pu en témoigner pour enrichir cette biographie¹.

De la jeunesse à l'Indochine

Michel Brézillon est né à Vincennes (94) en juillet 1924. Après une adolescence marquée par sa participation aux activités de libraire de sa mère, puis un passage aux Sables-d'Olonne lors de l'exode de 1940, lorsque la loi du 16 février 1943 obligea les classes 40 à 42 à partir travailler en Allemagne, il – il a eu 18 ans en 1942 – trouve refuge quelques semaines dans une ferme du centre de la France.

A la Libération, en 1944, Michel Brézillon, rejoint sa mère dans sa librairie où elle organise des séances de dédicaces, dont celle d'Henri Lhote, explorateur du Sahara. Peu après, il part en Indochine, à Saigon (actuelle Ho-Chi-Min-Ville) pour travailler aux Etablissements Portail, la grande librairie de la rue Catinat. Son séjour lui ouvre des horizons sur tout le pays, mais la vie menée est très éprouvante et il doit être rapatrié sanitaire en décembre 1950.

Le retour en France du Tassili au chantier d'Arcy

A son retour, après un nouveau passage en librairie, il dirige une petite entreprise de fermeture éclair où il s'occupait de tout, de la direction générale aux questions de personnel et au suivi technique et mécanique sur les machines. Cependant, il ne tarde pas à vouloir se tourner vers d'autres horizons. Et c'est ainsi que, lorsqu'en 1957 Henri Lhote lui propose de venir avec lui au Tassili n'Ajjer, pour réaliser des relevés de peintures pariétales dans des conditions extrêmes, il accepte bien volontiers. Il y séjourne deux fois six mois, en 1957 et en 1959, avec notamment André Vila, Jean Lesage, et le photographe-cinéaste Jean-Dominique Lajoux². La première année, de janvier à juillet, ils travaillent sur les stations du Ti-n-Tazarift et de Séfar. Le procédé employé était simple : après un calque direct sur la paroi rocheuse, il fallait créer un fond coloré sur papier Canson, et ensuite reporter le calque sur ce fond et enfin appliquer le détail des couleurs aux figures elles-mêmes. Tout ce travail se faisait face aux originaux pour être le plus fidèle possible. La taille des fresques pouvait atteindre plusieurs mètres carrés et à plusieurs mètres de haut, dans des recoins exigus ou sur des dévers. (Lhote 1958, p. 171-172). De retour de la première campagne, ils mettent au propre et classent les nombreux relevés et les clichés photographiques, qui serviront notamment à une exposition au Musée des Arts décoratifs en 1958 (Figures 1 et 2).

¹ Outre des souvenirs personnels et les témoignages de nombreux collaborateurs de Michel Brézillon, à la Circonscription comme à l'université ou au CNRS, les archives du CNRS (MAE/fonds André Leroi-Gourhan) ont été également exploitées. Sa bibliographie complète est publiée dans : Soulier Ph. (1994) – « Michel Brézillon », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 91-3, p. 162-163.

² Lhote, H. (1958) – *A la découverte des fresques du Tassili*, Arthaud, 268 p.
Lajoux, J.-D. (1977) – *Tassili n'Ajjer, art rupestre du Sahara préhistorique*, Chêne, 182 p.

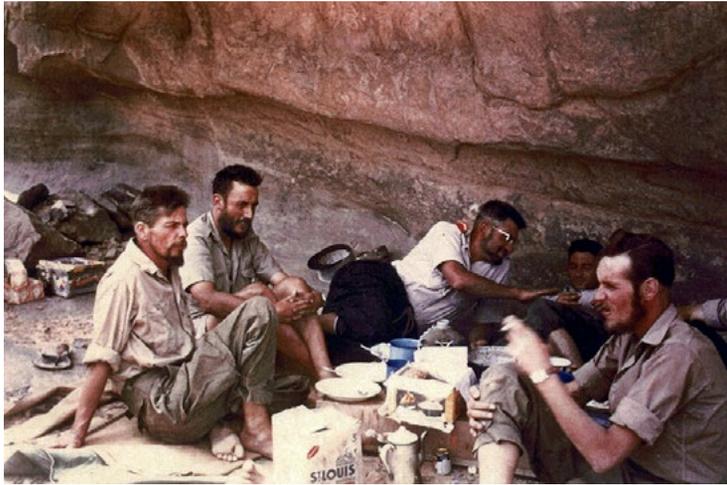


Figure 1. 1957, Tassili, mission Henri Lhote.
Michel Brézillon est le premier à gauche.

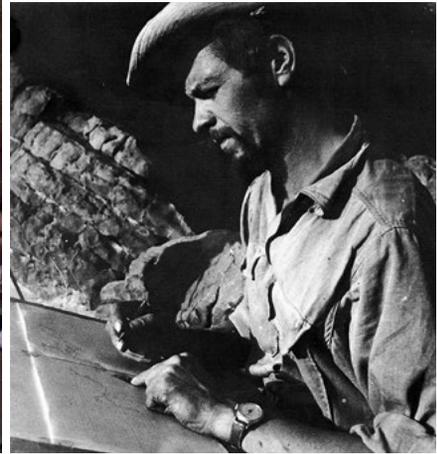


Figure 2. 1957, Tassili, mission
Henri Lhote. Le relevé.

De janvier à avril 1959, Michel Brézillon participe au relevé des gravures de l'Oued Djerat et réalise ce qui est une première : la mise au point d'une technique de moulage des parois. En tout il exécute 70 moulages, totalisant près de 100 m². A l'issue de ces quatre mois, il assure, de mai à juillet la responsabilité de l'équipe de reconnaissance du massif d'Iddo et des relevés des stations de Tin-Aboteka et d'I-n-Etouami.

Entre 1957 et 1959 plusieurs milliers de relevés sont réalisés par l'équipe Henri Lhote. Ces travaux vaudront aux quatre principaux releveurs et peintres des Missions Henri Lhote, Michel Brézillon, Jean Lesage, André Vila et Jacques Violet, d'obtenir au titre de l'année 1960, le prix Liotard, décerné par le Président de la République et attribué par la société des explorateurs français pour distinguer des missions qui allient risque et recherche scientifique.

Du Tassili aux chantiers du CRPP

Entre ces deux campagnes au Tassili, l'année 1958 sera marquée par un évènement majeur : la participation aux fouilles d'Arcy-sur-Cure. En effet, alors que l'équipe d'Henri Lhote travaille dans les sous-sols du musée de l'Homme au classement des documents, André Vila et lui rencontrent André Leroi-Gourhan. C'est ainsi que l'un et l'autre, disponibles en été 1958, se rendent sur le chantier d'Arcy-sur-Cure, qu'André Leroi-Gourhan avait choisi pour implanter son Ecole de Fouille, secondé par Francis Hours depuis 1951 (Figures 3 et 4). En 1959, sitôt terminé leur deuxième mission saharienne, Michel Brézillon et André Vila retournent à Arcy où ils seront « chefs de chantier » sur la grotte du Renne...

L'école de fouille d'Arcy-sur-Cure, formait un cadre dans lequel Michel Brézillon s'est très vite intégré, au point de devenir rapidement un des principaux collaborateurs d'André Leroi-Gourhan, qui le fait entrer au CNRS le 15 juin 1960. Il travaille alors à l'Hypogée des Mournouards au Mesnil-sur-Oger (51). Cette fouille, dirigée par André Leroi-Gourhan avec Gérard Bailloud, reste aujourd'hui une référence méthodologique pour l'étude des caveaux collectifs de la fin du Néolithique³. Pour la première fois, les restes humains comme les vestiges lithiques et osseux ont été relevés minutieusement par un double système de photographies verticales (Jean Vertut et André Leroi-Gourhan) et de relevés sur papier millimétré. Michel Brézillon fouille, relève, étudie l'anthropologie physique, et, grâce à une armature en tubes, met au point un système de plancher

³ Chambon, Ph. et Blin, A. 2011, « Gérard Bailloud, co-fondateur de l'archéologie de la mort », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 108, fasc. 3, p. 541-544.



Figures 3. 1960, Arcy sur Cure, le chantier de la grotte du Renne, avec le système de tubes support des planches mis au point par Michel Brézillon aux Mournouards.



Figure 4. 1960, Arcy sur Cure, visite de chantier. De gauche à droite : André Leroi-Gourhan, Michel Brézillon, Francis Hours, Arlette Leroi-Gourhan.

volant qui permet de fouiller sans toucher le sol ! Le système s'avère efficace et dès l'été de cette même année, il est adopté à Arcy.

A partir d'août 1960, il accompagne également André Leroi-Gourhan dans l'exploration systématique que celui-ci fait dans les grottes ornées depuis 1957 avec Francis Hours et Jean Vertut (Figure 5).

Il participe également à de très nombreuses interventions de sauvetage, en Bourgogne – sépulture des Champs-d'urnes à Champ-sur-Yonne en avril 1961 ; site paléolithique des Furtins à Berzé-la-Ville en avril 1962 ; cimetière mérovingien d'Escolives en mai 1962 ; cimetière mérovingien de Nitry en juin 1962 ; enceinte circulaire du Bronze final et habitat néolithique de Monéteau-Gurgy en mai de l'année suivante ; sépulture en ciste du Hallstatt à Saint-Moré en août 1963 – ou dans la Marne – hypogée chalcolithique à Tinquieux en novembre 1963. Ces interventions d'urgence de courte durée, souvent menées avec Gérard Bailloud⁴, et rapidement publiées dans *Gallia* ou dans le *Bulletin de la Société Préhistorique*

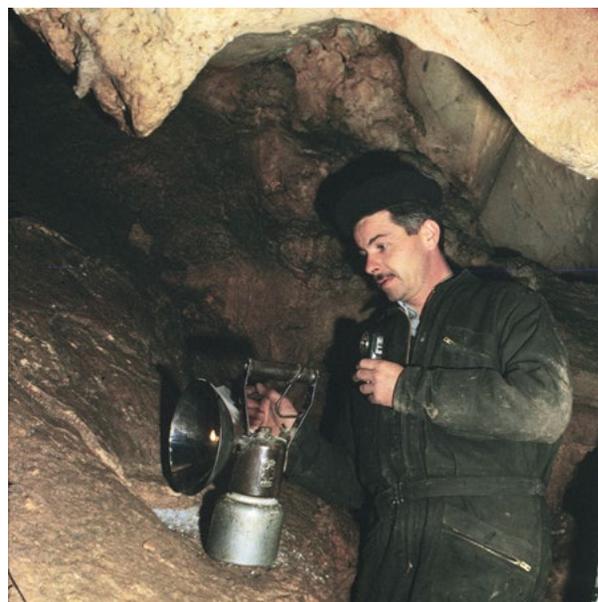


Figure 5. 1960, en tournée dans les grottes ornées avec André Leroi-Gourhan.

⁴ Gérard Bailloud a mené plusieurs campagnes de relevés pariétaux au Tchad (voir : Soulier Ph. et Wilhelm-Bailloud G. (2011) – « Gérard Bailloud (4 décembre 1919-30 août 2010) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 108, 3, p. 415-469).

Française, sont l'occasion d'accueillir des étudiants d'André Leroi-Gourhan pour les former à l'archéologie de sauvetage, en complément du chantier-école d'Arcy-sur-Cure.

En août 1962, il part en mission avec José Garanger pour explorer les figures gravées du Mont Bégo (06). Enchaînant cette mission, il accompagne Leroi-Gourhan au 6ème congrès de l'UISPP (Union internationale des Sciences Pré et Protohistoriques) à Rome, et, de là, part en Grèce avec lui, et Jean et Nicole Chavaillon, pour une prospection des sites paléolithiques de plein air en Elide⁵.

Durant toutes ces années, Michel Brézillon participe à l'enseignement au CRPP en assurant, depuis qu'il est au CNRS, des modules de formation et d'initiation technique : relevé, moulage et estampage des œuvres rupestres, consolidation des vestiges, décapage des niveaux archéologiques, prospection et « survey », typologie lithique... A partir de 1963, il donne un cours sur l'évolution des idées sur la chronologie préhistorique et la typologie du Paléolithique supérieur.

D'« agent contractuel », il passe en janvier 1964 au grade d'« enquêteur qualifié » et devient adjoint à la Direction des fouilles et du *Centre de recherches préhistoriques et protohistoriques*⁶, rattaché à la Sorbonne. Il participe à l'organisation générale du Centre et à l'accueil des étudiants.

En janvier-février 1964, il rejoint Jean Leclant en Egypte pour fouiller des nécropoles néolithiques et protohistoriques à Tomas (Nubie), faire des relevés d'art rupestre, de la prospection et de la topographie. En mars de la même année, c'est le Sahara algérien avec une équipe du CRPP pour une mission de prospection et de la fouille sur le site d'« XO La Touffe » à Hassi-Messaoud, dans une Algérie nouvellement indépendante, en pleine « zone franche » des prospections pétrolières.

Le site de Pincevent

A peine rentré en France, il reprend, avec d'autres membres de l'équipe du CRPP, les visites de sites dans la région parisienne : depuis la dernière campagne à Arcy-sur-Cure, en 1963, Leroi-Gourhan cherche en effet un nouveau terrain de formation pour ses étudiants. Ce sera Pincevent, en rive gauche de La Grande Paroisse signalé par un groupe amateur local et où ils découvrent des vestiges magdaléniens en place dans une vaste étendue décapée par les exploitants de granulats. Dès lors un plan d'urgence est lancé et, quelques semaines plus tard, le site est fouillé sur une grande partie, grâce à une acquisition très rapide par le Ministère des Affaires culturelles. Ce site est caractérisé par d'exceptionnelles conditions de fossilisation des niveaux d'occupation et se révèle vite exemplaire par la manière de fouiller et d'enregistrer les documents mis au jour sur des dizaines de mètres carrés d'un niveau d'occupation. Michel Brézillon est en première ligne pour ce qui est de la conduite du chantier, intervenant sur les fouilles, l'enregistrement et la gestion du matériel et, dès l'issue de la première campagne, rédigeant avec Leroi-Gourhan le premier article rendant compte de cette organisation (1964c).

Mais, encore plus que ces aspects organisationnels, c'est la manière de conserver l'image du site qui va faire le succès de Michel Brézillon ... et du site lui-même. En effet, une fois le décapage terminé, et pour suppléer à sa disparition, André Leroi-Gourhan retient l'option d'un moulage (Figures 6 et 7). Après avoir envisagé plusieurs types de solution, Michel Brézillon propose d'utiliser la technique de l'empreinte au latex (1965b). Cette fouille sera ainsi pérennisée de deux manières : l'installation du moulage dans un musée de site, construit à quelques centaines de mètres de la découverte ; la publication rapide dans *Gallia-Préhistoire*. Grâce à ses qualités d'exécution et à sa force d'entraînement, Michel Brézillon est incontestablement le maître d'œuvre des deux.

⁵ Leroi-Gourhan, A., Chavaillon, J. et N. (1963), « Paléolithique du Péloponnèse », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 60, fasc. 3-4, p. 249-265.

⁶ Le CRPP, rattaché en 1930 à la Sorbonne, fait suite au CDRP (= Centre de documentation et de recherche préhistorique), centre propre du CNRS créé en 1946 par André Leroi-Gourhan et officialisé par décret en 1948. Ce centre avait l'ambition de servir de plate-forme de ressources et de formation au niveau national dans le cadre d'une organisation générale de l'archéologie en France.



Figures 6 et 7. 1964, le moulage sur le sol de l'Habitation n°1 à Pincevent.

Un élargissement des compétences et une thèse originale

L'ensemble de ces activités, réalisées auprès d'André Leroi-Gourhan, se concrétise également lorsque les PUF décident d'une nouvelle collection d'histoire, la *Nouvelle Clio*, et sollicitent André Leroi-Gourhan pour en écrire le premier volume, à publier en 1965. Celui-ci s'entoure de plusieurs de ses collaborateurs et Michel Brézillon se voit confier deux des chapitres de la section « problèmes et directions de recherche » : « *l'évolution des chronologies relatives pour la France* », et « *l'art rupestre post-glaciaire* ».

Mais il veut aller plus loin. Reprenant le fichier des outillages lithiques développé au CRPP, il rédige une thèse soutenue le 11 mars 1966 devant un jury composé de André Leroi-Gourhan, Lionel Balout et François Bordes, les « grands patrons » de la préhistoire d'alors ! Cette thèse porte sur « la dénomination des objets de pierre taillée » avec pour sous-titre : « matériaux pour un vocabulaire des préhistoriens de langue française » et le jury déclare la thèse « équivalente à une thèse complémentaire dans le cadre d'une thèse d'Etat ». Editée en *Supplément à Gallia-Préhistoire*, elle sera plusieurs fois ré-imprimée. Il faut souligner que les linguistes sont également particulièrement sensibles à la manière dont Michel Brézillon traite de la formation du vocabulaire, en lien avec l'évolution de la compréhension même de l'outillage au fil des siècles, mettant en évidence trois types de classification : fonctionnelle, morphologique, technique. La première décrit les utilisations, qu'elles soient déduites de l'analyse des traces et formes ou des comparaisons avec des outils actuels. La seconde s'appuie sur la forme des vestiges. La troisième s'attache à la manière dont les pièces ont été réalisées.

L'obtention de cette thèse était importante pour Michel Brézillon car elle va lui permettre de s'inscrire sur la liste d'aptitude aux fonctions de maître-assistant. En effet, Annette Laming-Emperaire, depuis dix ans assistante de Leroi-Gourhan à la Sorbonne, vient d'obtenir un poste de Directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes études. Michel Brézillon la remplace donc dès la rentrée universitaire de 1966-67⁷, tout en préparant une thèse d'Etat sur « les industries du paléolithique supérieur de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure ». Son activité d'enseignement va apporter un souffle nouveau aux étudiants car il encadre nombre d'entre eux directement sur le chantier, notamment à Pincevent, et cela permet des échanges dans lesquels il s'implique à la fois comme enseignant et comme personne.

⁷ Cependant, cette nouvelle organisation des enseignements n'ayant pas été prévue, Michel Brézillon ne pourra commencer ses cours que fin novembre 1966 car depuis octobre il est au Japon dans le cadre de la mission archéologique française dirigée par V. Elisseev et Kagamiyama (site d'Uki-Kunden (Saga), fouilles d'un amas coquillier de la période Jomon et cimetière en jarres de la période Yayoi à Karatsu). Il avait été impressionné par le fait que les collègues japonais taillaient des outils de fouille dans du bambou, au fil des besoins. De plus, en cette rentrée de 1966-67, Michel Brézillon donne un cycle de conférence sur « l'histoire de la typologie et des chronologies préhistoriques » dans le cadre des cours d'Annette Laming-Emperaire à l'EPHE.

Enseignant en licence et animant les séminaires de maîtrise et de 1^{ère} année de troisième cycle pour les étudiants de préhistoire à partir de 1969, il succède à Leroi-Gourhan nouvellement élu au Collège de France (Figure 8). La grande diversité de son activité en préhistoire le met en bonne place pour réaliser la même année chez Larousse un dictionnaire de poche qui sera le compagnon de toute une génération d'étudiants : *le Dictionnaire de la préhistoire*.

Dès la rentrée universitaire suivante, il est officiellement reconnu « chargé d'enseignement à l'UER d'art et d'archéologie de l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne » et, en mars 1970, il est autorisé, sur avis de la section permanente du conseil de l'enseignement supérieur, à diriger des thèses de 3^{ème} cycle, ce qu'il va faire jusqu'en 1976, dirigeant en tout une trentaine de maîtrises, une vingtaine de thèses et participant aux jurys d'une dizaine d'autres.

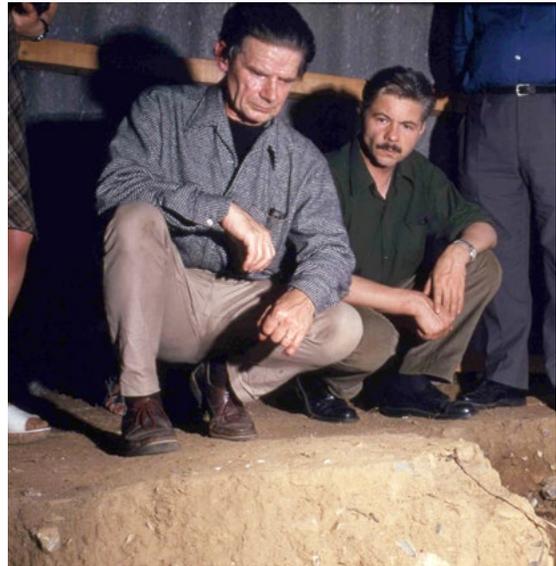


Figure 8. 1969, avec André Leroi-Gourhan, visite du site de Barbas (Creysse, Dordogne) lors du colloque INQUA (fouille Jean Guichard).

Il participe aux colloques spécialisés, comme le Symposium international sur la terminologie de la préhistoire du Levant – Londres, septembre 1969, *Wenner Gren Foundation* – ou celui de Bordeaux sur la typologie paléolithique, dirigé par François Bordes en mars 1971. Son enseignement s'appuie sur les chantiers qu'il met en place à la suite des nombreuses découvertes régionales. C'est ainsi que, le site Paléolithique supérieur des Tarterêts II à Corbeil-Essonnes (91) est sa première grande opération d'urgence. En juillet, il intervient à Sèvres pour un sauvetage de puits d'extraction de silex, et en octobre, après avoir accompagné en septembre André Leroi-Gourhan dans des grottes ornées en Dordogne, il intervient à Ville-Saint-Jacques (77) sur un site paléolithique. L'année suivante, en avril 1971, c'est la fouille de la sépulture collective du Paradis, à Noisy-sur Ecole (91). Désormais directeur du Centre de Recherches préhistoriques de l'Université Paris 1, il lance en 1973 la série des « *Cahiers du Centre de Recherches Préhistoriques* », ce qui offre la possibilité de rendre compte des activités du Centre : fouilles, missions, études, etc., mais aussi à de nombreux étudiants de faire leurs premières armes en publiant des articles issus de leurs maîtrises ou thèses.

En 1973 également, pour asseoir au plus vite sa situation statutaire, il soutient enfin une thèse d'Etat (sur travaux, essentiellement sur « Pincevent », la « Dénomination des objets de pierre taillée » et « Les Tarterêts II »). Il regrettera longtemps de n'avoir pu aboutir à terminer le sujet sur Arcy qu'il avait choisi pour cette ultime épreuve... En 1974-75, il assure en outre les fonctions de directeur de l'UER d'Art et d'archéologie, y apportant ses capacités d'organisation, souvent en décalage par rapport à la tradition académique, à laquelle il était explicitement étranger...

La circonscription ou comment associer enseignement et administration de l'archéologie

Son activité universitaire s'est rapidement accompagnée d'une implication dans l'administration régionale de la recherche archéologique. En effet, alors qu'il est titularisé comme Maître-assistant en octobre 1968, il se fait inscrire le mois suivant sur la liste d'aptitude aux fonctions de Directeur des Antiquités (option préhistoire). Et c'est ainsi qu'il double son champ d'activité en prenant dès janvier 1969 la suite de Gérard Bailloud comme Directeur de la « Circonscription des antiquités préhistoriques de la région parisienne ». Il s'installe dans un petit local au Palais de Chaillot (aile Paris) et c'est aussi là que se tenaient les séminaires de maîtrise. Les activités d'enseignement, de

recherche et de conservation du patrimoine étaient ainsi réunies un même lieu. Il réussit dès 1969 à faire créer un poste d'agent technique et y installe un de ses premiers étudiants, Jacques Tarrête. Ce duo de base est complété en 1971 sous forme de vacances attribuées à Jacqueline Degros. Celle-ci va rapidement intégrer la Circonscription et, plus tard, Jean-Michel Cointin complète l'équipe comme dessinateur. Par ailleurs, il avait pleinement conscience du potentiel accumulé dans les « musées » locaux, aux conditions de conservation souvent précaires, d'où son souci d'en réaliser des inventaires. Ce fut, avec ceux des récoltes de collectionneurs locaux, une source non négligeable pour la constitution des premiers fichiers documentaires de la circonscription !

Michel Brézillon est en outre fort préoccupé de l'état d'abandon des mégalithes, parfois même classés au titre des Monuments historiques.et il entreprend une vaste campagne de restauration, ce qui a permis d'en reprendre l'étude et les rendre accessibles au public : La Pierre-Turquoise (Saint-Martin-du-Tertre), La Pierre Plate (Presles) et La Côte du Libéra (Arronville) en 1969, Le Cimetière aux Anglais (Vauréal) en 1970-71 ; Le Bois Couturier (Guiry-en-Vexin) en 1973 ; La Cave aux Fées (Brueil-en-Vexin) en 1975-77 ; Congerville-Thionville en 1977. En plus de ces restaurations « lourdes », il a le souci de l'entretien des sites et de leur mise en valeur : Le Désert à Argenteuil, Le Blanc-Val à Presles, Les Mureaux... Parallèlement, il croyait à la vertu de la protection juridique et fit aboutir toute une série de classements ou d'inscriptions sur la liste des Monuments Historiques : des polissoirs (Moigny en 1973 ; et Nesles-la-Vallée en 1976), des sépultures sous abri ou des monuments funéraires (Parmain en 1974 ; Buno-Bonnevaux en 1975-76), des menhirs (Milly-la-Forêt en 1974 ; Jouy-le-Moutier en 1976), etc.

Une option territoriale : postes, musées, exposition

Dès le début des années 70, le désir d'aller auprès du public et d'insérer l'archéologie au plus près du terrain, le besoin de prolonger les moyens limités de l'Etat par des aides départementales, mais aussi la nécessité de trouver des débouchés professionnels à ses étudiants, ont été au centre de sa démarche de création de postes d'archéologues départementaux. C'est sur cette base, notamment par le biais de chartes culturelles que le Ministère mettait en place, qu'il a réussi à convaincre les préfets du Val-d'Oise et des Yvelines (c'était avant la décentralisation de 1983 et le préfet était alors en charge de l'exécutif) de créer des postes d'archéologues « territoriaux », d'abord dans le Val-d'Oise en 1976 et les Yvelines en 1978, puis le Val-de-Marne⁸. Michel Brézillon organise alors régulièrement des réunions où il rassemble dans ses locaux aussi bien ses propres collaborateurs que ces archéologues, qu'il considère alors officiellement, par circulaire aux départements, comme des « délégués départementaux de la Circonscription ».

Attentif à la conservation des vestiges comme à la diffusion des connaissances et désirant rendre celle-ci attractive et scientifiquement en correspondance avec les méthodes modernes en préhistoire, il imagine également la construction d'un Musée régional de préhistoire. La décision est prise le 13 novembre 1972, et celui-ci sera implanté à Nemours (77). Le programme muséographique est élaboré en 1974 avec un de ses étudiants en maîtrise, Jean-Bernard Roy, en association avec la DMF (Direction des Musées de France) et la Direction régionale des Affaires Culturelles. Le bâtiment, situé dans un sous-bois parsemé de blocs de grès, réalisé à partir de 1977 sur les plans de l'architecte Roland Simounet (1927-1991), est inauguré en 1981. Il abrite des moulages de sols des sites magdaléniens de Pincevent et d'Etiolles, sites qui lui étaient chers. Ce musée est aujourd'hui classé (inscription à Inventaire supplémentaire en 2002) et souvent visité par des élèves-architectes.

L'attention portée au public et à la diffusion de l'archéologie se manifeste également par des expositions, organisées en partenariat avec les collectivités locales : la première, en 1976, est consacrée aux mégalithes d'Ile-de-France, essentiellement situés dans la partie nord-occidentale ; la seconde, en 1977, traite d'un sujet bien plus général : celui des origines et de la diffusion de

⁸ Ce sont successivement Philippe Soulier (Val-d'Oise), Pierre-Jean Trombetta (Yvelines) et Philippe Andrieux (Val-de-Marne).

l'agriculture, du Proche-Orient à l'Atlantique. Ces expositions, étaient entièrement réalisées dans les locaux de la circonscription, et Michel Brézillon participait lui-même bien souvent directement à l'installation des panneaux dans les communes les accueillant. Son attitude était très pragmatique et les actions qu'il menait auprès des différents interlocuteurs (élus, bénévoles, aménageurs) n'avaient rien de planifié sur le long terme. Jugeant sur pièce des possibilités des uns et des autres, il traitait les dossiers en fonction des opportunités, en montant des budgets souvent aux limites des possibilités. Cette attitude lui vaudra tantôt l'admiration, tantôt la réprobation... selon qu'il s'agissait de d'attribuer ou de recevoir subventions et moyens !

Le Ministère de la Culture : organisation et programmation scientifique de la recherche

S'il continue son enseignement jusqu'en 1975-76, ses liens avec le Ministère de la Culture étaient de plus en plus accaparants : membre du CSRA, secrétaire de l'Association pour les fouilles archéologiques nationales (AFAN) et de la Commission supérieure des Monuments historiques à partir de 1973 puis du Conseil scientifique du Centre national de préhistoire (à Périgueux) à partir de 1975. De même, il s'investit fortement dans les autres champs de la gestion de la recherche, que ce soit au Comité des Travaux historiques et scientifiques à partir de 1970, au Comité de direction du CRA du CNRS à partir de 1973, ou au Comité de direction du Service d'Architecture antique dès 1978, au-delà donc de la seule archéologie préhistorique. Remplacé à Paris 1 par Yvette Taborin à la rentrée 1976-77, il s'éloignera progressivement du terrain. Son aptitude à l'organisation matérielle et à la gestion de la recherche fait qu'il est appelé en 1978 à devenir « chargé de mission scientifique » auprès du Chef du Bureau des Fouilles et Antiquités au Ministère de la Culture. Jacques Tarrête lui succède alors à la direction de la Circonscription.

Une des tâches essentielles qu'il aura à accomplir durant son passage au Ministère de la Culture auprès de Roger Delarozière est certainement la mise en place, en lien avec le CSRA⁹, d'une nouvelle organisation des opérations de terrain. Dès octobre 1978, une première circulaire¹⁰ distingue deux types de fouilles de sauvetage, les « urgents » et les « programmés », tous deux effectués sous la responsabilité de l'Etat¹¹. Il travaille à la mise en place du FIAS (Fond d'intervention pour l'archéologie de sauvetage, à la suite du rapport Soustelle¹²).

Dès 1979, il est « chargé de mission d'Inspection générale de l'archéologie », une première car, depuis la création du corps en 1831, la charge de l'archéologie avait toujours été dédiée à l'inspection des Monuments Historiques¹³. Cette nouvelle position institutionnelle lui donne le poids nécessaire pour poursuivre son objectif d'une première véritable « programmation nationale » à caractère scientifique pour l'archéologie. Outre une note mettant de l'ordre dans la gestion régionale des opérations¹⁴, il s'empare de la question d'une manière toute pragmatique : plutôt que de chercher, comme le CSRA le fait depuis 15 ans, à proposer de manière théorique des axes de recherche à privilégier, il assemble objectifs, thèmes et périodes mentionnés dans les autorisations sollicités au cours des années passées, puis établit un canevas de thèmes récurrents et enfin les organise en « programmation ». Un cadre général de mise en œuvre scientifique de l'organisation des opérations de terrain était enfin mis en place.

Durant toutes ces années, il est associé directement à nombre de Commissions de Comités et de Conseils chargés de la recherche archéologique française comme le Laboratoire de Chrono-écologie à Besançon. Il restera jusqu'à l'heure de sa retraite, en 1983, membre de la commission supérieure des Monuments historiques ainsi que du Comité de direction du Service d'Architecture antique.

⁹ Créé en 1964, et prenant la suite du CTRAF (Comité technique de la recherche archéologique en France), le Conseil supérieur de la recherche archéologique, est placé auprès du Ministre chargé des affaires culturelles pour l'ensemble des questions touchant à l'archéologie.

¹⁰ Circulaire MB/PG n°3393 du 24 octobre 1978.

¹¹ Circulaire du 29 août 1974.

¹² Soustelle, J. (1975) – *Rapport sur la recherche française en archéologie et anthropologie*, Paris, La Documentation française.

¹³ Il occupe ces fonctions jusqu'à sa retraite, en 1983, et sera alors remplacé par des archéologues et non des architectes. Le chemin était tracé...

¹⁴ Note, signée de R. Delarozière, du Ministère de la Culture et de la Communication du 8 février 1980, référencée : 80.02.08, FA/DD/MB.



Figure 9. 1970, premiers coups de pioche pour la découverte du site magdalénien d'Etiolles (91).

Il est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur (au titre du Ministère de la Culture) en avril 1980. L'ensemble de son action pour l'archéologie sera reconnu par le Ministère de la Culture qui lui décerne en 1987 le « grand prix national de l'archéologie ».

Pour conclure

Que ce soit sur le terrain, dans son poste d'enseignant ou dans celui de Directeur des antiquités, Michel Brézillon, en s'appuyant sur des collaborateurs qu'il a su mettre en place et former, a beaucoup contribué à l'organisation et à la structuration des chantiers. Sa formation hors du monde non-universitaire en faisait un enseignant et un administratif différent et qui déroutait bien souvent ses collègues.

Depuis ces dernières décennies les modalités de l'archéologie, programmée et de celle de sauvetage, requalifiée en archéologie préventive, et les moyens qui leurs sont attribués dans le cadre des nouvelles procédures réglementaires ont été modifiées en profondeur. Michel Brézillon ne retrouverait certainement plus l'archéologie qu'il avait faite sienne ! Mais on peut peut-être aussi parier que, fort de ses capacités d'adaptation et d'initiative, il aurait su, à sa manière, contribuer à donner du sens aux pratiques actuelles.

Bibliographie

- Leroi-Gourhan, A., Bailloud, G., Brézillon, M. 1962. L'hypogée II des Mournouards (Mesnil-sur-Oger, Marne), *Gallia-Préhistoire*, 1962, 5-1 : 23-133.
- Brézillon, M. 1965. Applications archéologiques du moulage au latex. *Bulletin de la Société préhistorique française*, 3 : 109-111.
- Brézillon, M. 1966. Evolution des chronologies relatives pour la France. In 'A. Leroi-Gourhan et alii, *La Préhistoire*'. Paris : PUF (Nouvelle Cléo 1).
- Leroi-Gourhan, A. et Brézillon, M. 1966. L'habitation magdalénienne n°1 de Pincevent près Montereau (Seine-et-Marne). *Gallia-Préhistoire*, 9/2 : 263-385.
- Brézillon, M. 1969. *Dictionnaire de la préhistoire*. Paris : Larousse.
- Brézillon, M. 1971. Les Tarterets II, site paléolithique de plein-air, à Corbeil-Essonne (Essonne). *Gallia-Préhistoire*, 14/1 : 3-40.
- Brézillon, M. 1971. *La dénomination des objets de pierre taillée*. Gallia Préhistoire. Suppl n°4. Paris : CNRS, 1971.
- Leroi-Gourhan, A., Brézillon, M. 1964. Le site magdalénien de Pincevent (Seine-et-Marne). *Bulletin de l'Association française pour l'Etude du Quaternaire (AFEQ)*, 1, p.59-64
- Leroi-Gourhan, A., Brézillon, M. 1972. *Fouilles de Pincevent. Essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien : la section 36*. Paris : CNRS, 1972, VIIè suppl. à Gallia Préhistoire.

Itinéraire de Jacques Tixier (1925-2018), fondateur de l'approche technologique des industries lithiques

Latifa Sari

Centre national de recherches préhistoriques, anthropologiques et historiques
(CNRPAH ex. CRAPE), 3 rue Franklin Roosevelt, Alger, Algérie

Introduction

Jacques Tixier est né le 1er janvier 1925 à Bordeaux et s'est éteint le 3 avril 2018 dans son domicile à Pradines (Lot). Mes correspondances avec lui furent toujours au sujet des industries lithiques de l'Algérie. Je fus émue par sa faculté de transmettre et par son envie de partager et communiquer sa passion du métier. Il avait accepté avec enthousiasme d'honorer par sa présence la session XXIII.2 '*Earliest LSA Microlithic Industries in Northern Africa: Current Issues and Perspectives*' que j'ai organisé avec Giuseppina Mutri dans le cadre des activités de la commission Afrique du Nord lors du XVIIIème congrès de l'UISPP accueilli à Paris en juin 2018 (Sari et Mutri 2020). Cette session se voulait être un point de recueil de jeunes chercheurs internationaux autour de la question de la variabilité des techno-complexes du Pléistocène final en Afrique du Nord et de confrontation des approches et des méthodes, cinquante-cinq ans après la parution de la célèbre « Typologie de l'Épipaléolithique du Maghreb » de Jacques Tixier. Malheureusement, la mort le frappa le 3 avril 2018 à l'âge de 93 ans. Cet article espère pouvoir modestement se joindre à ceux déjà parus en son hommage (cf. Inizan et Roche 2018 ; Lebrun-Ricalens *et al.* 2018 ; Phillips et Lubell 2020), en tentant de résumer ici les détours d'une carrière originale, longue et riche, qui s'est intéressée à l'étude des gestes et des techniques de la taille et de la retouche des industries lithiques, ainsi qu'à l'approche cognitive et comportementale des tailleurs préhistoriques.

1. Années de formation et carrière

Les premières activités archéologiques de Jacques Tixier remontent à 1940 à la recherche de silex taillés dans les déblais de Pair-non-Pair à Prignac-et-Marcand en Gironde (France). Cette grotte, appartenant à la période du Paléolithique supérieur ancien plus connue par son riche bestiaire gravé de plus de 30 000 ans a certainement forgé l'esprit curieux de cet adolescent qui s'intéressait au métier d'archéologue depuis son jeune âge.

Jacques Tixier est arrivé en Algérie en 1947 pour y devenir instituteur à l'âge de 22 ans dans une école du primaire à la commune de Boussaâda au sud de l'Atlas saharien, à 250 km au sud d'Alger. Il obtient brillamment le certificat d'études supérieures d'archéologie préhistorique d'Afrique du Nord et passe son temps libre à la récolte des silex de la région, ce qui lui permit de découvrir de nombreux gisements préhistoriques dont celui d'El Hamel qui fera l'objet d'une de ses fouilles en 1951 (Tixier 1954).

Ce fut M. Detroy, inspecteur de l'enseignement, qui remarqua le goût de Jacques Tixier pour la préhistoire et le signala à Lionel Balout qui était alors chargé de la Préhistoire à l'Université et au Service des Antiquités de l'Algérie. Celui-ci invita Jacques Tixier à collaborer à la rénovation du Musée d'Ethnographie et de Préhistoire du Bardo à Alger dont il avait la charge. Le premier fruit de leur collaboration fut l'organisation du second Congrès Panafricain de Préhistoire à Alger en 1952 en marge duquel de célèbres gisements préhistoriques ont été visités tels qu'Ain Hanech, Ternifine, Afalou et Tamar Hat fouillés par Camille Arambourg, ainsi que Columnata fouillé par Pierre Cadenat. Ce fut également l'occasion pour Jacques Tixier de présenter ses travaux

sur le gisement préhistorique d'El Hamel au sud de Boussaâda (Tixier 1955a) et d'échanger des discussions avec d'imminents chercheurs qui ont exposé leurs travaux tels que Maurice Antoine sur la préhistoire du Maroc, le professeur Henri-Victor Vallois sur la position de l'arbre généalogique de l'Homme ou le Dr Eugène-Gustave Gobert, sur la préhistoire tunisienne. Dans ses notices et mémoires, Jacques Tixier (1978, p. 24) avoue être redevable à ce dernier d'une multitude de conseils sur la Préhistoire du Maghreb et d'informations « ethnologiques » au cours de rencontres fructueuses, et d'un précieux échange de correspondance qui dura plus de 20 ans.

En 1953, Jacques Tixier rejoint officiellement le laboratoire d'anthropologie et d'archéologie préhistorique dans un local du musée du Bardo à Alger créé par Lionel Balout (devenu doyen de la Faculté des lettres d'Alger). De ce laboratoire doté d'infrastructures modernes (salles d'exposition et de travail, magasin et laboratoire) allait sortir une pépinière de chercheurs préhistoriens comme Jacques Tixier, Gabriel Camps, Colette Roubet, Ginette Aumassip, Henri-Jean Hugot, Jean Morel, Danilo Grébénart, Claude Brahim et bien d'autres qui fondèrent « l'école d'Alger ». Cette dernière, mobilisait toute une équipe de préhistoriens fraîchement issus de la Faculté d'Alger, surtout à partir de la création par Lionel Balout du Centre de Recherches Anthropologiques, Préhistoriques et Ethnographiques (CRAPE) en décembre 1955, année qui marqua également le rattachement de Jacques Tixier au CNRS. La revue *Libyca* (comportant deux séries, l'une destinée à l'Archéologie et l'Epigraphie et l'autre dédiée à l'Anthropologie et l'Archéologie préhistorique) et les Mémoires du CRAPE allaient être les vitrines de la production scientifique des chercheurs de cette école.

La revue *Libyca* contient deux articles de Jacques Tixier sur les travaux qu'il a effectués dans deux principaux gisements. Le premier est celui d'El Hamel (Tixier 1952, 1954) dans l'Atlas saharien de l'Algérie fouillé en 1951 par ce chercheur avant même de rejoindre le CRAPE et le CNRS. Il mit en évidence la présence d'une succession de couches à industries ibéromaurusiennes et épipaléolithiques en s'inspirant de sa participation à des chantiers de fouilles systématiques en France, particulièrement dans le Sud-Ouest dirigés par François Bordes à Bordeaux. Il appliqua plus tard, la même méthode de fouille systématique à l'abri de Dakhlet es Saadane en Algérie, un riche gisement du Capsien supérieur (Tixier 1957).

L'année 1962 vit le départ vers la France de nombreux chercheurs du CRAPE dont Jacques Tixier quelques mois avant l'indépendance de l'Algérie. Il sera rattaché au laboratoire de la chaire de préhistoire du muséum d'Histoire naturelle dirigé de 1962 à 1966 par le professeur Lionel Balout qui sera, au grand bonheur de Jacques Tixier, directeur de l'Institut de Paléontologie humaine (IPH) de 1973 à 1981. Ses premiers élèves à l'IPH seront Marie-Louise Inizan, Hélène Roche, Guy Mazière et François Djindjian. Après le départ de Lionel Balout de l'IPH, Jacques Tixier crée un laboratoire CNRS qui se partagera entre les sites de Meudon et Sophia-Antipolis (URA 28 du CRA) tout en occupant les responsabilités de Directeur des Antiquités préhistoriques de Lorraine, puis du Limousin. Sous le nom de l'UMR 7055 « Préhistoire et technologie », le laboratoire s'installe à Nanterre en 1998, à la création de la MAE, en liaison avec l'Université de Paris X-Nanterre. Son champ d'études est universel assurant la formation de nombreuses générations internationales dont moi-même (Sari 2012). Les disciples de Jacques Tixier qui sont Pierre-Jean Texier, Jacques Pelegrin et Eric Boëda poursuivent l'œuvre initiée par leur prédécesseur de la quête des gestes et des savoir-faire des tailleurs préhistoriques en ouvrant des chantiers de fouilles dans les quatre continents et en assurant la formation des préhistoriens selon les principes de « l'école Tixier ».

2. Apports scientifiques de Jacques Tixier à la discipline de la préhistoire

Jacques Tixier a largement contribué à la progression des connaissances sur les techniques de la taille et de la retouche des industries lithiques, ainsi que sur l'approche cognitive et comportementale des tailleurs préhistoriques. Nous avons tenté de résumer les principaux apports de ce chercheur à la discipline de la préhistoire dans les sections suivantes selon la nature de cet apport.

2.1. Définitions typologiques combinées aux caractères techniques

Dans tous ses secteurs d'activité, une préoccupation constante le guidait : l'intelligence des techniques de taille et de retouche, ainsi que celles des formes et des types des industries lithiques. Son premier contact avec le terrain de l'Algérois lui permit de publier un article sur un biface qu'il trouva en place (Tixier 1955b), alors que ce type d'outil n'avait pas encore été signalé en contexte stratigraphique au littoral. Il fut également le premier à proposer de dresser une rupture nette entre les hachereaux et les bifaces de l'Acheuléen nord-africain, en considérant qu'ils sont toujours réalisés sur éclat comportant un tranchant brut de débitage, en réponse à François Bordes qui les classait parmi les bifaces. Il étudie dans des notes et articles qui rencontrent un accueil international de plus en plus fort « le hachereau acheuléen sur éclat » (Tixier 1958a), ainsi que le gros outillage de Ternifine (Balout et Tixier 1958). Ses travaux sur les hachereaux présentés à la XV^{ème} session du Congrès Préhistorique de France ont donné lieu à réflexion sur les problèmes de l'invention et de la diffusion des techniques et constituent à ce jour la seule tentative de définition et de typologie des hachereaux qui soit à la fois appuyée sur une bibliographie pratiquement exhaustive et sur l'étude d'un ensemble important de pièces archéologiques provenant d'une vaste aire géographique « plus de 650 pièces provenant de 17 gisements différents » (Tixier 1958a, p. 915).

Jacques Tixier a efficacement contribué à la connaissance de l'Atérien (faciès culturel du Paléolithique moyen en Afrique du Nord) surtout après son passage au Maroc, où il établit avec Georges Souville, Georges Lecoître et Pierre Biberson de fructueux échanges (Figure 1). Il examina les pièces pédonculées du gisement d'Ain Fritissa au Maroc oriental (Tixier 1958b, 1959a,b) et mis en évidence l'usage prépondérant de la méthode linéale (un seul produit par surface préparée sur le nucléus). En outre, il mit en garde contre les « podolithes » qui sont des industries lithiques préhistoriques piétinées probablement par des animaux qui génèrent des encoches et pseudo denticulés sur les pièces lithiques. Par ailleurs, il définit l'outillage lithique du célèbre gisement de Jebel Irhoud au Maroc qu'il fouilla méthodiquement avec Bayle des Hermens entre 1967 et 1969, comme étant un moustérien peu laminaire à nombreux racloirs (Hublin *et al.* 1987). Ces travaux ont permis à Jacques Tixier d'asseoir une définition de l'Atérien basée sur l'association de caractères typologiques et techniques qui reste encore valable : « L'Atérien est caractérisé par un débitage Levallois souvent laminaire (avec une forte proportion de talons facettés), avec une proportion de grattoirs (souvent sur bout de lame) plus forte que dans tous les autres faciès moustériens. Une partie non négligeable de son outillage (jusqu'à parfois 1/4) est constituée de pièces comportant à leur partie proximale un pédoncule en général retouché sur les deux faces » (Tixier 1967). C'est également à lui que l'on doit la définition du Ténérien (faciès du Néolithique saharien dont le terme a été créé par Maurice Raygasse en 1934), ainsi que certains morphotypes microlithiques comme la pointe d'Ounanà partir de l'examen des collections rapportés par les chercheurs de l'expédition scientifique de l'Adrar Bous (Tixier 1962).



Figure 1. Examen de la coupe stratigraphique de Sidi Abderrahmen au Maroc en 1957. J. Tixier (en haut), G. Lecoître (à droite) et P. Biberson (à gauche) (Crédit photo © Catherine Tixier).

Sa passion pour les silex taillés associée à un esprit pragmatique ont permis à Jacques Tixier de déchiffrer les méthodes de fabrication et les techniques de retouche de l'outillage en de très nombreuses occasions « *...Il est des silex taillés, pour lesquels on éprouve une sympathie particulière, ceux qui nous ont permis de raconter leur histoire* » (Tixier 1959c, p. 203). Il a pu définir les burins plans et sur cassure, grâce aux remontages qu'il a effectué entre les burins et leurs chutes, comme dans le cas de la couche épipaléolithique d'El Hamel ou d'un site de plein air néolithique à Ouargla (Tixier 1959c). C'est également au gisement d'El Hamel qu'il a mis en évidence la présence de la technique par coup de burin en raccordant une lamelle à bord abattu et son microburin (Tixier 1952). Il a également été le premier à signaler l'usage de la technique de retouche par pression pour la réalisation de certaines troncatures des burins de Noailles de l'abri Ragout, outils (nucléus) très particuliers du Gravettien (Paléolithique supérieur) de la France (Tixier 1958c). Sa lecture fine des pièces lui a valu la reconnaissance d'une minuscule cassure triédrique obtenue par la technique du coup de microburin en utilisant la pression sur l'extrémité d'une série de pointes de flèches sahariennes provenant des collections de Lionel Balout et de Maurice Raygasse (Tixier 1966a).

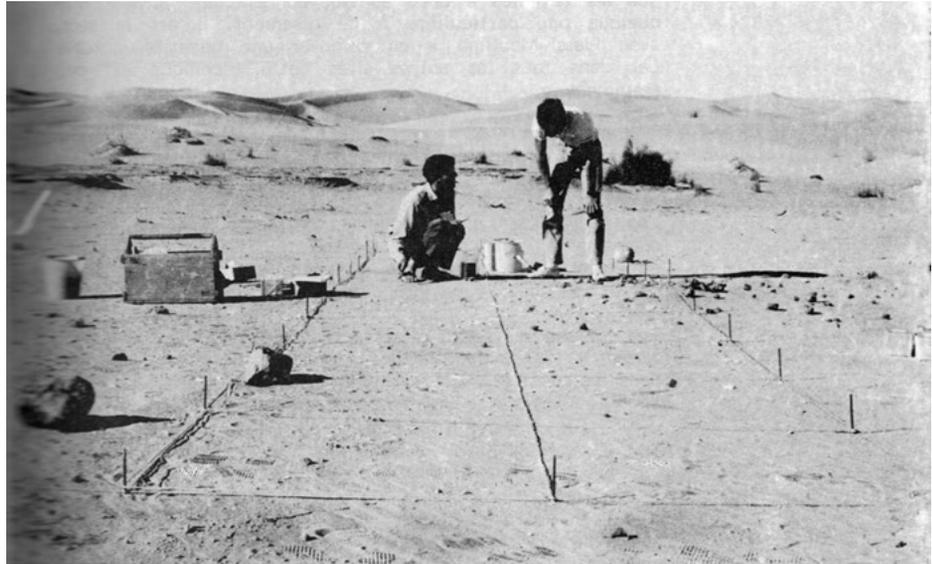
Une autre consécration dans le sillage de l'analyse typologique combinée aux caractères techniques dans laquelle on sent déjà les germes de l'approche technologique, la magistrale thèse de Doctorat de 3^e cycle de Jacques Tixier publiée en 1963 sur la « typologie de l'Épipaléolithique du Maghreb » (cultures de l'Ibéromaurusien et du Capsien en Afrique du Nord-Ouest). Dans cette œuvre, il propose une liste typologique fondée sur la combinaison des caractères morphologiques et techniques de plusieurs séries lithiques provenant d'une vaste aire géographique et avoue être redevable à Lionel Balout pour lui avoir enseigné les bases de la Préhistoire et mis à sa disposition les très riches collections accumulées au Musée du Bardo par Maurice Raygasse et celles que Lionel Balout a lui-même constituées dans les laboratoires du CRAPE (Tixier 1963, 1966b). Cette dernière a puisé des méthodes d'étude des industries lithiques mises au point par François Bordes et Denise de Sonneville-Bordes (Bordes 1950 ; de Sonneville-Bordes et Perrot 1954) auxquelles il a entièrement souscrit dès 1955. Cependant, Jacques Tixier a brillamment réussi à faire sortir les traits originaux des collections nord africaines. Peu de temps après, il a appliqué la méthode statistique qu'il a mise au point pour l'Épipaléolithique du Maghreb sur des séries du Capsien typique (fouilles de R. Vaufrey) et a mis en évidence un groupe particulier d'industrie du Capsien typique qu'il a appelé « Capsien de type BortalFakher », identifié à Bortal Fakher en Tunisie (Tixier 1968). Ceci lui a valu la rapide adoption de sa liste typologique par de nombreux préhistoriens anglo-saxons travaillant en Egypte, Soudan et Levant (Ex. Schild *et al.* 1968; Close 1977; Belfer-Cohen and Goring-Morris 2002). Quelques années plus tard, il entreprit la révision de cette liste typologique, car l'expérience « *l'autorisa à envisager des modifications, après en avoir reconnu les limites* » (Inizan et Tixier 1980).

2.2. Réhabilitation des sites de surface et intérêt des raccords et remontages

C'est en Algérie dans la région de Boussaâda qu'a commencé la première activité scientifique de Jacques Tixier en 1949 et qui a consisté en un ramassage de surface d'artefacts préhistoriques qu'il ramassait en totalité, déchets compris. Dans cette région du Sud algérien, il a su compenser l'absence de dialogue possible avec un préhistorien par des expériences de taille, afin de comprendre les pièces néolithiques et atériennes qu'il trouvait en surface. Son premier contact avec le terrain à Boussaâda dans le Sud algérien fit surgir en lui l'idée d'une « *réhabilitation* », selon ses termes (Tixier 1978), des sites de surface en plein air et l'incita à lutter contre le mépris qui s'attachait à ces derniers.

L'occasion de réhabiliter les sites de surface lui a été offerte en 1965 à Bordj Mellala près d'Ouargla au Sahara algérien au cours d'une mission financée par la Compagnie française des pétroles en Algérie (Tixier 1976a). Il y a effectué un ramassage de surface et des fouilles jusqu'en 1967 (Figure 2) et a démontré que des sites de surface étaient en réalité des aires d'activité distinctes appartenant à une même unité d'occupation. La méthode consiste à rechercher de manière systématique les « *raccords de cassure* » (Tixier 1978). Les nombreux remontages de fragments d'œufs d'autruche et

Figure 2. Bordj Mellala. Carroyage (Aumassip *et al.* 1983).



d'ensembles lithiques couplés à une étude spatiale approfondie lui ont permis une reconstitution des activités auxquelles se livraient les « Capsiens supérieurs néolithisés » qui campaient en bordure de la Sebkha Mellala d'il y a 7840 ± 110 BP. En outre, il a également pu affiner, pendant la fouille, les méthodes d'enregistrement et réaliser en 1969, grâce à la collaboration de Francis Marmier et Guy Trécolle, le premier essai d'enregistrement photographique « raisonné » pour ce site. Ceci fut possible grâce aux progrès techniques récents de cette discipline (Tixier *et al.* 1976b). C'est ce qu'il a également tenté de réaliser en 1976 non loin de Bordj Mellala, sur le site dénommé « Les vieux Puits » où se trouvait une petite concentration d'un millier de silex, presque exclusivement de déchets de taille (Aumassip *et al.* 1983, p. 9).

Une autre occasion de réhabiliter des sites de surface s'est présentée à lui lorsqu'il dirigea la première mission archéologique au Qatar (Golfe arabe) dans le cadre de la direction de RCP 476 « recherche anthropologique au Proche et Moyen-Orient » entre 1976 et 1982 (Tixier 1976a) « *La boucle était bouclée, j'étais à nouveau dans les paysages de mes premières amours* » (Tixier 1978, p. 61). Au cours des six missions pluridisciplinaires au Qatar, aucun site stratifié n'a été repéré permettant de mettre en évidence des occupations successives, même après que des sondages eurent été effectués. Cependant, en couplant les observations géomorphologiques et archéologiques (présence de déchets de taille appartenant à différents stades de réduction), Jacques Tixier a réussi à prouver que les industries semblaient bien « en place », de manière horizontale. Les travaux au Qatar dirigés par la suite par Marie-Louise Inizan en collaboration avec Jacques Tixier (Inizan 1988) constituent à ce jour, l'une des rares recherches à avoir employé dans le Golfe arabe la technologie lithique combinée à des études environnementales comme principal outil d'analyse des sites côtiers.

2.3. Apport de l'expérimentation à l'identification des savoir-faire techniques

La période de retour de Jacques Tixier en France, après le fructueux épisode du CRAPE, était surtout marquée par le début des essais systématiques de taille suivant le plus grand nombre de techniques possibles, essais qui nourriront ses contributions majeures. Dans ses notices et mémoires (1978), il écrivait : « *Il ne me paraît pas concevable de tenter une compréhension et d'engager une typologie des outils préhistoriques sans le recours de l'expérimentation* ». Il cherchait à réaliser le plus grand nombre de types d'outils en reproduisant par la taille expérimentale différentes techniques en vue d'obtenir le même résultat et à voir quels résultats différents il pouvait obtenir en usant de la même technique « *nous pouvons travailler dans le démontrable, dans le reproductible, dans ce qui touche au plus près à la démonstration scientifique in vitro, grâce aux expériences de taille et d'utilisation* » (Tixier 1978, p. 71).

Il avouait se tenir de comparer le plus souvent possible ses résultats à ceux de François Bordes dont la formule était « *la technique n'est jamais qu'un moyen* » (Bordes 1961, p. 10) et de repousser la méthode de Georges Laplace (1966) qui lui paraissait « *en dépit de son extrême intérêt par sa recherche d'objectivité, comme un instrument de laboratoire tant elle repousse toute communicabilité possible* » (Tixier 1978, p. 118).

Jacques Tixier a été précurseur dans la reconnaissance de débitages de lamelles sur éclat (Tixier 1963), mais il faudra attendre les années 1980 pour que la reconnaissance formelle de cette méthode (Tixier et Inizan 1981 ; Tixier 1991) soit acceptée. C'est en fouillant le célèbre site de Ksar'Aqil au Liban en 1968 dans le cadre des activités de la RCP 50 que Jacques Tixier s'est tourné encore une fois vers la recherche de techniques nouvelles et la « réplique » d'objets bien caractéristiques, posant un problème d'obtention, comme les lamelles torsées du Paléolithique supérieur à partir de « grattoirs carénés » et à « museau » (Tixier 1974a) ou les petites lamelles provenant de burins nucléiformes plans (Tixier et Inizan 1981). Dans ce célèbre site qui présente une séquence ininterrompue depuis le Moustérien jusqu'à l'Épipaléolithique (Figure 3), il était important pour Jacques Tixier d'approcher l'origine de l'Aurignacien du Levant, ainsi que de suivre son évolution et celle de tout le Paléolithique en comparaison avec ce qu'il a trouvé en Europe et de contribuer ainsi, à apporter des éléments nouveaux à l'origine de l'Aurignacien en Europe occidentale. Malheureusement, les événements du Liban ont en 1975 interrompu les fouilles qu'il conduisait dans cet abri. De retour en France, Jacques Tixier fouilla entre 1987 et 1989 le site de Corbiac Vignoble 2, un site de plein air en Dordogne où il détecta dans les niveaux aurignaciens de ce site la présence d'un débitage lamellaire organisé lié aux catégories 'grattoirs carénés' et 'grattoirs à museau' (Tixier 1991).

Jacques Tixier s'est aussi constamment tourné vers la recherche de techniques nouvelles pour l'obtention de grandes lames (jusqu'à 30 cm) par percussion directe. Il a testé en 1972 une nouvelle technique de débitage de lames: « *nucleus sous le pied* » (Figure 4) pour l'obtention systématique de lames de bonne facture de type Paléolithique supérieur (Tixier 1972). Il n'a cessé depuis, d'explorer différentes pistes pour l'obtention de lames régulières en testant différents matériaux et de nouvelles techniques (Figure 5).

C'est Donald Crabtree, précurseur de l'expérimentation à la recherche des techniques et méthode des Précolombiens qui a révélé à Jacques Tixier le monde du débitage et de la retouche par pression

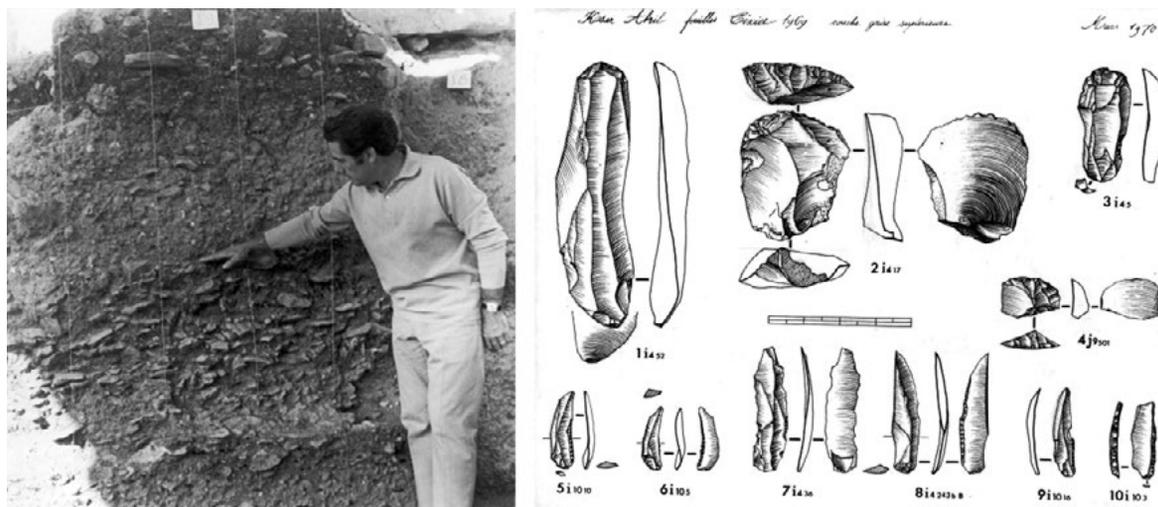


Figure 3. Ksar'Aqil. Jacques Tixier montrant la stratigraphie à la presse ((article paru dans Magazine, Beyrouth 1970). (Cote : JT32/10/10). (photo. M.-L. Inizan, archives de missions archéologiques françaises à l'étranger. Available at: <http://www.mae.parisnanterre.fr/site-expo/images/images-posters/posters-archives%20PDF/ksar-aqil.pdf>).



Figure 4. Obtention de lames par débitage « sous le pied ».



Figure 5. Expérimentation du débitage par percussion directe au percuteur tendre organique pour l'obtention de lames.

lors du « Colloque de technologie lithique », tenu en novembre 1964 aux Eyzies en France et organisé par François Bordes. Donald Crabtree qui devint vite un ami de Jacques Tixier, a ouvert à ce dernier et aux préhistoriens européens le monde de la pression (retouche et débitage), du traitement thermique, ainsi que le débitage de l'obsidienne par pression à l'aide d'une béquille pectorale (Crabtree 1968). En 1969, Jacques Tixier a expérimenté avec Donald Crabtree la technique de la pression à la béquille pectorale sur du silex et ont obtenu des séries de lames ayant les mêmes dimensions que celles en obsidienne mesurant entre 10 et 12 cm pour les plus grandes (Tixier 1978). Il a donné par deux fois en 1969 et en 1974 un enseignement suivi à Chicago (University of Chicago Circle) et collaboré avec Donald Crabtree et François Bordes (Figure 6) à une semaine de technologie lithique à Tucson en Arizona (Tixier 1978).

L'expérimentation a permis à Jacques Tixier de maîtriser très vite les techniques bien spéciales de la taille par pression (Figure 7) et a initié avec Marie-Louise Inizan au Maghreb des recherches sur la production de lames par pression qui leur ont permis de développer une approche spécifique à la technologie lithique et les approches psychologiques focalisées sur le tailleur (Tixier 1976c, 1984 ; Inizan 1984). Dès 1976, on était sûr, grâce à Jacques Tixier de la présence de la pression dans les ensembles capsien (culture épipaléolithique du Maghreb datée entre 9.500 et 5.500 B.P.). Il identifia le schéma de débitage capsien par pression et proposa les stigmates de reconnaissance de la technique durant le Capsien supérieur de l'Afrique du Nord. Depuis lors, cette technique, sous l'impulsion de ce chercheur, a été largement reconnue dans le Vieux Monde et les principales étapes de cette reconnaissance ont eu lieu en Europe dans le cadre des recherches de Didier Binder sur le Chasséen méridional du Sud-ouest de la France, de Catherine Perlès sur le Néolithique de la Grèce, de Errett Callahan sur le Mésolithique du Danemark, et de Marie Louise Inizan sur plusieurs cultures du Proche et Moyen-Orient (chercheurs cités par Jacques Pelegrin, In Pierre Desrosiers, 2012).



Figure 6. Arizona. 1969. De droite à gauche: Tom Hemmings, D.E. Crabtree, François Bordes, Jacques Tixier (Crédit photo © Catherine Tixier).

C'est dans la multiplicité de ses tests expérimentaux que se manifestent le plus clairement l'esprit analytique et la réticence de Jacques Tixier face à la généralisation. Ses divers tests expérimentaux vont servir à calmer l'enthousiasme parfois excessif de certains auteurs pour le diagnostic des techniques (Tixier 1982). En outre, il a mis en exergue d'une part, l'utilité d'une approche tracéologique corrélée à l'approche technologique (Tixier 1978), et d'autre part, l'importance de la « palethnologie des raccords ». Outre les célèbres raccords qu'il avait réussi à Bordj Mellala, il en a effectué d'autres à travers lesquels il a démontré que la multiplication des raccords de fracture intentionnelle peut renforcer l'hypothèse d'une intention plutôt que d'un accident comme c'est le cas pour les microburins Krukowski du Magdalénien de la Faurélie II : « *Il s'agit d'une technique connue, maîtrisée, utilisée, vraisemblablement pour préparer la petite tronçature des triangles scalènes allongés à petit côté court* » (Tixier 1974b, p. 194).

2.4. Elaboration de termes conceptuels en préhistoire

C'est à A. Leroi-Gourhan, que Jacques Tixier doit l'usage du concept de chaîne opératoire et de système technique comme un outil en Préhistoire, après que ce terme ait été élaboré par les ethnologues dès la fin des années 1940 (Mauss 1947). Depuis l'introduction de la notion de « chaîne opératoire » (Tixier 1978, 1979) dans l'approche des industries lithiques taillées, la technologie lithique a connu un grand essor et devint alors possible, au-delà d'une description typologique des objets, de percevoir les artefacts comme témoins de différents gestes techniques appartenant eux-mêmes à une chaîne opératoire.

On doit également à Jacques Tixier et ses co-auteurs, Marie-Louise Inizan, Hélène Roche et Michèle Reduron, le mérite d'avoir rigoureusement défini dans les cinq fascicules de la « Préhistoire de la Pierre taillée » publiés entre 1980 et 1999 (cf. Tixier *et al.* 1980) des termes comme « technique », « méthode » et « concept ». La technique étant le moyen, la méthode étant « *l'agencement suivant une marche raisonnée d'un certain nombre de gestes exécutés chacun grâce à une (ou des) technique* », alors que la notion de « concept » introduite en Préhistoire par Jacques Tixier en 1967 et développée par lui-même (Tixier 1978) fait référence en technologie lithique à la représentation intellectuelle des projets des artisans tailleurs : « *Dans les opérations de taille, le projet est formé à partir d'un schéma conceptuel, d'ordre intellectuel, qui est lui-même mis en application selon une suite d'opérations que l'on nomme schéma(s) opératoire(s) de taille* » (Inizan *et al.* 1995, p. 15).



Figure 7. Tixier expérimentant le débitage par pression à la béquille abdominale sur un nucleus en obsidienne en utilisant un poinçon avec une pointe en cuivre (Crédit photo © Catherine Tixier).

Dans les cinq fascicules, Jacques Tixier et ses co-auteurs insistent sur l'adoption d'un langage commun des concepts et méthodes dans l'étude des industries lithiques préhistoriques en présentant une argumentation basée sur des études de cas archéologiques couvrant plusieurs continents et validés par des tests expérimentaux. Avec des planches riches et exhaustives, ainsi qu'un glossaire multilingue, cette œuvre est devenue une référence incontournable pour toute étude d'industrie lithique. Le concept de « chaîne opératoire » sera par la suite enrichi par la prise en compte de facteurs multiples parmi lesquels les savoir-faire (Pelegrin 1991), les techniques et les matières premières (Inizan 1976 ; Roche 1980 ; Perlès 1980) qui permettront une meilleure appréhension de la variabilité des assemblages.

Conclusion

Jacques Tixier était un chercheur qui a eu une carrière riche et originale qui est passée de l'étude des gestes et des techniques de la taille et de la retouche des industries lithiques à l'approche cognitive et comportementale des tailleurs préhistoriques. Il a su adapter dans ses chantiers de fouille les enseignements d'André Leroi-Gourhan et de François Bordes et a permis de former de nombreux jeunes chercheurs, non seulement dans la conduite des chantiers de fouille, mais aussi dans l'examen de toutes les catégories de matériel à toutes les étapes de l'étude en leur faisant partager avec lui ce besoin d'approcher le plus possible l'image des tailleurs des temps préhistoriques par la reproduction expérimentale des gestes et des techniques. Il a également été un pédagogue précoce intervenant au sein des classes primaires et secondaires par des démonstrations de taille de la pierre d'une grande maîtrise et sous forme de films pédagogiques aujourd'hui diffusés sur Internet. Le meilleur hommage que la postérité puisse rendre à ce chercheur insatiable dont nous déplorant la perte aujourd'hui passe par la pratique héritée de son exemple.

Remerciements

Je remercie Pr François Djindjian pour m'avoir donné l'occasion d'adresser un hommage à Jacques Tixier lors de la session VII.5 « *Historiographie de préhistoriens français de la seconde moitié du XXème siècle* » qu'il a organisée au XVIIIème Congrès de l'UISPP. Je remercie également Mmes Marie-Louise Inizan et Hélène Roche, chercheuses honoraires de l'UMR 7055 pour leurs précieuses informations au sujet de leurs fructueuses collaborations scientifiques établis avec Jacques Tixier. Je leur suis également reconnaissante pour m'avoir mise sur les rails de la quête des silex. Mes remerciements vont également à Mme Catherine Tixier pour m'avoir gracieusement transmis certaines photographies nécessaires à l'illustration et pour son amitié.

Références bibliographiques

- Aumassip, G., Marmier, F., Tixier, J., Trecolle, G. 1983. *L'Epipaléolithique nord-saharien. Ouarglien ou Mellalien*. Quick Copie : Bordeaux, 62 p.
- Balout, L., Tixier, J. 1958. L'Acheuléen de Ternifine, *Congrès préhistorique de France. Compte rendu de la 15ème session*. Poitiers – Angoulême (1956), pp. 214-218.
- Belfer-Cohen, A., Goring-Morris, N. 2002. Why microliths? Microlithization in the Levant. In Elston, R.G., Kuhn, S.L. (eds), *Thinking Small: Global Perspectives on Microlithization* (pp. 57-68). Archaeological Papers of the American Anthropological Association, Arlington 12.
- Bordes, F. 1950. L'évolution buissonnante des industries en Europe occidentale. Considérations théoriques sur le Paléolithique ancien et moyen. *L'Anthropologie*, 54 : 393-420.
- Bordes, F. 1961. *Typologie du Paléolithique ancien et moyen*. Publications de l'Institut de Préhistoire de l'Université de Bordeaux 1 : Delmas, Bordeaux, 85 p.
- Close, A.E. 1977. *Identification of style in lithic artefacts from North East Africa*. Cairo: Mémoires de l'Institut d'Égypte, 61, S.O.P. Press.
- Crabtree, D.E. 1968. Mesoamerican Polyedral Cores and Prismatic Blades. *American Antiquity*, 33, 4 : 446-478.

- De Sonneville-Bordes, D., Perrot, J. 1954. Lexique typologique du Paléolithique supérieur, outillage lithique: 1. Grattoirs, 2. Outils solutréens. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 51 : 327-335.
- Hublin, J.-J., Tiller, A.-M. et Tixier, J. 1987. L'humérus d'enfant moustérien (homo 4) du Jebel Irhoud (Maroc) dans son contexte archéologique. *Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, 4, série XIV, 2 : 115-142.
- Inizan, M.-L. 1976. *Nouvelle étude des industries lithiques du Capsien d'après les collections de R. Vaufray conservées à l'IPH à Paris*. Thèse de Doctorat, Université Paris 10, Nanterre.
- Inizan, M.-L. 1984. Débitage par pression et standardisation des supports: un exemple capsien au Relilaï (Algérie). In J. Tixier, Inizan, M.-L. et Roche, H. (eds), *Préhistoire de la Pierre Taillée 2 : économie du débitage laminaire* (p. 85-92). CREP, Meudon, Paris.
- Inizan, M.-L. (ed.) 1988. *Préhistoire à Qatar*. Vol. 2. Paris : Editions Recherche sur les Civilisations.
- Inizan, M.-L., Roche, H. 2018. Jacques Tixier (1925-2018). *Journal of Lithic Studies*, 5(1). <https://doi.org/10.2218/jls.2782>.
- Inizan, M.L et Tixier, J. 1980. Modifications possibles de la liste des types épipaléolithiques du Maghreb. In R.E. Leakey, & Ogot, B.A. (eds), *Proceedings of the 8th Panafrican Congress of Prehistory and Quaternary Studies* (p. 25-26). Nairobi, 5th-10th September, 1977.
- Inizan, M.L., Tixier, J., Roche, H., Reduron-Ballinger, M. 1995. *Préhistoire de la pierre taillée 4. Technologie de la pierre taillée*. Meudon : éd. CREP.
- Laplace, G. 1966. *Recherches sur l'origine et l'évolution des complexes leptolithiques*. Ecole française de Rome : Mélanges d'archéologie et d'histoire, 586 p.
- Le Brun-Ricalens, F., Potin Y., Bordes, J.G. 2018. Jacques Tixier (1925-2018). Disparition d'un archéologue visionnaire pionnier pour une anthropologie des techniques. *Préhistoires Méditerranéennes* [En ligne], 6 | 2018, mis en ligne le 20 décembre 2018, URL : <http://journals.openedition.org/pm/1481>.
- Mauss, M. 1947. *Manuel d'ethnographie*. Paris : Payot, Petite Bibliothèque Payot, 362 p.
- Pelegrin, J. 1991. Les savoirs faire : une très longue histoire, *Terrain*, 16 : 106-113.
- Pelegrin, J. 2012. New experimental observations for the characterization of pressure blade production techniques. In P. Desrosiers (ed.), *The emergence of pressure blade making. From origin to modern experimentation* (p. 465-500). New York: Springer.
- Perlès, C. 1980. Économie de la matière première et économie de débitage : deux exemples grecs. In J. Tixier (dir.), *Préhistoire et technologie lithique* (p. 37-41). Publication de l'URA 28, cahier 1, 11 et 13 mai 1979, éd. éditions du CNRS.
- Phillips, J.L., Lubell, D. 2020. Jacques Tixier, 1925-2018. *African Archaeological Review*, 37: 469-470.
- Roche, H. 1980. *Premiers outils taillés d'Afrique*. Paris : Société d'ethnographie.
- Sari, L. 2012. *L'Ibéromaurusien, culture du Paléolithique supérieur tardif. Approche technologique des productions lithiques taillées de Tamar Hat, Rassel et Columnata (Algérie)*. Thèse de Doctorat. Université de Paris X-Nanterre, France.
- Sari, L., Mutri, G. 2020. Special Issue. *African Archaeological Review*, 37: 323-325.
- Schild, R., Chmielewska, M. & Wieckowska, H. 1968. The Arkinian and Shamarkian Industries. In F. Wendorf (ed.), *The Prehistory of Nubia* (p. 651-767). Dallas: Fort Burgwin Research Center and Southern Methodist University Press.
- Tixier, J. 1952. Un gisement préhistorique « in situ » au sud de Bou-Saâda. *Actes du 2ème Congrès Panafricain de Préhistoire*, Alger, A.M.G., 1955 : 681-684.
- Tixier, J. 1954. Le gisement préhistorique d'El-Hamel. *Libyca*, 2 : 78-120.
- Tixier, J. 1955a. Un gisement préhistorique « in situ » au sud de Bou-Saâda. *Actes de la 2ème session du Congrès panafricain de préhistoire*. Alger, 1952 : 681-684.
- Tixier, J. 1955b. Un biface acheuléen dans le Sahel d'Alger. *Bulletin de la Société d'Histoire naturelle d'Afrique du Nord*, 46 : 277-279.
- Tixier, J. 1957. Les abris sous roche de Dahklet es-Saâdane (commune mixte de Bou-Saâda). I.- Les industries en place de l'Abri B. *Libyca*, 3 : 81-128.
- Tixier, J. 1958a. Le hachereau dans l'Acheuléen nord-africain. Notes typologiques. *Comptes Rendus de la XVème session du Congrès préhistorique de France*. Poitiers-Angoulême, 1956 : 914-923.
- Tixier, J. 1958b. Les pièces pédonculées de l'Atérien. *Vème Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistorique*, 5ème session : Hamburg, p. 813-817.

- Tixier, J. 1958c. Les burins de Noailles de l'Abri André Ragout, Bois-du-Roc, Vilhonneur (Charente). *Bulletin de la Société préhistorique française*, 55 : 628-644.
- Tixier, J. 1959a. Les industries lithiques d'AïnFritissa (Maroc oriental). *Bulletin d'Archéologie marocaine*, 3, 1959 : 107-244.
- Tixier, J. 1959b. Les pièces pédonculées de l'Atérien, *Libyca*, A.P.E., VI-VII : 127-158.
- Tixier, J. 1959c. Notes de typologie nord-africaine I : Recherche des gestes techniques sur un burin exceptionnel. *Libyca*, 6-7 : 199-203.
- Tixier, J. 1962. Le « Ténérien » de l'Adrar Bous III. In « *Missions Berliet-Ténérien-Tchad : Documents scientifiques*. H-J. Hugot (Dir.) ». Paris : Arts et métiers graphiques, p. 333-348.
- Tixier, J. 1963. *Typologie de l'Épipaléolithique du Maghreb*. Mémoire du C.R.A.P.E, n° 2, Paris : Arts et Métiers Graphiques.
- Tixier, J. 1966a. Têtes de flèches néolithiques appointées par la technique du « coup de burin ». *L'Anthropologie*, 70 : 541-544.
- Tixier, J. 1966b. Épipaléolithique du Maghreb. Fiches typologiques africaines. Cahier 1, Fiches 1-32 (Types 1-25), Paris : Arts et métiers graphiques.
- Tixier, J. 1967. Procédés d'analyse et questions de terminologie concernant l'étude des ensembles industriels du Paléolithique récent et de l'Épipaléolithique dans l'Afrique du Nord-Ouest. In Bishop, W.W., Clark, J.D. (Dir.), *Background to Evolution in Africa* (pp. 771-820). Proceedings of a Symposium held at Burg Wartenstein, Austria, July-August 1965, Chicago: University of Chicago Press.
- Tixier, J. 1968. Notes sur le Capsien typique. In « Piveteau, J. (Dir.), *La Préhistoire : problèmes et tendances* (p. 439-451) ». Recueil écrit en hommage à la mémoire de Raymond Vaufrey. Paris : Éditions du CNRS, 1968.
- Tixier, J. 1972. Obtention de lames par débitage « sous le pied ». *B.S.P.F.*, 69 : 134-139.
- Tixier, J. 1974a. Fouille à Ksar'Aqil, Liban (1969-1974). *Paléorient*, 2, 1 : 183-185.
- Tixier, J. 1974b. Microburins du Magdalénien V à la Faurélie II (Dordogne). *L'Anthropologie*, 78: 189-196.
- Tixier, J. 1976a. *French archaeological mission to Qatar. First campaign*. C.N.R.S., R.C.P. 362, Paris. Ministry of Information. Doha, 27 p., ill.
- Tixier, J., Marmier, F., Trécolle, G. 1976b. *Le campement préhistorique de Bordj Mellala, Ouargla, Algérie*. Cercle deRech. et d'Ét. Préhist., Paris, 61 p., ill., dépl. et plans h.-t.
- Tixier, J. 1976c. L'industrie lithique capsienne de l'Aïn Dokkara, région de Tebessa. Fouilles L. Balout. *Libyca*, 24 : 21-54.
- Tixier, J. 1978. *Méthodes pour l'étude des outillages lithiques*. Notices sur les travaux scientifiques. Thèse de Doctorat d'État, Université de Paris X, 117 p.
- Tixier, J. 1979. *Préhistoire et technologie lithique*. 11 et 13 mai 1979, Publication de l'URA 28, cahier 1, éd. éditions du CNRS.
- Tixier, J. 1982. Techniques de débitage : osons ne plus affirmer. *Studia præhistorica belgica*, 2 : 13-22.
- Tixier, J. 1984. Le débitage par pression. In *Préhistoire de la Pierre Taillée 2 : économie du débitage laminaire* (p. 57-70). CREP, Meudon : Paris.
- Tixier, J. 1991. Champ-Parel, Corbiac Vignoble 2 (CV2). *Gallia Informations*, Aquitaine : Éd. du C.N.R.S., p. 8-10.
- Tixier, J., Inizan, M.-L., Roche, H. 1980. *Préhistoire de la pierre taillée 1 : terminologie et technologie*. Paris : Éd. C.R.E.P. 120 p.
- Tixier, J., Inizan, M.-L. 1981. Ksar'Aqil, stratigraphie et ensembles lithiques dans le paléolithique supérieur, fouilles 1971-1975. Colloques Internationaux du C.N.R.S. N° 598 – *Préhistoire du Levant* (p. 353-367). Lyon : Maison de l'Orient, 10-14 juin 1980.

Annette Laming-Emperaire (1917-1977) et l'art préhistorique européen

Lioudmila Iakovleva

Directeur de recherches Institut d'Archéologie NAS Ukraine
et chercheur associée UMR 7041 ArScAn

Le destin d'Annette Laming-Emperaire a été doublement tragique. Son mari, José Emperaire, meurt dans un éboulement sur leur chantier de fouilles de Ponsonby en Patagonie en 1958. Et elle-même décède en 1977 accidentellement lors d'une mission au Brésil, son second terrain de fouilles archéologiques en Amérique du Sud. Son œuvre scientifique en préhistoire est l'une des plus innovantes pour les débuts de la seconde moitié du XX^e siècle, dans de multiples domaines : le développement des méthodes scientifiques de l'archéologie (1952 : *La découverte du passé*), l'historiographie (1964 : *Origines de l'archéologie préhistorique en France*), l'art préhistorique (1962 ; *La signification de l'art préhistorique*), un manuel d'archéologie préhistorique (1963 : *L'archéologie préhistorique*), la préhistoire de l'Amérique du Sud (1954-1977 : *Patagonie depuis 1954, Brésil depuis 1971*), où elle a créée une école qui se revendique d'elle.

Le présent article ne traite que l'étude de son œuvre scientifique dans le domaine de l'art préhistorique, laissant à ses nombreux disciples l'honneur de traiter son œuvre archéologique en Amérique du Sud. Le lecteur trouvera notamment dans (Lavallée 1978) et (Prous 2012) des hommages à ses travaux de recherches en archéologie préhistorique en Amérique du Sud.

Née en 1917 à Petrograd (Russie), Annette Laming fait ses études universitaires à Paris. Elle entre en 1946 au CNRS. Elle travaille alors sur sa thèse d'état sur l'art préhistorique, qu'elle soutiendra en 1957 et publiera en 1962. De 1960 à 1966, elle est maître-assistante de préhistoire à la Sorbonne au moment où A. Leroi-Gourhan succède de 1956 à 1969 à M. Griaule dans la chaire d'Ethnologie générale et de Préhistoire. Elle participera aux fouilles de la grotte du renne à Arcy-sur-Cure qui inspirera certains chapitres de son manuel de 1963 (Figure 1). En 1966, elle est nommée directrice d'études à l'EHESS. Michel Brezillon prendra sa suite à la Sorbonne.

Ses travaux sur l'art préhistorique commencent par des études sur la grotte de Lascaux dont elle publie un premier fascicule en 1948 (Laming 1948). Les résultats de ces études seront intégrés dans sa thèse soutenue en juin 1957 (*La signification de l'art préhistorique*) comme chapitre de référence pour les sanctuaires profonds. Parallèlement à son travail de thèse sur l'art préhistorique, elle entreprend avec son mari José Emperaire des travaux de recherches sur la préhistoire de Patagonie dès 1951 (Englefied, Ponsonby, Muncion, etc.) sous l'impulsion initiale de Paul Rivet.

Cette période marque l'étroite collaboration entre Annette Laming-Emperaire et André Leroi-Gourhan, qui a pris la suite d'E. Souriau dans l'avancement de la thèse. Cette collaboration sera à l'origine de deux publications majeures.



Figure 1. Annette Laming-Emperaire
à Arcy sur Cure.

En 1962, ce sera, pour la première, la thèse publiée chez l'éditeur Picard ; et en 1965, pour le second, la « *Préhistoire de l'art occidental* » chez Mazenod, avec les magnifiques photographies de Jean Vertut. Cette collaboration sera décrite par A. Laming dans sa préface (1962, p. 2) : « *Il n'hésita pas à accepter notre hypothèse de base sur la composition dans l'art des cavernes et sur le rôle de l'emplacement dans l'étude des œuvres pariétales. Ce fut une période de travail fécond* », et de façon beaucoup plus sobre par A. Leroi-Gourhan dans la préface de son hommage par la société des américanistes en 1982 : « *L'étude des œuvres pariétales de Lascaux lui inspira le concept d'association des figures entre elles et celui de la diade (sic) fondamentale cheval-bison, conception qui rejoignait sous un angle différent les résultats auxquels je parvenais moi-même dans la grotte du Portel* »).

En novembre 1957, A. Leroi-Gourhan donne une communication à une séance de la société préhistorique française qui sera publiée en 1958 dans le BSPF sous la forme de trois articles qui font dates (Leroi-Gourhan 1958abc). Dans le premier d'entre eux, il précise le cadre chronologique de ses études : « *C'est grâce au concours amical de M. Jean Vertut qui a exécuté la très grande partie des relevés photographiques et du R.P. Francis Hours, que j'ai pu dans un temps relativement court, en deux années, réaliser ce travail* » (Leroi-Gourhan 1958a, p. 307).

La théorie de Max Raphael est analysée dans sa thèse (Laming-Emperaire 1962, p. 118-120), à partir « *des notes dactylographiées que l'auteur lui a communiquées en 1951* », précise-t-elle dans la note infrapaginale n°2 p. 118. Si l'interprétation totémique est jugée sévèrement et la théorie considérée comme inaboutie, le concept de composition des panneaux, qu'elle retiendra, fera partie des apports majeurs de sa thèse, concept qu'A. Leroi-Gourhan reprendra à son compte et dont il fera la quantification spatiale que l'on connaît (1958c).

La signification de l'art préhistorique, sa thèse, est une œuvre profondément originale, qui rompt en douceur mais nettement (cf. chapitre 2 de la première partie : la superposition des œuvres et les styles) avec les travaux de l'abbé H. Breuil, dont elle a bien étudié la dernière synthèse (Breuil 1954). La deuxième partie est une étude critique sur les « *hypothèses et théories sur la signification de l'art rupestre paléolithique* », dans laquelle elle passe en revue, notamment, l'art pour l'art, la magie de la chasse et le totémisme. La troisième partie est l'apport original de la thèse, qu'elle aborde en distinguant la sculpture des abris de plein air (chapitres 10, 11, 12) et les peintures des grottes souterraines, à partir du seul exemple de la grotte de Lascaux (chapitre 12, 13). La quatrième partie est un inventaire des sites de plein air ayant livré un art paléolithique, principalement sculpté mais aussi peint.

Dans toutes les synthèses de l'art paléolithique des années 1950, les auteurs s'interrogent sur la prétendue absence de l'art solutréen (sauf les sculptures du Fourneau du Diable et de Roc de Sers, considérées comme sûres) en attendant la publication des plaquettes peintes de Parpalló dans les années 1980 qui va relancer la requalification de nombreux sites au maximum glaciaire dans la péninsule ibérique subcantabrique et subpyrénéenne, mais aussi en Aquitaine et sur la côte cantabrique et asturienne. Cette prétendue absence (hiatus) est à l'origine de la coupure en deux cycles d'H. Breuil, comme de l'imprécision chronologique du style III d'A. Leroi-Gourhan. Cette difficulté n'échappe pas à A. Laming-Emperaire. En étudiant séparément la sculpture (blocs, frises), elle suggère l'existence d'une continuité de cette tradition artistique depuis l'Aurignacien jusqu'à la fin du Magdalénien.

L'étude des sites de plein air (abris sous roche, entrées de grottes), qu'elle oppose aux sanctuaires souterrains (peints et gravés), l'amène à se poser la question de la généralisation du concept de sanctuaire dans les sites de plein air chaque fois que des manifestations artistiques (blocs gravés, gravures, sculptures, peintures) y sont présentes (p. 196, 197). Y a-t-il dans ces sites, une zone d'habitat et une zone de sanctuaire ? Ou cet art est-il la manifestation d'un même système dans les habitats (sites de plein air), dans l'art mobilier des habitats et dans les grottes profondes ?

A. Laming-Empeiraire s'interroge sur les anneaux sculptés trouvés sur les parois (comme au Roc aux Sorciers à Angles sur l'Anglin) ou sur des blocs tombés de la paroi. Est-ce un usage rituel ou un dispositif fonctionnel de l'habitat ? Elle note également l'absence dans les sites de plein air de signes, de « flèches », de « sorciers » et de figures composites.

L'étude des sanctuaires souterrains est abordée avec la grotte de Lascaux. Chronologiquement, quatre phases de représentations sont vues, mais réalisées sur une période courte de moins de mille ans. Mais c'est dans ces chapitres 12 et 13, que le concept de panneau et de composition des animaux sur un panneau est clairement exprimée : « souvent là où on a lu juxtaposition ou superpositions, il faudrait lire composition » (ib., p. 282). Le thème des animaux « dangereux » cachés : ours, félin, rhinocéros abordé p. 271, sera repris par A. Leroi-Gourhan avec la localisation de ces animaux dans les diverticules et fonds de grottes, et, plus tard, sera développé par J. Hahn sur l'art mobilier en Europe centrale.

Les approches d'A. Laming-Empeiraire dans l'étude de l'art paléolithique ont été reprises après elle par la plupart des chercheurs de la deuxième moitié du XX^e siècle :

- Elimination de la comparaison ethnographique ;
- Application d'une méthode d'interprétation basée sur l'étude des documents archéologiques en mettant l'accent sur une nouvelle voie de recherche basée sur le contenu et le contexte des représentations ;
- La distinction entre œuvres de plein air et œuvres de grottes profondes ;
- L'existence de thèmes permanents propres aux chasseurs cueilleurs du paléolithique supérieur, qui associent les humains aux animaux :
 - o La fécondité, association femme et animale (bison, mammoth), thème de la nature ;
 - o La chasse, association homme chasseur et animaux chasseurs.

Là où A. Laming-Empeiraire se limite à poser avec prudence des questions importantes, A. Leroi-Gourhan se lance dans l'enregistrement exhaustif de la documentation et la quantification (à son époque avec des cartes perforées) et propose un schéma spatial qui va s'imposer, une nouvelle chronologie basée sur des styles et un travail sur les signes. Il conclut en outre à l'existence d'un symbolisme d'opposition du mâle et de la femelle, qui intègre humains, animaux et signes.

Le succès obtenu par les publications d'A. Leroi-Gourhan à partir de 1958 et surtout de la « *Préhistoire de l'art occidental* » en 1965, va mettre en valeur les travaux d'A. Laming-Empeiraire, car plusieurs de ses résultats ont influencé les recherches du premier.

Plusieurs conclusions d'A. Leroi-Gourhan n'ont pas convaincu A. Laming-Empeiraire (1970, p. 197-200 pour une analyse critique) :

- Que tous les signes, sans exceptions, découlent de représentations réalistes d'organes sexuels masculins et féminins ;
- le modèle d'opposition sexuelle, considéré comme peu convaincant : « de l'ensemble ressort l'impression que l'organisation des fresques se rapporte à une structure plus complexe que celle d'un dualisme sexuel » (ib. p. 199) ;
- les nombreuses exceptions à la composition topographique idéale : « il y a quelque chose comme cela, mais les exceptions sont nombreuses et ce n'est pas exactement cela » (ib. p. 198) ;
- les conclusions opposées sur le couple bovidé/ cheval (bovidé (bison, aurochs) = mâle et cheval = femelle pour A. Laming-Empeiraire, et l'opposé pour A. Leroi-Gourhan).

Ces critiques ont été rapidement adoptées par la communauté scientifique.

Ces réflexions amènent A. Laming-Empeiraire à suggérer une autre explication « non d'un système du monde, mais d'un système social », sous l'influence de Cl. Lévi-Strauss et des systèmes de parenté.

Les associations animales ne représenteraient donc pas « une représentation réaliste de la nature, mais une organisation de cette nature », dans laquelle l'opposition comme la complémentarité des espèces et des sexes évoquerait un système d'alliances et de mariages. Elle va tenter dans le même article d'appliquer sa théorie à la grotte de Lascaux, celle qu'elle connaît le mieux.

Malheureusement, cette publication (et celle de 1971 : mélanges offerts à André Varagnac et celle de 1972 : actes du symposium d'art rupestre de Santander) semble terminer le cycle de recherches sur la signification de l'art rupestre paléolithique. C'est que sans doute, rapidement, l'impossibilité d'une démonstration irréfutable de l'hypothèse s'est imposée au chercheur d'une grande prudence et d'une grande honnêteté scientifique qu'était A. Laming-Emperaire.



Figure 2. Annette Laming-Emperaire.

En conclusions, les contributions d'A. Laming-Emperaire à l'art paléolithique ont été essentielles dans l'historiographie de ces recherches. La lecture de ses travaux est toujours utile car son humilité face à la difficulté méthodologique de l'étude de l'art pariétal et ses questionnements sont toujours une source indispensable pour ceux qui veulent faire progresser cette discipline (Figure 2).

Bibliographie

- Breuil, H. 1954. *Quatre cent siècles d'art pariétal, les cavernes ornées de l'âge du renne*. Montignac.
- Laming, A. 1948. *Lascaux, chapelle sixtine de la préhistoire*, texte d'Annette Laming, photographies de Fernand Windels, Montignac, Vézère : Centre d'Études et de Documentation Préhistorique.
- Laming, A. (ed.) 1952. *La découverte du passé. Progrès récents et techniques nouvelles en préhistoire et en archéologie*. Paris : Picard & Cie.
- Laming-Emperaire, A. 1962. *La signification de l'art rupestre paléolithique*. Paris : Picard & Cie.
- Laming-Emperaire, A. 1963. *L'archéologie préhistorique*. Collection microcosmes. Paris : Le Seuil.
- Laming-Emperaire, A. 1964. *Origines de l'archéologie préhistorique en France* (Thèse complémentaire). Paris : Picard & Cie.
- Laming-Emperaire, A. 1970. Système de pensée et organisation sociale dans l'art rupestre paléolithique. In « *L'Homme de Cro-Magnon*, G. Camps et G. Olivier eds » : 197-212. Paris : Arts et métiers Graphiques.
- Lavallée, D. 1978. Annette Laming-Emperaire (1917-1977). *Journal de la Société des Américanistes*, 65 : 224-226.
- Leroi-Gourhan, A. 1958a. La fonction des grands signes dans les sanctuaires paléolithiques. *B.S.P.F.*, 1958, 55, 5-6 : 307-321.
- Leroi-Gourhan, A. 1958b. Le symbolisme des grands signes dans l'art pariétal paléolithique. *BSPF*, 1958, 55, 7-8 : 384-398.
- Leroi-Gourhan, A. 1958c. Répartition et groupement des animaux dans l'art pariétal paléolithique. *B.S.P.F.*, 1958, 55, 9 : 515-528.
- Leroi-Gourhan, A. 1965. *Préhistoire de l'Art occidental*. Paris : Mazenod.
- Leroi-Gourhan, A. 1980. Préface à l'Hommage à A. Laming-Emperaire. *Journal de la Société des américanistes*, 67 : 21-22.
- Prous, A. 2012. Les relations entre l'École préhistorique française et l'archéologie brésilienne. *Karapa*, 1 : 18-31.

Max Escalon de Fonton (1920-2013) et le Néolithique

Jean Guilaine

Professeur émérite au Collège de France

Introduction

Evaluer l'apport de Max Escalon de Fonton dans le seul domaine du Néolithique ne peut traduire que très partiellement son œuvre de préhistorien. En effet si cette période a tenu une place importante dans les premiers temps de sa carrière, il s'en est assez vite éloigné pour faire essentiellement porter ses efforts sur le Paléolithique Supérieur et l'Épipaléolithique (Escalon de Fonton 1966), abandonnant volontairement à son élève Jean Courtin l'exploration du Néolithique provençal (Courtin 1974).

L'abri de Châteauneuf-les-Martigues

C'est dès 1937 que Max Escalon commence ses recherches dans divers gisements préhistoriques des environs de Marseille mais c'est après la seconde guerre mondiale que ses travaux prennent un tour plus systématique avec notamment la fouille de sites paléo-épipaléolithiques (grottes de Riaux, St Marcel, la Montade, Ventabren) mais surtout, s'agissant cette fois du Néolithique, du grand abri de Châteauneuf-les-Martigues et du site du Collet-Redon à la Couronne. En 1951 Max Escalon soutient à Paris une thèse sur la Préhistoire de la Basse-Provence devant un jury composé de Jean Piveteau, Raymond Vaufray, Léon Lutaud, Jacques Bourcart. Ce mémoire sera publié en 1956 et constituera un mémoire de la série « Préhistoire » (Escalon de Fonton 1966).

Les résultats obtenus à l'abri de Châteauneuf constituent le chapitre de loin le plus fourni : vingt couches étagées du Mésolithique récent au Bronze moyen, nous dit l'auteur.

Je rappelle qu'à cette époque le site-phare s'agissant du Néolithique ouest-méditerranéen, était la grotte ligure des Arene Candide, dont le premier tome de la monographie était paru en 1946, site qui renfermait, de façon magnifiquement stratifiés, des vestiges de toutes les phases du Néolithique (Bernabo Brea 1946). En faisant la démonstration que le Néolithique pouvait être ainsi décomposé en une série de séquences successives dans le temps, ce gisement a fait fonction de modèle et les archéologues se sont investis dans la recherche de stratigraphies dilatées à même d'identifier la succession des cultures propres à cette période. La stratigraphie de Châteauneuf s'inscrit dans cette démarche. Il y avait un risque : celui de vouloir expliquer tout le Néolithique d'une région donnée à partir d'un site emblématique de référence. De plus, faute encore de disposer de datations radiocarbone, le calage des cultures dans le temps était quasiment impossible. Enfin la mode était aux chronologies basses, contractées, vulgarisées notamment par les ouvrages de V.G. Childe : avant que le radiocarbone ne révèle l'épaisseur temporelle du Néolithique européen, on hésitait très souvent à envisager les débuts du Néolithique avant -3000.

A Châteauneuf, Escalon avait reconnu, dans la partie inférieure de son gisement, diverses couches (C9, F8, C8, C7) d'époque mésolithique qu'il avait dénommées « Tardenoisien côtier » avant d'élever l'abri au rang de site-éponyme et de changer cette dénomination par celle de « Castelnovien » (Escalon de Fonton 1967). Immédiatement au-dessus s'enchainait, sur une forte puissance, toute une série de strates à céramique cardiale et épicaliale qui font que Châteauneuf est encore aujourd'hui l'une de nos meilleures, sinon la meilleure, stratigraphies de référence pour le Néolithique ancien. Toutefois Escalon pensait qu'à l'instar des Arene

Candide, Châteauneuf couvrait une plage temporelle beaucoup plus large et qu'on avait là, à travers cette stratigraphie, toutes les étapes locales du Néolithique jusqu'à l'Âge du Bronze. Les céramiques à sillons de l'Épicardial étaient mises en parallèle avec les poteries cannelées du Chalcolithique Fontbouisse. Les tessons épicaux à sillons bordés de coups de poinçon étaient datés du Bronze moyen. Ces erreurs provisoires ont été assez rapidement corrigées par leur auteur dès lors que le C14 s'est invité dans le débat et a montré que Châteauneuf était une stratigraphie développée mais ne concernant, après le Mésolithique, que le seul Néolithique ancien.

Prenant appui sur ce site, mais aussi à partir de celui de la Baume de Montclus (Gard), Escalon a donné une interprétation originale de la néolithisation méditerranéenne (Escalon de Fonton 1971). Très influencé par une forte idéologie autochtoniste, il considère que la néolithisation s'amorce dès le Castelnovien par la domestication indigène d'un ovis – dont il a trouvé des restes dans les strates mésolithiques. P. Ducos pensait qu'un ovis occidental, replié à des latitudes inférieures lors des temps wurmiens, avait recolonisé à l'Holocène la bordure méditerranéenne et avait pu faire l'objet d'une domestication sur place (Ducos 1958). Pour Escalon, une filiation manifeste unissait donc le Castelnovien au Cardial qui lui succédait, notamment au niveau de la tradition lithique. Agriculture, haches polies et céramiques étaient perçues comme de simples emprunts techniques. Cette néolithisation côtière avait en basse-Provence un côté précoce en regard de sites plus éloignées de la mer. C'est ainsi qu'à la Baume de Montclus, dans les Cévennes, le Néolithique ne se serait manifesté qu'à un stade correspondant au cardial final, le Mésolithique y connaissant une plus longue survie. Prenant comme troisième exemple le site du Martinet à Sauveterre-la-Lémancee (Lot et Garonne), en Aquitaine, il pensait que la tradition mésolithique y connaissant un développement encore plus long, l'apparition du Néolithique y étant encore plus tardive. Ce schéma d'une néolithisation côtière précoce et toujours plus différée au fur et à mesure de l'éloignement des rivages méditerranéens a été développé dans deux gros articles publiés respectivement aux Pays Bas (1966) et en Allemagne (1971) (Escalon de Fonton 1966, 1971).

Que reste-t-il de ces hypothèses ?

Les premières contestations sont venues de fouilles complémentaires effectuées par Jean Courtin à Châteauneuf : le mouton des strates mésolithiques était un leurre et la découverte de ses restes imputables à des intrusions néolithiques. Exit donc l'idée d'une domestication indigène.

Par la suite, D. Binder a montré dans sa thèse qu'il existait une rupture technique entre l'outillage castelnovien (à débitage laminaire à la pression et usage du microburin) et celui du Cardial (à débitage par percussion indirecte et facture des produits laminaires dans l'obtention des armatures) (Binder 1987). Exit donc la filiation d'Escalon qui considérait la Cardial comme un Castelnovien à poterie.

Ces observations marquaient une rupture claire entre le Mésolithique et le Néolithique ancien, celui-ci désormais considéré comme globalement intrusif.



Figure 1. Max Escalon de Fonton.

Où en est-on aujourd'hui ? Si la thèse du mouton mésolithique a bien été abandonnée, en revanche l'image du Cardial comme vecteur du plus ancien néolithique s'est vue à son tour contestée. On sait désormais que la néolithisation du Sud de la France et de l'Espagne méditerranéenne a été assumée par des groupes pionniers d'origine italique à céramique impressa, qui, vers 5800 BC, ont introduit dans ces régions la culture des céréales, les ovicaprins et bovins domestiques, la céramique, les haches polies et un lithique qui pourrait en partie dériver du Castelnovien sud-italien (Guilaine *et al.* 2007). Quant au Cardial, qui prend la suite vers 5500-5400 BC, non seulement il n'est plus la culture primaire du Néolithique méridional, mais il pourrait être tout simplement un dérivé local, entre Provence et Valencia, des « impressos » antérieurs. Son expansion vers l'intérieur des terres lui a sans doute permis d'acculturer les derniers groupes mésolithiques dont il aurait hérité l'usage de parures en colombelles ou les flèches de Montclus déjà connues en milieu chasseur. Les difficultés à considérer le Cardial franco-ibérique comme une nouvelle vague intrusive d'origine italique et la créativité culturelle dont il fait preuve, notamment dans l'ornementation céramique, invitent à le considérer désormais comme un épanouissement autochtone. Cet indigénisme vraisemblable redonne, d'une certaine façon, du crédit à l'hypothèse formulée il y a plus demi-siècle par Max Escalon.

Chasséen et Lagozien

S'agissant du Néolithique moyen, Escalon, attentif aux nuances dans le lithique, différenciait le Chasséen de ce qu'il appelait le Lagozien : le premier se distinguait par des flèches perçantes et des armatures tranchantes à retouche couvrante ; le second affectionnait les flèches en trapèze ou triangle sur lames ou lamelles avec retouches abruptes ou en double biseau (Escalon de Fonton 1965). De même le Lagozien, à l'image des sites nord-italiens, aurait ignoré l'anse en flute de Pan, élément diagnostique du Chasséen. Ces observations étaient fondées sur des gisements de la plaine de Trets dont plusieurs livraient aussi des pièces spécifiques comme certains perçoirs (Escalon de Fonton et Palun 1955). Pour autant, la postérité n'a pas retenu le Lagozien de Trets et ses gisements ont été considérés comme partie prenante de la famille chasséenne.

Le Couronnien

Max Escalon a longtemps travaillé sur l'habitat de plein air du Collet-Redon à la Couronne. Il y définit un faciès du Néolithique final, qu'il baptisa « Couronnien », caractérisé par une industrie à base d'éclats retouchés, de pièces bifaces, de flèches foliacées, de grandes lames retouchées épaisses qu'il dénommait, « barres de chocolat » (Escalon de Fonton 1956, 1981). La céramique s'intégrait également dans les productions méridionales de la fin du IV^e et de la première moitié du III^e millénaire.

Une philosophie autochtoniste

De façon générale, Escalon, typologiste pointilleux, très porté sur les particularismes régionaux, était peu enclin à envisager sur une large échelle l'unité de Chasséen telle que la défendait G. Bailloud. Il pensait que le Chasséen devait se limiter à son faciès méridional à lamelles tel qu'Arnal l'avait défini à la grotte de la Madeleine.

A une époque où la Préhistoire méridionale était à construire, Escalon a fait un large appel à la nomenclature avec une tendance évidente à survaloriser certains marqueurs régionaux et à isoler des cultures proprement méditerranéennes – Bouverien, Salpêtrien, Arénien, Valorguien, Montadien, Montclusien, Castelnovien, Lagozien – chacune s'adaptant aux conditions environnementales de son temps mais dans une sorte d'harmonie originelle avec très souvent filiation endogène de l'une à l'autre. Cet autochtonisme trouvait alors quelque écho dans le structuralisme, favorable aux processus de développement interne. Par ailleurs, ces cultures provençales étaient conçues comme pacifiques. Pour Escalon, les premiers vrais intrus, à la base de confrontations, étaient les agriculteurs chasséens qui allaient rompre définitivement un certain ordre ancestral.

Bibliographie

- Binder, P. 1987. *Le néolithique ancien provençal : technologie et typologie des outillages lithiques*, supplément à Gallia-Préhistoire, 24. Paris : CNRS.
- Bernabo Brea, L. 1946. *Gli Scavi nella caverna delle Arene Candide. Gli strati con ceramiche*, Bordighera : Institut International d'Etudes Ligures, I, 1946.
- Courtin, J. 1974. *Le Néolithique de la Provence*. Paris : Klincksieck.
- Ducos, P. 1958. Le gisement de Châteauneuf-les-Martigues. Les mammifères et les problèmes de domestication. *Bulletin du Musée d'Anthropologie Préhistorique de Monaco*, 5 : 119-133.
- Escalon de Fonton, M. 1951. *Préhistoire de la Basse-Provence*, Préhistoire, XII, 1951.
- Escalon de Fonton, M. 1965. Chasséen et Lagozien, *Congrès Préhistorique de Monaco, XVI^e Session, Société Préhistorique Française* : 550-557.
- Escalon de Fonton, M. 1966. Origine et développement des civilisations néolithiques méditerranéennes en Europe occidentale, *Palaeohistoria* : 208-248.
- Escalon de Fonton, M. 1966. Du Paléolithique supérieur au Mésolithique dans le Midi méditerranéen, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, LXIII, I : 66-180.
- Escalon de Fonton, M. 1967. Tardenoisien et Castelnovien, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, Oct, 1967, 7, p. CCXIX-CCXXIII.
- Escalon de Fonton, M. 1971. Les phénomènes de Néolithisation dans le Midi de la France, in « H. Schwabedissen (ed.) : *Fundamenta, die Anfänge des Neolithikums vom Orient bis Nordeuropa* », VI : 122-139.
- Escalon de Fonton, M. 1971. La stratigraphie du gisement préhistorique de la Baume de Montclus, *Mélanges A. Varagnac* : 263-278. Paris : EPHE.
- Escalon de Fonton, M. 1981. La maison néolithique de la Couronne à Martigues (Bouches-du-Rhône), *Musée de Martigues* : 21-36.
- Escalon de Fonton, M., Palun, Y. 1955. Le Lagozien de Trets (Bouches-du-Rhône). Une sépulture en fosse à la Bastidonne, *Cahiers Rhodaniens*, II : 9-16.
- Guilaine, J., Manen, C., Vigne, J.D. 2007. *Pont-de-Roque-Haute. Nouveaux regards sur la néolithisation de la France méditerranéenne*, Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, 2007.

Max Escalon de Fonton (1920-2013) et le paléolithique

François Djindjian
CNRS UMR 7041 Arscan

Jean Guilaine ayant souhaité traiter de l'œuvre scientifique de Max Escalon de Fonton seulement pour la partie néolithique, il m'a paru indispensable, après beaucoup d'hésitations, de compléter sa partie en traitant de son apport scientifique pour la période paléolithique. N'ayant rencontré M. Escalon de Fonton, qu'à de rares occasions, je ne suis pas le mieux placé pour en parler aussi me suis-je laissé guidé par la nécrologie publiée par D. Sacchi (2014) dans le B.S.P.F..

Il est admis au CNRS, sous la direction scientifique de Raymond Vaufrey, et il y fera toute sa carrière, il devait y demeurer jusqu'en 1985, date de son départ en retraite. Homme de terrain, il exécute, à partir de 1937, de nombreuses fouilles, conduites méthodiquement, dans des sites sous abri, en grotte et à l'air libre, dans les Bouches-du Rhône, dans le Var et dans le Gard.

La publication de sa thèse (1956) ne concerne qu'à la marge la paléolithique (avec les sites du paléolithique final, et la définition du Romanello-Azilien qui deviendra par la suite le Valorguien), et se consacre plus à la tradition mésolithique et néolithique ancien.

Par contre, la publication de 1966 dans le B.S.P.F. est fondamentale car il s'agit du premier essai de synthèse d'une séquence complète, depuis l'Aurignacien, du paléolithique supérieur du Midi méditerranéen avec la corrélation stratigraphique de dix sites de référence : La Salpêtrière, L'Adaouste, Chinchon, Cornille, Valorgues, Riaux, Nicolaï, Arnoux, Baume de Montclus et Châteauneuf les Martigues.

A cette occasion, M. Escalon de Fonton, identifie un Aurignacien, un Gravettien (et non un Périgordien !), un Solutréen, un Magdalénien supérieur (V, VI de Breuil) et un Azilien. Mais il définit à La Salpêtrière d'autres cultures comme un Aurignacien terminal post-gravettien et surtout le Salpêtrien. Le Paléolithique final est représenté à l'Alleröd par l'Azilien, le Romanellien ou Romanello-Azilien et finalement le Valorguien (un Azilien sans harpons), et, au Dryas III, un Epiazilien, le Montadien, auxquels succède le Sauveterrien (Baume de Montclus), puis le Castelnovien.

M. Escalon de Fonton fut un particulièrement fin typologiste et un remarquable quaternariste. Il était un peu fâché avec les datations radiocarbone mais aussi et non sans raison avec la palynologie en remplissage d'abris et grottes méditerranéennes, attitude qu'il a transmise à son équipe.

Il a eu de nombreux élèves qui ont poursuivi et amplifié son œuvre. Pour le paléolithique inférieur et moyen, Henri de Lumley se consacra au midi méditerranéen et Eugène Bonifay sur des terrains plus variés, notamment en Auvergne. Pour le paléolithique supérieur, Frédéric Bazile se spécialisera sur le Languedoc Oriental (1984) et Gérard Onoratini (1982) sur la Provence, séparés par la Rhône. Enfin, Dominique Sacchi (1986) prendra comme territoire de recherches, le Languedoc occidental.

En Provence, G. Onoratini fouillera (avec M. Escalon de Fonton) la grotte de la Bouverie où sera défini, l'Arénien (Escalon 1975), une industrie du dernier maximum glaciaire, puis la grotte Rainaude où sera défini le Bouvérien (qui n'est pas présent à La Bouverie), une industrie du paléolithique supérieur récent.

Où en est-on aujourd'hui ?

La mise en contexte européen des cultures du Paléolithique supérieur, qu'a mené la commission 8 de l'UISPP depuis 1976 (Djindjian *et al.* 1999), a permis de mettre en correspondance les industries du midi méditerranéen, notamment avec celles de la côte tyrrhénienne (Palma di Cesnola 2001). En outre, la séquence stratigraphique d'Aquitaine a été progressivement rectifiée des erreurs de D. Peyrony et affinée. La terminologie culturelle de M. Escalon de Fonton, particulièrement autochtoniste comme l'a bien souligné précédemment Jean Guilaine, n'a pas survécu à son fondateur et à ses élèves.



Figure 1. Max Escalon de Fonton.

En Provence, les industries de l'Arénien et du Bouvérien sont identiques aux industries de l'Epigravettien ancien, récent et final de la côte tyrrhénienne (Palma di Cesnola 2001).

Il est possible de proposer les équivalences suivantes

Bouvérien supérieur		Epigravettien final
Bouvérien ancien/moyen	Salpétrien supérieur	Epigravettien récent
Arénien		Epigravettien ancien tyrrhénien

En Languedoc occidental, à la grotte de la Salpêtrière, les fouilles anciennes ont malheureusement largement obéré les niveaux archéologiques et les séries lithiques des fouilles M. Escalon de Fonton et F. Bazile sont souvent trop peu nombreuses pour être diagnostiques.

Au-dessus d'un Aurignacien ancien et d'un Gravettien récent, les niveaux d'Aurignacien moyen et terminal ne sont plus considérés comme un Aurignacien. Nous avons proposé le terme de Protosolutréen (Djindjian 1999) tandis que F. Bazile a proposé provisoirement le terme de Pontigardien (en référence au Pont du Gard voisin).

Le Salpétrien ancien a été réattribué à un Episolutréen (Djindjian *et al.* 1999 ; Bazile et Boccacio 2008). Les séries pauvres et peu diagnostiques du Salpétrien moyen et supérieur ont été attribués à un Epigravettien récent.

Fouillant de nouveaux sites en Languedoc, Frédéric Bazile et Dominique Sacchi ont trouvé les industries du Badegoulien (Lassac, Camparnaud, Les Piles-Loins), du Magdalénien inférieur (Fontgrasse) et du Magdalénien moyen (Gazel, Canecaude).

C'est ainsi que la frontière entre les territoires épigravettiens de la zone provençale et la progression magdalénienne vers la vallée du Rhône a été précisée, dans le temps et dans l'espace, expliquant l'apparente mosaïque culturelle que M. Escalon de Fonton avait découverte.

Un dernier apport de M. Escalon de Fonton (1972), qu'il a proposé au congrès XIX^e CPF en Auvergne, en collaboration avec R. Brousse, a été un essai de corrélation entre les phases d'effondrement des abris et grottes et les phases d'activité volcanique. La publication ne reçut pas l'écho attendu. L'idée mériterait cependant d'être reprise et approfondie, dans une corrélation plus générale avec les événements climatiques du dernier maximum glaciaire.

En conclusion, il est important de souligner que M. Escalon de Fonton fut le fondateur de la préhistoire moderne du midi méditerranéen. Pour le paléolithique supérieur et final, les sites qu'il a fouillés, les élèves qu'il a formés et qui ont démultiplié son œuvre scientifique, les chrono-stratigraphies

qu'il a établies et les industries qu'il a identifiées, quelles que soient leur terminologies actuelles, font de ses travaux une référence bibliographique permanente.

Bibliographie sélective

- Escalon de Fonton, M. 1951. *Préhistoire de la Basse-Provence*, Préhistoire, XII.
- Escalon de Fonton, M. 1957. Articles Arénien, Castelnovien, Couronnien, Montadien in F. Bourdier, *Lexique stratigraphique international*, I. Europe, 4b. Quaternaire, CNRS, Paris.
- Escalon de Fonton, M. 1966. Du Paléolithique supérieur au Mésolithique dans le Midi méditerranéen, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 63, p. 66-180.
- Escalon de Fonton, M. 1969. Les séquences sédimento-climatiques du Midi méditerranéen du Würm à l'Holocène, *Bulletin du musée d'anthropologie préhistorique de Monaco*, 14, p. 125-184.
- Escalon de Fonton, M., Brousse, R. 1972. Corrélation entre les phases d'effondrement dans les grottes préhistoriques et les phases d'activité volcanique, *Actes du Congrès préhistorique de France, XIXe session, Auvergne*, Paris, Société préhistorique française, p. 200-223.
- Escalon de Fonton, M. 1975. Problèmes relatifs à la position géochronologique de l'Arénien, du Salpêtrien et du Magdalénien dans le Midi de la France, *Cahiers ligures de Préhistoire et d'archéologie*, 24, 1975, p. 85-109.
- Escalon de Fonton, M., Bonifay, M.F., Onoratini, G. 1979. Les industries de filiation magdalénienne dans le sud-est de la France, leurs positions géochronologiques et les faunes, in « *La Fin des temps glaciaires en Europe* ; D. de Sonneville-Bordes ed. », Paris, CNRS, p. 269-286.
- Escalon de Fonton, M., Onoratini, G. 1977. L'abri Cornille à Istres (Bouches-du-Rhône), *Actes du Congrès préhistorique de France, XXe session, Provence*, Paris, Société Préhistorique Française, p. 174-227.
- Escalon de Fonton, M., Onoratini, G. 1978. Le gisement de la Baume de Valorgues à Saint-Quentin-la-Poterie, *Gallia-Préhistoire*, 21, 1, p. 91-122.
- Bazile, F. 1984. Les industries du Paléolithique supérieur en Languedoc oriental. *L'Anthropologie*, 88/1, 1984, p. 77-88.
- Bazile, F., Boccaccio, G. 2008. Le Salpêtrien ancien. Un technocomplexe épisolutréen redéfini, *Gallia Préhistoire*, 50, p. 103-141.
- Djindjian, F., Kozlowski, J., Otte, M. 1999. Le Paléolithique supérieur en Europe. Paris, Armand Colin.
- Djindjian, F. 1999. Chronologie du peuplement gravettien sur les côtes de Méditerranée occidentale. In « XXIV' Congrès Pré historique de France – Carcassonne 26-30 septembre 1994 – *Les faciès leptolithiques du nord-ouest méditerranéen, milieux culturels et naturels* ; D. Sacchi ed. », p. 117-126.
- Onoratini, G. 1982. *Préhistoire, climats, sédiments du Würm III à l'Holocène dans le Sud-Est de la France*. Thèse de doctorat ès Sc., Aix-Marseille III, 1982, t. 1, 384 p. et t. 2, 402 p.
- Palma Di Cesnola, A. 2001. *Le Paléolithique supérieur en Italie*. Grenoble, Jérôme Million.
- Sacchi, D. 1986. *Le Paléolithique supérieur du Languedoc occidental et du Roussillon*. XXIè suppl. à Gallia Préhistoire, Paris : CNRS.
- Sacchi, D. 2014. Nécrologie de Max Escalon de Fonton. *B.S.P.F.*, 111, 3, p. 557-566.

Jean Arnal (1907-1987)

Jean Guilaine

Professeur émérite au Collège de France

Jean Arnal est inclassable. Il fut l'un des néolithiciens les plus novateurs de son temps sans être un professionnel de la discipline ou un universitaire (Figure 1). Ne le taxons surtout pas d'amateur. Docteur en médecine, il soutint en 1953 devant l'Université de Paris une thèse de doctorat ès sciences sur les dolmens de l'Hérault (qui fut publiée, remaniée, dix ans après dans l'un des numéros de la revue *Préhistoire* que dirigeait alors Raymond Lantier) (Arnal 1963a). Mesurant à la fois les qualités d'Arnal et le retard français dans le domaine du Néolithique, Raymond Vaufrey lui suggéra d'intégrer le CNRS, ce qu'Arnal refusa, préférant poursuivre sa profession de médecin de campagne dans son village de Saint-Mathieu-de-Trévières (Hérault).



Figure 1. Jean Arnal.

C'est avant la seconde guerre mondiale, avant d'atteindre la trentaine, qu'Arnal s'intéresse à la préhistoire, il fouille notamment le dolmen du Lamalou et se rapproche du préhistorien le plus en vue du Languedoc méditerranéen : le Colonel Maurice Louis. Celui-ci est un autre autodidacte qui a, en 1933, soutenu une thèse sur le Néolithique du Gard et qui publiera par la suite en 1948 une *Préhistoire du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon*, sorte de résumé des cours qu'il donnait à la Faculté des Lettres de Montpellier tout en assurant la Direction des Antiquités Préhistoriques de cette région, puis qui fera paraître en collaboration avec Odette et Jean Taffanel, trois superbes volumes sur le *Premier Age du Fer Languedocien* (Louis 1948 ; Louis et Taffanel 1955-1960).

M. Louis, très influencé par l'école géographique française, avait forgé l'expression de « Pasteurs des plateaux » pour désigner les cultures du Néolithique final des garrigues du Languedoc. Plus enclin à s'appuyer sur les industries lithiques que sur la céramique comme marqueurs spécifiques de la période, il n'arrivait pas à donner une classification typo-chronologique convenable de la poterie régionale et les travaux qu'il entreprit dans les strates à céramique de la grotte des Baume Latrone, une cavité du Gard bien connue pour ses peintures paléolithiques, ne furent guère convaincants. Beaucoup de préhistoriens pensaient encore que la diversité des styles et des décors céramiques n'étaient pas culturellement diagnostiques.

Or Arnal était d'un avis contraire et, se détachant de Louis, allait bientôt en faire la brillante démonstration. Dès 1946, la publication du tome 1 des niveaux à céramique de la caverne ligure des Arene Candide par Luigi Bernabo Brea avait montré, grâce une stratigraphie dilatée, une succession de cultures néolithiques dont, pour chacune d'elles, la poterie s'avérait être un marqueur chrono-culturel pertinent. C'est en prenant appui sur ce constat qu'Arnal allait donner un coup d'accélérateur décisif à la compréhension du Néolithique français. C'était vers 1950, et l'on peut dire que cette date marque un vrai tournant dans la compréhension de notre Néolithique. Tandis que L.R. Nougier s'empêtrait dans une classification sans avenir des industries dites « campigniennes », Arnal alignait enfin notre pays sur une tradition des études céramiques déjà largement pratiquée en Italie (U. Rellini, P. Laviosa-Zambotti, L. Bernabo Brea), en Espagne (P. Bosch-Gimpera, A. Del Castillo, J. San Valero Aparisi), en Suisse (E. Vogt, P. Vouga, V. Von Gonzenbach), en Angleterre (V.G. Childe, S. Piggott), etc. Le retard accumulé par la France explique d'ailleurs pourquoi plusieurs des synthèses sur le Néolithique de l'hexagone étaient alors rédigées par des chercheurs étrangers

depuis celle de Bosch-Gimpera et Serra Rafols en 1927 jusqu'à celles de Sandars (1950) et de Piggott (1953), ce qui exaspérait Vaufrey.

Deux articles d'Arnal mirent un terme à cette atonie. L'un publié avec G. Benazet sur la poterie néolithique française dans le Bulletin de la Société Préhistorique Française en 1951 et surtout une clairvoyante synthèse intitulée « *La structure du Néolithique français d'après les récentes stratigraphies* », véritable article fondateur publié en 1953 dans la revue salmantine Zephyrus (Arnal et Bénazet 1951 ; Arnal 1953). Cette esquisse sera reprise deux ans plus tard et plus largement documentée par G. Bailloud et P. Mieg de Boofzheim dans leur ouvrage de synthèse de 1955 (Bailloud et Mieg de Boofzheim 1955). Arnal lui-même donnera de ce premier échafaudage des versions plus détaillées dans deux autres parutions, l'une publiée en Allemagne avec C. Burnez (1956), l'autre en Espagne avec H. Prades (1958) (Arnal et Burnez 1956-1957 ; Arnal et Prades 1958). Le schéma chrono-culturel du Néolithique français se déclinait dès lors ainsi :

	<i>Sud de la France</i>	<i>Nord de la France</i>	<i>Arene Candide</i>
-Néolithique ancien :	Cardial	Rubané	Impressa
-Néolithique moyen :	Chasséen A	Chasséen A	Vases à bouche carrée
-Néolithique récent :	Chasséen B	Chasséen B	Lagozza
-Néolithique final :	Pasteurs et Plateaux	S.O.M.	Enéolithique

Le Chasséen

Dans une telle classification, on perçoit d'emblée le rôle central du Chasséen, terme forgé par Arnal pour rendre hommage à J. Déchelette qui avait, dans son manuel, attiré l'attention sur l'originalité de la céramique du Camp de Chassey (Saône et Loire). A partir de la fouille qu'il conduisit dans la grotte de la Madeleine (Villeneuve-lès-Maguelone, Hérault) et dont il publia la monographie en 1956 dans la revue Zephyrus, il eut l'intuition d'en rapprocher les céramiques de productions semblables issues de divers sites du Midi et de celles des complexes Cortaillod et Lagozza (Arnal 1956). Tirant les leçons de la stratigraphie des Arene Candide mais constatant parallèlement l'absence, en France, de la culture italienne des Vases à bouche carrée, il accorda à son chasséen une longue durée et le subdivisa en deux phases : l'une A, à poterie souvent décorée (qu'il mettait en relation avec la VBQ), l'autre B, à céramique à paroi plutôt monochrome, proche du « Lagozza » des Arene Candide (en fait du Chasséen) et caractérisée notamment par des anses en « flûte de Pan » ou « en cartouchière ». L'industrie lithique s'originalisait par la présence de lamelles en silex blond vaclusien. Arnal tenta de confirmer –difficilement– ses observations à la Madeleine par les données de la stratigraphie de Roucadour (Lot) (Niederlender *et al.* 1966).

Les recherches ultérieures devaient modifier ces hypothèses en ne validant pas le positionnement récent des anses « en flûte de Pan » mais en confirmant notamment une certaine ancienneté des motifs décoratifs géométriques. Divers travaux ont par la suite tenté de périodiser l'évolution de la céramique chasséenne (Vaquer, Beeching, Gernigon, Georjon, Lepère) tandis que les recherches sur le lithique de Lea et de Briois ont montré l'existence d'un stade où du lamellaire non chauffé précède les industries à lamelles standardisées sur silex blond chauffé décrites par Arnal.

Deux problèmes restaient posés. D'abord celui de la genèse du Chasséen. Arnal, diffusionniste de son temps, y voyait le résultat d'influx italiens en rapprochant notamment le décor géométrique incisé ou gravé de certains motifs italiens et les coupes à socle chasséennes des pieds cylindriques hauts de certains récipients de la V.B.Q. (Arnal 1957). Autre problème : l'extension du Chasséen des bords de la Méditerranée jusqu'au Nord de la France posait la question de son unité et ceci d'autant que, dans le Bassin parisien, un outillage « campignien » se substituait aux fines lamelles méridionales. En dépit de la reconnaissance de divers faciès (méridional, bourguignon, salinois, parisien, atlantique), l'unité de la culture, défendue notamment par G. Bailloud, se maintint.

Le mégalithisme

Vivant au cœur d'une région particulièrement fournie en tombes dolméniques, Arnal s'intéressa à la question du mégalithisme méridional dont il précisa très tôt la typologie architecturale. Il définit le groupe des dolmens à couloir (parfois à antichambre) du Languedoc oriental dont il détacha, sous le nom C-dolmens, une variante à murs de pierre sèche. Il précisa l'architecture des dolmens caussenards et aussi ceux de la zone pyrénéenne dont il rattacha les plus imposants à la catégorie des allées-couvertes.

De façon plus globale, il regroupait dans un même ensemble, qu'il jugeait ancien, les divers monuments à couloir de la façade atlantique et du Languedoc. Il plaçait dans une étape plus récente les monuments allongés rectangulaires dans laquelle il englobait les allées couvertes armoricaines, celles du Bassin parisien, les allées d'Aquitaine et jusqu'aux longues allées de la plaine minervoise. Curieusement, les hypogées d'Arles relevaient, dans son esprit, de l'étape ancienne. Evidemment cette classification architecturale avait des visées chronologiques. Dans son esprit, les dolmens à couloir atlantiques, qui livraient de la céramique chasséenne et notamment des vases-supports, ne pouvaient être plus anciens que les monuments à couloir languedociens, estimés contemporains et plus proches de l'aire supposée de formation du Chasséen tandis que, de façon plus générale, le sens de la propagation de l'architecture mégalithique considéré comme d'origine méditerranéenne, ne pouvant être que Sud-est/Nord-ouest. Les datations radiocarbone infirmèrent l'hypothèse et la plupart des auteurs admit que le dolménisme méridional ne se développait qu'à compter du Néolithique final, soit le milieu du IV^e millénaire. C'est ainsi que les dolmens à couloir du Languedoc oriental furent attribuées au Ferrières (-3200/-2900 BC). On n'exclut pas pour autant aujourd'hui que quelques dolmens méridionaux soient plus anciens et n'apparaissent lors de la transition Chasséen-Néolithique final. De sorte que les thèses d'Arnal ont, sur ce plan, repris quelques couleurs.

Les statues-menhirs

Jean Arnal nous a laissé une synthèse à l'échelle européenne sur les statues-menhirs et autres stèles anthropomorphes. C'est un bel ouvrage dans lequel sont passés en revues les principaux groupes de monuments dispersés de la Crimée à la péninsule Ibérique (Arnal 1976). L'auteur décrit les caractéristiques de chaque école et livre une proposition de positionnement chronologique pour chacune d'elles. Dans le Midi tout particulièrement, Arnal distingue le groupe des stèles de Trets, attribué au Chasséen, les statues du Languedoc oriental, les petites stèles à tête de chouette des garrigues, le groupe rouergat de loin le plus fourni et le plus emblématique. De ce dernier la pièce la plus diagnostique demeure le fameux « objet » sculpté ou gravé sur la poitrine des sujets masculins et qui a donné lieu à diverses interprétations. Arnal restait prudent sur sa signification. En revanche le rapprochement qu'il faisait avec certaines parures, dites « pendeloques-poignards » reste hypothétique.

La mosaïque culturelle méditerranéenne du Néolithique final

Les diagnoses typologiques appliquées à la céramique firent rapidement apparaître à Arnal la diversité culturelle du Néolithique final méridional. Plusieurs entités reçurent ainsi un état-civil. A partir de la documentation issue du village à infrastructures en pierre sèche de Fontbouïsse (Villevieille, Gard), publié dès 1947 avec M. Louis et D. Peyrolle dans *Gallia*, il créa le Fontbuxien (Louis *et al.* 1947). Ses propres fouilles au dolmen de Ferrières (Hérault) lui livrèrent des céramiques à décor de chevrons dont il fit le Ferrérien ou Ferrières (Arnal 1963a). Il crut un temps ces deux cultures contemporaines mais réalisa par la suite l'antériorité du Ferrière sur le Fontbouïsse. Il appela « Rodéziens » les populations établies sur les Grands-Causse, caractérisées par des marqueurs lithiques, des céramiques ou des parures. Au Sud de l'Orb et sur les deux versants de la chaîne pyrénéenne vivaient les « Pyrénéiques », riches en

vases campaniformes, palettes de schiste, flèches à long pédoncule et ailerons ou en boutons perforés en V.

Arnal concevait ces entités comme des sortes de tribus établies sur des territoires géographiques bien circonscrits et jalousement gardés. Des frictions avec les cultures limitrophes pouvaient éventuellement survenir. Les « Rodéziens », belliqueux, n'hésitaient pas à l'occasion à razzier les populations des basses terres et à établir des colonies en dehors de leur pays. Dans la grotte de la Route (Saint-Martin-de-Londres (Hérault)), certains des leurs auraient été enterrés avec des marqueurs propres à leurs productions comme les flèches à bords crénelés « en sapin ».

Dans cette mise en évidence des divers aspects du Néolithique méridional, Arnal eut aussi le mérite, un peu seul contre tous, de révéler l'originalité de certaines constructions en pierre sèche du Chalcolithique Fontbouïsse. Et, tout particulièrement, en fouillant l'enceinte à structures circulaires du Lébus à Saint-Mathieu-de-Trévières (Hérault), un édifice que beaucoup estimaient tout au plus médiéval (Arnal et Martin-Granel 1963b ; Arnal *et al.* 1963, 1964 ; Arnal 1973). Cette démonstration fut le point de départ d'une série de recherches conduites sur de telles architectures comme Boussargues ou le Rocher du Causse. Arnal vit dans cette construction une sorte de forteresse qu'il comparera, en extrapolant quelque peu, aux sites fortifiés du Sud de l'Espagne et du Portugal alors qu'il ne s'agit, me semble-t-il, que d'un habitat enclos dans un contexte économique adapté au biotope des garrigues (Figure 2).



Figure 2. Jean Arnal.

L'Âge du Bronze

Pour ne rien oublier, il faudrait également souligner l'investissement de Jean Arnal dans l'Âge du Bronze du Sud de la France. Ainsi de la recherche d'éléments diagnostiques pour identifier le Bronze ancien qu'on avait alors du mal à démarquer du Chalcolithique et qu'authentifia sa publication du dolmen de Saint-Gervais-les-Bagnols (Gard) (Arnal 1963b). Ou encore ses enquêtes sur les récipients à anse à bouton ou ad ascia qu'il rapprocha des séries italiennes de la Polada (Arnal et Audibert 1956), ses considérations sur la céramique lustrée du Bronze final issue de la Grotte de l'Hortus (Arnal et Prades 1956), ou encore ses textes sur les dépôts launaciens.

Pour conclure

Que retenir in fine de cet engagement multiforme et intense ?

En premier lieu et avant tout l'élaboration des cadres structurels du Néolithique français. Avant lui, n'avaient guère été identifiés que le Danubien, la S.O.M. et une vague entité : le Lacustre. En faisant du Chasséen la colonne vertébrale du Néolithique français et en le dépolluant du Campignien jusque-là perçu comme une « civilisation », il a donné corps à une culture qui s'est avérée essentielle dans sa force d'expansion et d'homogénéisation.

Arnal a aussi été l'un des premiers à donner à la céramique sa valeur diagnostique comme l'a admirablement montré sa contribution avec G. Bailloud et R. Riquet aux styles des poteries néolithiques de l'hexagone (Arnal *et al.* 1960).

Ses incursions dans le mégalithisme furent également très positives en raison de son souci de s'extraire de ses propres terrains méridionaux pour penser plus largement la terminologie, la taxinomie, et le comparatisme ouest-européen.

Enfin sa mosaïque culturelle a laissé des traces : le Chasséen, le Ferrières, le Fontbouisse ne sont plus contestés. En revanche les Rodéziens sont devenus le groupe des Treilles, les Pyrénéiques se sont partagés entre les Véraziens et les Campaniformes pyrénéens, l'Argenteuillien s'est fondu dans le groupe de Gord.

Diffusionniste –ce qui, en même temps lui permettait de voir large- Arnal concevait le changement culturel en termes de ruptures violentes : les chasséens venus d'Italie avaient éliminé les cardiaux, à leur tour les Ferrières d'origine inconnue (il les avait un temps rapproché des populations d'Altheim) avaient évincé les chasséens, les Fontbouisses du Lébus avaient succombé devant les envahisseurs rhodaniens du Bronze ancien. Il ne croyait guère aux éclosions autochtones.

Ses larges vues étaient entretenues par les amicales relations qu'il avait su nouer avec quelques maîtres de l'époque et notamment les professeurs Juan Maluquer de Motes à Salamanque, puis à Barcelone, Glyn Daniel à Cambridge (avec qui il publia les caractères architecturaux des dolmens et la morphologie des tumulus en France et en Angleterre : Daniel et Arnal 1952), ou encore Edward Sangmeister à Freiburg-Brisgau qui vint avec ses étudiants fouiller au Lébus. Ce réseau explique aussi la portée internationale de ses publications parues dans de grandes revues étrangères comme *Zephyrus*, *Ampurias*, *Germania* ou *Antiquity*.

Bibliographie

- Arnal, J. 1953. La structure du Néolithique français d'après les récentes stratigraphies, *Zephyrus*, IV : 311-344.
- Arnal, J. 1956. La grotte de la Madeleine, *Zephyrus*, VII : 33-79.
- Arnal, J. 1956. Petit Lexique du Mégalithisme, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, LIII : 518-531.
- Arnal, J. 1957. Hypothèse de travail sur l'origine des vases supports français. *Revue Archéologique de l'Est*, VIII : 127-132.
- Arnal, J. 1963a. *Les dolmens du département de l'Hérault*, Préhistoire, XV.
- Arnal, J. 1963b. Le dolmen de Saint-Gervais-les Bagnols (Gard), In 'A. Pedro Bosch-Gimpera, en el septuagesimo aniversario de su nacimiento' : 15-24, Mexico.
- Arnal, J. 1973. Le Lébus à Saint-Mathieu-de-Trévières (Hérault). Ensemble du Chalcolithique au Gallo-Romain, *Gallia-Préhistoire*, XVI : 131-193.
- Arnal, J. 1976. *Les statues-menhirs, hommes et dieux*. Toulouse : Editions les Hespérides.
- Arnal, J., Audibert, J. 1956. Enquête sur la répartition des vases de « La Polada » en France, *Bulletin du Musée d'Anthropologie Préhistorique de Monaco*, 3 : 241-283.
- Arnal, J., Bailloud, G., Riquet, R. 1960. *Les styles céramiques du Néolithique français*, Préhistoire, XIV.
- Arnal, J., Benazet, G. 1951. Contribution à l'étude de la poterie néolithique française. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, XLVIII : 541-564.
- Arnal, J., Burnez, C. 1956-57. Die Struktur des Französischen Neolithikums auf Grund neuester stratigraphischer Beobachtungen, *Germania* : 1-90.
- Arnal, J., Martin-Granel, H. 1961. Le château préhistorique du Lébus, Saint-Mathieu-de-Trévières (Hérault), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, LVIII : 571-582.
- Arnal, J., Martin-Granel, H., Sangmeister, E. 1964. Lébus, *Antiquity*, XXXVIII : 191-201.
- Arnal, J., Martin-Granel, H., Sangmeister, E. 1964. Lébus, eine frühbronzezeitliche Befestigung in Südf frankreich, *Germania*, 1963, XLI, 2 : 229-243.
- Arnal, J., Prades, H. 1956. A propos de la civilisation des champs d'urnes. Coup d'œil sur le Midi, *Revue Archéologique de l'Est*, VII : 7-18.
- Arnal, J., Prades, H. 1958. El Neolítico y Calcolítico franceses, *Ampurias*, XXI : 69-16, Barcelona.

- Bailloud, G., Mieg de Boofzheim, P. 1955. *Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen*. Paris : Picard.
- Daniel, G., Arnal, J. 1952. Les monuments néolithiques et la forme des Tumuli en France et en Angleterre, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, XLIV : 39-53.
- Louis, M. 1948. *Préhistoire du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon*. Nîmes : Bruguier.
- Louis, M., Peyrolle, D., Arnal, J. 1947. Les fonds de cabanes énéolithiques de Fontbouïsse, Commune de Villevieille (Gard), *Gallia*, V, 2 : 235-257.
- Louis, M., Taffanel, O. et J. 1955, 1958, 1960. *Le Premier Age du Fer languedocien*. Bordighera : Institut International d'Etudes Ligures, 3 tomes, 1955, 1958, 1960.
- Nierderlender, A., Lacam, R., Arnal, J. 1966. *Le gisement néolithique de Roucadour (Thémines, Lot)*, supplément à Gallia-Préhistoire, III. Paris : CNRS.

Jacques Cauvin (1930-2001)

Olivier Aurenche

Professeur émérite Université Lumière-Lyon 2, Maison de l'Orient

Né au Maroc, et après une formation philosophique à Paris (khâgne au lycée Henri IV, puis études à la Sorbonne), mais sans pouvoir passer l'agrégation à cause de sa surdité, Jacques Cauvin se tourne d'emblée vers la recherche préhistorique. Ses premiers terrains sont ardéchois, où il avait élu domicile pour s'éloigner de la ville.

Grâce au 'réseau Leroi-Gourhan', rencontré au Musée de l'Homme et à Arcy-sur-Cure, sans toutefois y croiser directement F. Hours, il est invité par ce dernier à étudier le matériel lithique des niveaux néolithiques de Byblos. Présent sur le terrain dès 1958, il participe à sept campagnes, jusqu'en 1967. Il en tire le sujet de sa thèse d'état soutenue en 1968. L'ouvrage fait date et il devient définitivement 'orientaliste', spécialiste de la période néolithique.

Dans le même temps, il entamait une série de prospections en Syrie, dans le Hauran en 1962, puis dans la Djezireh en 1969 qui menèrent à deux fouilles rapides à Taïbé, publiées en 1965, puis à Assouad, publiées en 1972. C'est alors qu'un collègue hollandais, Maurits van Loon, qui connaissait ses travaux, lui propose de fouiller un tell qu'il venait de découvrir lors de la prospection préalable à la construction du grand barrage el Assad sur l'Euphrate. C'est l'aventure de Mureybet, de 1971 à 1974, course contre la montre avant la mise en eau du lac de retenue. La publication définitive, à laquelle Jacques Cauvin mettait la dernière main au moment de son accident de santé, a pu paraître aux BAR en 2008, grâce Juan José Ibanez. La séquence néolithique retrouvée fait de Mureybet, pour le Levant nord, l'équivalent de Jéricho, pour le Levant sud.

Toujours, grâce à Maurits van Loon, l'aventure se poursuit dans l'oasis d'el Kowm, sous une forme nouvelle. Jacques Cauvin avait obtenu des autorités syriennes, non pas la concession d'un seul site, un autre tell (Kowm 1), mais d'une région entière d'environ 30 km de diamètre ! Il persuade alors les autorités françaises – le ministère des Affaires Etrangères – de créer dès 1977 une « mission permanente » dont il garda la direction jusqu'en 1993. L'entreprise changeait d'échelle !

Après des sondages dans plusieurs sites épipaléolithiques (Kowm 1, Nadaouiyeh 2), l'équipe s'attaqua à deux sites néolithiques, Kowm 2-Caracol et Qdeir. Sur le premier, les fouilles conduites par Danielle Stordeur ont fait l'objet d'une publication définitive parue en 2000. Le second était en cours de fouille par Frédéric Abbès au moment de la fermeture du pays aux missions étrangères.

Dans le même temps, dès 1980, il invitait l'équipe des paléolithiciens (géomorphologues et préhistoriens, Paul Sanlaville, Jacques Besançon, Lorraine Copeland et Francis Hours [voir *supra* biographie de Francis Hours]) à prospecter à leur tour le bassin d'El Kowm.

Toujours sollicité par les fouilles de sauvetage, Jacques Cauvin, sans quitter l'Euphrate, entreprend enfin, en Turquie, la fouille de Cafer Höyük, de 1979 à 1986, dont les rapports préliminaires ont paru dans les *Cahiers de l'Euphrate* 3 à 7.

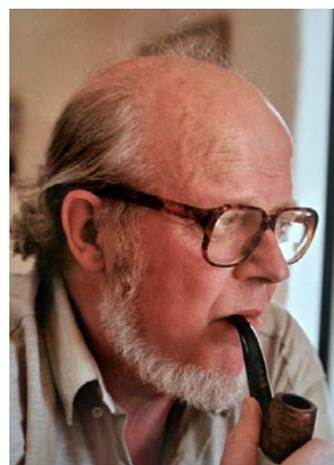


Figure 1. Jacques Cauvin.

Grâce à ses fouilles, il a totalement renouvelé les connaissances sur l'ensemble de la séquence néolithique en Syrie, depuis le Natoufien final jusqu'à la fin du *so-called PrePottery Neolithic B*.

Mais son rôle ne s'est pas borné aux travaux de terrain. Il a créé dans le sud de la France, où il s'était réfugié, un véritable laboratoire d'études, susceptible d'accueillir aussi bien les collections que les chercheurs chargés de les étudier. Installé dans une ancienne filature de soie, puis dans le siège d'une ancienne commanderie à Jalès, cet Institut de Préhistoire Orientale est devenu un centre internationalement reconnu, véritable 'capitale' de la recherche préhistorique proche-orientale, doté notamment d'une bibliothèque dans laquelle tous les chercheurs mettaient en commun leur ressources.

J. Cauvin avait compris très tôt, aussi, la nécessité de ne pas se couper du milieu universitaire. Dès la création de la Maison de l'Orient, à Lyon, en 1976, il a tenu à ce que les membres de son équipe puissent en faire partie. Cette double implantation a constitué un précieux gage d'ouverture.

Bien qu'étant resté toute sa carrière au CNRS, en gravissant successivement tous les échelons (attaché de recherche en 1957, chargé de recherche en 1966, maître de recherche en 1977, directeur de recherche en 1983, enfin directeur de classe exceptionnelle en 1995), il a déployé une intense activité d'enseignant, à l'université de Paris 1 (1978-1982) en même temps qu'à l'université Lyon 2 (1977-1982). Tous ses auditeurs tombaient sous le charme de son enseignement à la fois original et clair. Il a dirigé plusieurs maîtrises, DEA et thèses à Paris 1, Paris 10 et Lyon 2.

En dehors de la 'somme' que constitue sa thèse d'état (*L'outillage néolithique de Byblos et du littoral libanais*) parue en 1968 et de sa thèse secondaire (*Religions néolithiques de Syrie-Palestine*) parue en 1972, il est l'auteur de plusieurs livres qui sont autant de 'commandes'. En 1978, *Les premiers villages de Syrie-Palestine* reprennent une série de conférences données à la maison de l'Orient. En 1985, sa contribution à la *Protohistoire de l'Europe* répond à une sollicitation des co-auteurs, et en 1994, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, a été écrit à la demande des éditions du CNRS. Certains de ces ouvrages ont été traduits en plusieurs langues.

Il est aussi à l'origine de plusieurs ouvrages collectifs. En 1981, il coédite avec Paul Sanlaville le premier colloque *Préhistoire du Levant*, et, en 1989, avec O. Aurenché, un ouvrage sur le phénomène des *Néolithisations* dans le monde. Il participe enfin à l'aventure de *l'Atlas des sites du Proche Orient (14.000-5.700 BP)* paru en 1994.

Ses centres d'intérêt étaient nombreux. Il s'est particulièrement penché sur les débuts de l'agriculture. Il est le premier à avoir mis en évidence, dans le Proche Orient, une longue période de coexistence entre la cueillette, pratiquée depuis toujours par les paléolithiques, et les premières semences conscientes de céréales sauvages ayant abouti à leur domestication, phase qu'il a qualifiée de 'proto-agriculture'.

Constatant la présence conjointe, dans la cuvette d'el Kowm, de sites de sédentaires, de campements temporaires et de haltes de chasse, il a pu ensuite prouver, la mise en place, dès le Néolithique, d'une forme de nomadisme pastoral.

Enfin, à la suite des fouilles de Cafer, il avait voulu mettre en évidence, en 1988, sur le Moyen Euphrate un foyer unique de néolithisation, qui aurait ensuite diffusé vers le Taurus et le plateau anatolien. Les découvertes récentes l'ont conduit, dix ans plus tard, à nuancer son propos (article dans les *Mélanges Çambel*).

La grande affaire de sa vie est cependant restée celui de l'origine des religions, l'émergence progressive d'une dualité transcendantale, où la représentation de l'élément féminin sous une forme humaine se dégage la première, alors que l'élément masculin reste 'animalisé' sous la forme du

taureau. Il voit dans cette mise en valeur de la femme, devenue déesse, « une dimension surréelle... un univers désormais distendu entre deux niveaux, celui de l'humanité simple en difficulté et celui du dieu qui résout les problèmes au prix d'un effort 'spirituel' » (*La Recherche*, n°194, 1987). Plus tard, il précise sa pensée : « l'agriculture au IX^{ème} millénaire a effectivement démarré sous l'égide de la déesse... L'émergence au PPNB du pôle viril plus conscient et plus explicite dans sa forme humaine semble historiquement lié à la subordination du monde animal ». (*Le Cheval de Troie*, n°14, 1996). Répondant à Alain Testart, il résume sa démarche : « la naissance des divinités ne m'intéresse donc qu'en tant que nouvel épisode dans l'histoire du psychisme humain ». (*Les nouvelles de l'Archéologie*, n°79, 2000).

On trouvera l'ensemble de la bibliographie dans le numéro 37, 2011 de la revue *Paléorient*, volume thématique entièrement consacré à la pensée de Jacques Cauvin.

Homme de terrain, animateur d'équipes ayant formé deux générations de préhistoriens français et étrangers, penseur original et fécond, il figure, sans conteste, parmi les 'grands' de la préhistoire française.

Bibliographie

- Cauvin, J. 1968. *Les outillages néolithiques de Byblos et du littoral libanais*. Paris : Librairie Maisonneuve.
- Cauvin, J. 1972. *Religions néolithiques de Syrie-Palestine*. Paris : Librairie Maisonneuve.
- Cauvin, J. 1978-1998. *Cahiers de l'Euphrate* 1-8 (éd.). Paris : Éd. du CNRS (n° 1-3) ; Éd. ERC (n° 4-8).
- Cauvin, J. 1978. *Les premiers villages de Syrie-Palestine du IX^e au VII^e millénaires*. Lyon : Maison de l'Orient (CMO 4).
- Cauvin, J., Sanlaville, P. (eds) 1981. *Préhistoire du Levant. Chronologie et organisation de l'espace depuis les origines jusqu'au VI^e millénaire*. Paris : CNRS Editions.
- Aurenche, O., Cauvin, J. (eds) 1989. *Néolithisations*, BAR IS 516, Oxford et Lyon.
- Cauvin, J. 1994. *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*. Paris : CNRS Editions. Réédition 1997 Flammarion, Collection Champs.
- Hours, F., Aurenche, O., Cauvin, J., Cauvin, M.Cl., Copeland, L., Sanlaville, P. 1994. *Atlas des sites du Proche Orient (14.000-5700 BP)*, Lyon : Maison de l'Orient et Paris : de Boccard.
- Aurenche, O., Cauvin, M.C., Sanlaville, P. 1990. *Préhistoire du levant: processus des changements culturels: hommage à Francis Hours*. Colloque international CNRS (30 mai-4 juin 1988), Maison de l'Orient Méditerranéen (Lyon), Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 501 p.

Bohumil Soudský et l'archéologie française

Jean-Paul Demoule

Professeur émérite Université de Paris 1 Panthéon Sorbonne

Le quinze Janvier 1976, Bohumil Soudský mourait à Paris d'une affection cardiaque à l'âge de cinquante-quatre ans. Établi en France depuis quatre années et demie à peine, il venait pourtant d'y renouveler profondément l'archéologie de terrain, de jeter les bases d'une nouvelle École de protohistoire française – et de s'attirer par-là l'opposition passionnée, voire la haine, d'une bonne partie des notabilités d'alors de la discipline¹.

Quarante années après cette disparition prématurée, son nom est désormais beaucoup moins connu des nouvelles générations d'archéologues français, et notamment de celles de l'archéologie préventive – et c'est aussi une raison d'en parler. Nous daterons de 1969 la première apparition « française » de Bohumil Soudský, avec sa participation remarquée au premier congrès international consacré à la formalisation et à l'informatique archéologiques, organisé à Marseille par Jean-Claude Gardin (Soudský 1970).

De la formation aux 'années Bylany'

On peut distinguer trois grandes périodes dans l'activité scientifique de Bohumil Soudský, celle de la formation, celle de Bylany et celle, brutalement interrompue, des synthèses. La période de la formation s'étend jusqu'en 1953. Cette formation, cette 'Bildung', au moment même où la préhistoire va se spécialiser et se parcellariser, reste pourtant digne des humanistes du XIX^e siècle, à la dernière génération desquels il appartient sans nul doute. Après des études secondaires classiques, il étudie pendant quatre années, séminariste dans l'ordre de Prémontré, l'hébreu, la théologie, l'accadien et l'archéologie biblique à l'Institut de Théologie de Prague. Il suit les cours de Hrozný, le déchiffreur du hittite, qui lui conseille de poursuivre à Paris, dès la fin de la Guerre. Il y obtiendra notamment le diplôme d'études sémitiques auprès de Labat à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et sera admis à titre étranger à l'Ecole Normale Supérieure. Il rencontrera également Gordon Childe, avec qui il aurait souhaité entreprendre une Thèse d'État, et dont la marque sera bien visible au moment des synthèses ultérieures.

C'est alors que le Front Populaire gagne les élections à Prague en 1948, pour faire progressivement place à un gouvernement communiste homogène. A la différence d'autres de ses condisciples, Bohumil Soudský regagne cependant son pays, ce qui parut bien suspect à la Police politique, et devint Assistant à l'Université de Prague. Avec son maître l'académicien Filip, qui dirigera (et protégera) longtemps l'Institut d'Archéologie, il est au nombre des intellectuels tchèques sincèrement ralliés aux premiers temps de la République Socialiste, même s'il gardera toujours une part de la foi de ses années de séminaire. Mais bientôt la nuit du stalinisme va s'abattre pour longtemps sur la moitié du monde. Dans l'Europe centrale, entre la vieille génération des militants des années trente, qui passera presque directement des geôles fascistes à celles des communistes, et les générations sans illusions ni idéaux d'après 1968, la génération de Bohumil Soudský, qui entre à l'âge d'homme pour voir ses aspirations trahies avec un cynisme

¹ Ce texte reprend sous une forme modifiée et actualisée : « Vingt ans après : l'influence de Bohumil Soudský dans l'archéologie française », in : A. Duval (ed.), La préhistoire en France – Musées, écoles de fouille, associations... du XIX^e siècle à nos jours, Actes du 114^e Congrès National des Sociétés Savantes (Paris, 3-9 avril 1989), Éditions du CTHS, Paris, p. 49-59. Traduction tchèque : Dvacet let pote (1969-1989): Bohumil Soudský a francouzskaprotohistorie. In: Bylany Varia 2. – (Ed. Pavlů, I.). – Praha, Archeologickyustav 2002, p. 5-9 (Vyzkumnyzamer: CEZ:AV0Z8002910).

sans équivalents dans l'histoire – cette génération sera sans doute la plus meurtrie de toutes. Lors du Printemps de Prague, au nom de ces mêmes idéaux trahis, Bohumil Soudský décide alors d'adhérer au Parti communiste, dont les dirigeants étaient à la tête du mouvement de rénovation – un geste d'espoir qui prendra fin avec celui de tout un peuple.

Après son Doctorat consacré en 1950 aux 'Premières civilisations agricoles de l'Asie Antérieure et de l'Europe sud-orientale', il entreprend à partir de 1953 de vastes fouilles, d'abord comme Directeur du Musée de la Ville de Prague (l'équivalent d'un service régional de l'archéologie en France), puis à compter de 1957 comme chercheur à l'Institut Archéologique de l'Académie des Sciences (l'équivalent de notre CNRS). Outre de nombreux grands sauvetages, il commence dès 1953 la fouille historique de Bylany, qui sera pendant quinze ans le lieu de toutes les innovations méthodologiques. Ce chantier résultera d'une décision rationnelle de l'archéologie tchèque, soucieuse d'entreprendre la fouille extensive d'un village du plus ancien néolithique centre-européen. Sur le site finalement retenu, on construit une base de fouille où trois archéologues (Bohumil Soudský et ses assistants, Ivan Pavlůet Maria Zapotocka), une dizaine de techniciens et une cinquantaine d'ouvriers travaillaient à longueur d'années. Un type d'entreprise que l'on attend toujours, trente-cinq années plus tard, d'une archéologie française où les opérations exceptionnelles de Pincevent, de la vallée de l'Aisne, du Mont Beuvray ou de Lattes restent d'un investissement comparativement bien plus modeste.

Bylany fut l'occasion d'une totale rationalisation des techniques de fouille, eu égard aux choix archéologiques. On sait que là furent utilisés les premiers engins mécanisés. C'était à l'origine un scraper tiré par un tracteur à chenille, qui décapait la terre arable sans rouler sur le niveau archéologique. Cette opération se déroulait à la fin de l'automne et le terrain était alors laissé en l'état. Au moment du dégel printanier, des équipes de terrassiers avançant de front nettoyaient à la

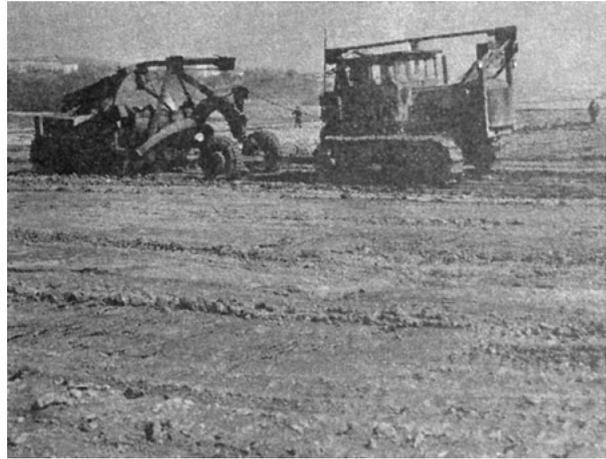


Figure 1. Scraper sur le chantier de Bylany.



Figure 2. Vue générale des fouilles de Bylany.

pelle les derniers centimètres de sol végétal, désolidarisés de la surface archéologique par l'action du gel. Ces terres étaient évacuées au fur et à mesure par des trains de tapis roulants. Le décapage annuel a pu atteindre un hectare d'un seul tenant.

C'est ainsi que furent ouverts sept hectares, qui livrèrent 200 maisons, des milliers de fosses et 80.000 tessons. Le traitement de chaque structure était décomposé en une série d'opérations nécessaires, dont l'avancée pouvait être suivie sur un tableau. Chaque tesson était codé et mis en fiche, dans les premiers temps sur des cartes mécanographiques perforées traitées sur une trieuse ; l'informatique fut introduite durant les années 1960. La poterie était en effet le principal mobilier archéologique, l'industrie en os et les ossements en général étant dissouts dans les loëss acides (contrairement à la très riche faune qui sera bientôt exhumée sur les sites de la vallée de l'Aisne), et l'industrie lithique, qu'étudia Ruth Tringham, restant relativement modeste.

Formaliser la description et la société

Le recours à l'informatique, l'un des tout premiers de l'histoire de l'archéologie, répondait à une nécessité – l'abondance du mobilier – mais aussi à des objectifs scientifiques. Les archéologues désiraient notamment savoir si l'occupation du site avait été continue ou s'il y avait eu des abandons, que trahiraient des hiatus dans l'évolution quantitative des traits stylistiques. De tels hiatus furent effectivement démontrés, et Soudský proposa donc un modèle d'« agriculture cyclique ». Ainsi le traitement documentaire et statistique conduisait à une représentation modélisée de la société étudiée.

Par une voie indépendante, humaniste, Soudský rejoignait ainsi le vaste courant international de recherche des années 1960 sur la formalisation dans les sciences humaines, mouvement divers qui recouvre aussi bien le structuralisme ethnologique que la linguistique chomskyenne ou la théorie des jeux. En archéologie, des préoccupations identiques, accélérées par la surabondance de données nombreuses mais simples et répétitives, allaient se faire jour çà et là, en Scandinavie (Moberg), en Grande-Bretagne (Clarke, Doran, Hodson, Renfrew), en France (Gardin, Jaulin), en Union Soviétique (Klejn) ou aux Etats-Unis (Hole, Binford, Flannery, etc) – entre autres noms. Ainsi se constituait, en dialogues directs ou indirects, un 'collège invisible' de pionniers formalisateurs, dont le colloque organisé à Marseille en avril 1969 sera l'une des premières manifestations publiques (Gardin 1970 ; cf. aussi Klejn 1975 et 1979).

En fait ce courant théorique sera bientôt submergé par les tapages zélés de la 'New Archaeology' américaine. Celle-ci prétendra tout à la fois atteindre d'emblée des objectifs autrement plus ambitieux bien que sans bases théoriques argumentées (les 'lois du comportement humain'), mais se dispenser d'un travail analytique en vraie grandeur sur des données réelles (et non pas sur d'éternels 'case studies' ou des « middle range théories »). Dans ce bruyant concert où l'on redécouvre l'Amérique, c'est-à-dire une épistémologie élémentaire issue d'ouvrages de troisième main et parfois teintée de sociobiologie, les travaux européens de Soudský, Klejn, Tabaczynski, Moberg, voire Clarke (prématurément disparu également) ou Renfrew, font montre, sur des modes différents, d'une toute autre culture scientifique. Il est vrai que la « post-processual archaeology » qui, à partir des années 1980, se définira explicitement, avec l'arrivée d'une nouvelle génération académique et la montée du courant postmoderne dans les sciences humaines, contre la New Archaeology », baptisée rétrospectivement « processuelle », cette archéologie-là, avec son relativisme plus ou moins assumé, fera bien pire.

Bylany sera aussi un extraordinaire lieu de rencontres humaines, où la plupart des préhistoriens d'Europe, souvent accompagnés de leurs étudiants, tiendront à séjourner au moins une fois, le lieu passionnant de discussions interminables, où étaient abordées pêle-mêle la politique contemporaine, la chronologie du néolithique, la philosophie de l'histoire ou les statistiques en archéologie ; et pour l'étudiant parisien de Mai 1968, le Bylany du mois d'août tchèque, exaltant

puis tragique, de cette même année était sans doute le lieu de tous les télescopages.

C'est entre la dernière campagne de fouille de Bylany (1967) et sa mort que Soudský posera de trop brefs jalons quant à la construction de modèles formels, tant dans la description des structures archéologiques et des traits culturels que dans la notion de 'culture' (Soudský 1970, 1971, 1973a-b ; Pavlů & Soudský 1972). Dans ce dernier domaine, il explorera



Figure 3. Bohumil Soudský et Jean Deshayes sur le site de Bylany.

notamment la hiérarchisation des groupes culturels et les phénomènes de « périphérisation ». Avec le recul des années, et malgré divers détours éclectiques par la « reconnaissance des formes », l'« intelligence artificielle », les « systèmes-expert » ou la « théorie des catastrophes », bien peu de travaux ont en archéologie poussé plus loin et de manière convaincante les hypothèses pionnières de Soudský – alors même que, de nos jours, de telles exigences théoriques semblent s'être sensiblement, mais sans doute provisoirement, éloignées du champ normal de l'archéologie.

Ces dernières années seront aussi celles de l'exil. Le 21 août 1968 les parachutistes et les chars soviétiques sont entrés dans Prague. Soudský peut encore être en 1970 professeur associé à l'Université de Sarrebruck, à l'invitation de Rolf Hachmann, et à partir de 1971 à celle de Paris I, à l'invitation de Jean Deshayes. Mais la normalisation tchécoslovaque, prudente à ses débuts, se fait de plus en plus pesante. Elle atteint les institutions scientifiques, des chercheurs perdent leur poste, contacts et séjours à l'étranger deviennent impossibles. En 1973, Bohumil Soudský se résigne à ne plus regagner son pays et adresse à l'Académie des Sciences une lettre de démission. Dans le même temps, les soubresauts culturels de la France normalisée des années pompidoliennes ne cesseront de susciter sa curiosité. Il soutiendra en 1975 une Thèse d'État française sur travaux – il possédait depuis 1965 le Doctorat d'État tchèque.

De 1971 à 1976 il fondera donc et développera à Paris, du premier au troisième cycle, un enseignement de « Protohistoire européenne », pratiquement le premier en France, si l'on excepte les chaires de Besançon et de Strasbourg (cette dernière créée par l'Allemagne en 1943 dans l'Alsace annexée), centrées sur les âges des métaux, voire, pour l'Alsace la période romaine également. Par contraste avec l'enseignement de « Préhistoire » créé par Leroi-Gourhan et voué exclusivement au Paléolithique, le terme de « Protohistoire », jusque-là un peu flou, désignera donc le Néolithique et les Âges des Métaux à l'Université de Paris I, puis ultérieurement dans un certain nombre d'autres universités. Ses cours, extraordinairement documentés, souvent ardu, traversés d'improvisations et d'intuitions, fascinent les étudiants. Il y dessine peu à peu une synthèse à venir (pour laquelle il signe avec Jean Deshayes un contrat dans la collection « Nouvelle Clio » aux Presses Universitaires de France) sur l'ensemble du néolithique européen et proche-oriental. A l'intérieur d'un nouveau cadre chronologique, il enrichit considérablement les hypothèses de Childe quant à la logique socio-économique de l'évolution de ce néolithique. Il développe en particulier la notion de « chalcolithique », cette rupture qui, au cours du cinquième millénaire, voit apparaître en Europe les premières sociétés hiérarchisées. De tout cet aspect essentiel de son œuvre ne subsisteront que les notes et les souvenirs de ses auditeurs et interlocuteurs.

L'héritage tchèque et allemand

Pour tenter maintenant, avec le recul, d'évaluer son influence, on peut à la fois comparer les héritages tchèque, allemand et français, et cela dans les trois domaines des méthodes de fouille, de la formalisation des données et de la synthèse historico-culturelle. Ils sont d'ailleurs rares, parmi les archéologues marquants du 20^{ème} siècle, ceux qui auront réussi à innover simultanément dans ces trois domaines.

En Tchécoslovaquie même, son pays, le nom de Soudský fut, selon une tradition stalinienne bien établie, frappé immédiatement d'interdit. La publication (en langue française) de la première partie de Bylany était prête en 1973 pour l'impression ; elle fut annulée. Elle ne parut que quinze ans plus tard, comprimée et en anglais. Le nom de Bohumil Soudský n'y figure pas ; mais aux noms d'Ivan Pavlů et Maria Zapotocka est cependant ajouté sur la couverture, par une subtilité typiquement tchèque, celui d'Ondřej Soudský, son fils, devenu entre-temps un statisticien confirmé et qui prit en charge une partie du traitement informatique. A la sortie de cette publication fut organisé en avril 1987 près de Prague un colloque sur les fouilles de Bylany et la culture néolithique de la Céramique Linéaire, première réhabilitation implicite mais officielle. C'est durant les jours mêmes de ce colloque que, deux décades après l'intervention soviétique, Mihaïl Gorbatchev effectua en Tchécoslovaquie sa première visite officielle. Le défilé sur le pavé de Prague de ces dignitaires russes que les participants du colloque pouvaient suivre sur les écrans de la télévision tchèque signifiait désormais la renaissance d'un espoir que leurs prédécesseurs avaient anéanti vingt ans plus tôt.

L'interdiction du nom n'interrompit pas totalement les fouilles. Bylany continua sous la direction d'Ivan Pavlů et Maria Zapotocka, mais à une échelle réduite. La microrégion de Bylany fit en particulier l'objet de fouilles préventives régulières, qui en enrichirent considérablement la carte archéologique. De nos jours, des panneaux en tchèque et en anglais renseignent les passants éventuels, autour de la base de fouille de Bylany toujours en état, sur les fouilles passées et leurs résultats.

Cependant les méthodes de Bylany, et au moins la pratique des fouilles extensives, était entre temps devenues d'un usage banal dans toute l'Europe centrale. Le travail statistique fut poursuivi par d'Ondřej Soudský et Ivan Pavlů. Ce dernier s'attacha également à quantifier les phénomènes de périphérisation stylistique. En revanche, l'archéologie tchèque, où la spécialisation individuelle par cultures et périodes est très poussée, n'a pas produit entre temps de travaux synthétiques sur une échelle plus vaste. Au niveau international, les travaux de Bylany ont été, entre autres, couronnés par un prix à l'occasion de ce même 18^{ème} congrès de l'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques qui s'est tenu à Paris en juin 2018, et peu de temps après, Ivan Pavlůa reçu également le « prix du patrimoine archéologique européen » que remet chaque année la European Association of Archaeologists lors de son congrès annuel, qui se tenait cette fois à Barcelone.

Si nous traitons aussi de l'Allemagne, c'est à la fois parce que les fouilles de Bylany ont eu dans ce pays mitoyen de la Bohême une influence sur la recherche néolithique, et notamment quant aux habitats de la Céramique Linéaire, et parce que Soudský eut avec l'Université de Sarrebruck des relations brèves mais privilégiées, aussi bien comme professeur invité que plus tard depuis Paris, puisqu'il œuvra, avec Rolf Hachmann et Jean Deshayes, pour un rapprochement contractuel entre l'U.E.R d'Art et d'Archéologie de l'Université de Paris I et l'Institut für Ur- und Frühgeschichte und Vorderasiatische Archäologie de l'Université de la Sarre – université d'ailleurs fondée après la Seconde Guerre par l'occupant français. La présence à Sarrebruck dès 1971, comme enseignant puis ultérieurement comme directeur de l'Institut sus-nommé, de Jan Lichardus, l'un des disciples tchécoslovaques les plus proches de Soudský, renforça cette influence, de même que la nomination

à Paris, après la mort de Soudský et sur son poste, de Marion Lichardus-Itten, resserra les liens entre les deux Instituts.

Toutefois cette influence sur l'archéologie allemande est restée partielle et limitée. Dans le domaine des fouilles, l'Allemagne avait depuis Buttler et Cologne-Lindenthal ses propres traditions. Plus qu'un exemple, Bylany fut parfois perçu comme un défi. Ainsi les maîtres d'œuvre des grandes fouilles de sauvetage du plateau d'Aldenhoven, qui dégagèrent extensivement plusieurs villages de la Céramique Linéaire, cherchèrent-ils avec vigueur un modèle alternatif. Symétriquement, leurs moyens statistiques restèrent-ils plus classiques et moins ambitieux. En matière de traitement des données, l'Allemagne avait également ses propres traditions. Dès les années 1950, la revue hambourgeoise *Archaeologia Geographica* avait autour d'Eggers, Kossack et Hachmann promu les méthodes graphiques de l'analyse spatiale et de la sériation des nécropoles. Aussi, en matière de formalisation des données, c'est plutôt l'influence de Rolf Hachmann qui se fit sentir à Sarrebruck, dont il dirigeait l'Institut, et qui déboucha notamment sur la chronologie de la culture de Rössen par Jan Lichardus ou celle de la culture de Grossgartach par Marion Lichardus-Itten. Et sur cette lancée, l'influence sarrebruckoise atteignit Paris, où plusieurs travaux s'appliquèrent à la sériation graphique de nécropoles et de dépôts du Néolithique, de l'Age du Bronze et de l'Age du Fer, dans un pays où ces techniques, bien éprouvées outre-Rhin, étaient jusque-là restées marginales.

Ce livre de synthèse déjà évoqué, que projetait Bohumil Soudský avec Jean Deshayes sur le néolithique européen et proche-oriental, fut finalement réalisé près de quinze ans plus tard par Jan Lichardus et Marion Lichardus-Itten, avec la collaboration de Jean Cauvin et Gérard Bailloud et paru en 1985. Il s'agit à la fois d'un héritage direct, oralement transmis, de Soudský, marqué toutefois d'une tradition plus 'germanique'. De l'héritage, il conserve le système chronologique global, qui n'avait jamais été exprimé jusque-là avec cette ampleur (accompagné d'une légitime défiance dans l'application irraisonnée des datations au radiocarbone), ainsi que les grandes coupures socio-économiques. Mais il est sans doute plus 'historico-culturel' qu'il ne l'aurait été (si du moins cette question peut avoir un sens), plus 'diffusionniste' également et moins évolutionniste. Il est vrai qu'entre-temps le progrès des recherches sur la protohistoire des steppes et des découvertes spectaculaires comme celles de la nécropole de Varna ont focalisé l'attention vers les mouvements qui agitent ces régions au cinquième millénaire. Soudský lui-même avait consacré en 1959 un article au problème indo-européen et restait attentif à la question. Toujours est-il que ce manuel indispensable n'a pas développé plus avant, ni les hypothèses socio-économiques dans la lignée childienne, ni les recherches sur cette notion taxonomique commode mais implicite de « culture archéologique » (Demoule 2010 ; voir aussi Demoule 2004).

En France, les tempêtes de la vallée de l'Aisne

On s'attachera désormais à la situation en France, puisque les enseignants et une partie des chercheuses et chercheurs réunis à Paris autour du Centre de Recherches Protohistoriques (université de Paris I) et de l'Unité de Recherche Archéologique n°12 (CNRS – devenue plus tard l'UMR 8214 « Trajectoires ») ont été les élèves directs de Soudský, avant d'être suivis par les générations ultérieures. Ces deux supports institutionnels furent créés par lui autour de 1973 (Bellon & Montagne-Bôrras 2007). Il mit en effet immédiatement ses indéniables talents d'organisateur à constituer une équipe, un centre de documentation appuyé sur une bibliothèque et un chantier-école. Cela dans le climat de misère matérielle et intellectuelle qui caractérisait alors l'archéologie métropolitaine. Le budget total de terrain du ministère de la Culture était d'environ deux millions de francs (l'équivalent d'un peu plus de deux millions d'euros de 2018), gérés par un étique « Bureau des Fouilles et Antiquités » à la tête duquel régnait un ancien administrateur colonial recasé là faute de mieux. On réunissait deux jours par an un « Conseil Supérieur de la Recherche Archéologique » qui, sans plus d'examen des dossiers ni politique

définie, répartissait la pénurie au gré des clientèles, constituées d'archéologues amateurs souvent enthousiastes mais sans encadrement ni moyens. Des pans entiers du patrimoine archéologique disparaissaient sous les bulldozers dans cette indifférence notabiliaire et autosatisfaite. Il n'existait en Protohistoire pratiquement aucune équipe professionnelle, aucun lieu de discussion, aucun colloque spécialisé.

A cela s'ajoutait le contrecoup paradoxal mais paralysant de l'influence d'André Leroi-Gourhan, le seul préhistorien français d'envergure (Soulier 2018). En voulant faire sortir l'archéologie de l'amateurisme, il condamnait avec raison les techniques de fouilles approximatives et les synthèses abusives où quelques ramassages de surface permettaient de restituer de vastes migrations imaginaires – ce dont l'œuvre de Louis-René Nougier restera sans doute le meilleur témoignage historique. Mais par cette hygiène nécessaire, il réduisait l'archéologie à la technique de fouille paléolithique « en place », il interdisait toute réflexion sur les stratégies de fouille et les relations entre coûts et profits, il discréditait la typologie, la chronologie, la notion de culture, les prospections de surface, voire l'ethnoarchéologie. En outre, bien qu'ayant reçu du CNRS et du Ministère de la Culture des moyens importants pour la fouille de Pincevent, Leroi-Gourhan cultivait l'idée d'une archéologie essentiellement bénévole, qui devait savoir se contenter de ce que la collectivité avait bien voulu lui octroyer. Le seul chercheur français à développer le « management » archéologique et la recherche des financements était Henri de Lumley ; encore le faisait-il dans la réprobation générale, et pour des opérations au coup par coup, où la médiatisation auprès du public portait souvent le poids principal, plus que le travail théorique et de réflexion.

C'est dans ce contexte que Soudský devait lancer le programme de sauvetage de la vallée de l'Aisne. Programme qui naquit de la rencontre exemplaire d'un archéologue exceptionnel, d'un groupe de jeunes chercheurs et étudiants enthousiastes, et d'une collectivité locale bien disposée. Le Département de l'Aisne en effet, par l'intermédiaire de son Office du Tourisme, avait créé depuis quelques temps un poste d'archéologue, l'un des tout premiers en France pour une collectivité territoriale. Il s'agissait de Michel Boureux, préhistorien et sédimentologue (Boureux *et al.* 2017). Son travail de sauvetage et de prospection, jusque-là dans des conditions souvent désespérées au milieu des carrières de sables et de graviers, était l'occasion pour Soudský de proposer à ses étudiants un chantier-école, qui s'ouvrit en 1971 à Chassemy, puis à partir de 1972 à Cuiry-lès-Chaudardes.



Figure 4. Bohumil Soudský et Marion Lichardu-Itten en 1974 sur le site de Cuiry-lès-Chaudardes (Aisne).

L'intérêt marqué par les autorités départementales pour le développement de l'opération suscitèrent à la fin de 1973 la mise sur pied d'un projet plus vaste, d'autant qu'outre les habituelles sablières, tout le fond de la vallée devait être détruit par la mise au grand gabarit du canal latéral à l'Aisne. Ce projet et les précédents sondages fixaient les principes du programme : grands décapages mécaniques exhaustifs, techniques de fouilles adaptées aux objectifs (il n'y a pas de sol en place dans les vallées alluviales), choix des sites en fonction de leur intérêt et des financements, rémunération de l'encadrement, étude par période de la répartition spatiale des sites, etc. Le Département de l'Aisne et la Délégation générale à la recherche scientifique et technique (DGRST, service de pilotage de la recherche placé auprès du Premier ministre, sorte de préfiguration de l'actuelle Agence nationale de la recherche) apportaient l'essentiel du financement, soit 300.000 francs en 1974 – c'est-à-dire, on l'a vu, le huitième du budget dont disposait de son côté le 'Bureau des Fouilles et Antiquités' pour tout le reste de la France...

Aussi, d'emblée, le programme et ses principes, qui sonnent maintenant pour les jeunes chercheurs d'aujourd'hui comme autant d'évidences ou de banalités, déclencha la méfiance, mais surtout l'hostilité déclarée d'une grande partie des notables en place, tels par exemple, à des degrés divers, que René Joffroy, Paul-Marie Duval, François Bordes, Henri Delporte, Jean-Jacques Hatt, Jacques-Pierre Millotte, Michel Brézillon, etc. Les passions se déchaînèrent. Dans les réunions du très officiel 'Conseil supérieur de la recherche archéologique', on dénonça le gaspillage, voire le détournement, des deniers publics, on déplora la destruction des couches archéologiques à la pelle mécanique, on nia la nécessité de fouiller un si grand nombre de maisons néolithiques puisqu'elles étaient toutes de plan identique, on s'interrogea sur le permis de séjour de Bohumil Soudský, voire sur la moralité de l'équipe de fouille... On tâcha de faire pression sur les autorités départementales et sur la DGRST. On nomma faute de mieux une Commission de surveillance. Le soutien des institutions de tutelle, ainsi que celui de plusieurs autorités universitaires du moment, comme André Leroi-Gourhan, Michel de Boïard ou Roland Martin, permirent au programme de survivre. La mort deux ans plus tard de Bohumil Soudský imposa une trêve de la décence.

La vallée de l'Aisne, un symptôme multiple

Progressivement toutefois, au vu des résultats, les opinions changèrent ; certains, comme Henri Delporte, se rallièrent officiellement au projet. De toute façon l'archéologie se transformait. Le 'Bureau des Fouilles et Antiquités' était devenue une 'Sous-Direction de l'Archéologie' dotée d'un véritable administrateur, qui vint dans l'Aisne, à l'occasion de l'inauguration à Laon d'une exposition sur les fouilles, faire amende honorable ou du moins passer l'éponge – même si, des dizaines d'années et plusieurs générations administratives plus tard, le nom de « vallée de l'Aisne » continue parfois à résonner dans les couloirs de la Sous-Direction de l'Archéologie, déménagée deux fois depuis lors, comme un souvenir vaguement sulfureux ... Les budgets augmentaient dans toute la France. Le rapport au Premier ministre de l'archéologue Jacques Soustelle, premier d'une longue série de rapports, et qui n'est toujours pas close, insistait sur la nécessité de développer l'archéologie métropolitaine, et incita à la création d'un Fond d'intervention pour l'archéologie de sauvetage, doté à l'origine de cinq millions de francs, première prise de conscience de l'urgence face aux destructions. Et comme l'opinion publique s'intéressait de plus en plus à son passé, local comme national, les collectivités locales suivaient, et bientôt les aménageurs-casseurs allaient commencer à payer (Demoule & Landes 2009). Le travail de toute une génération militante qui, à défaut de changer la vie, allait changer l'archéologie, commençait peu à peu à payer (Demoule 2012).

Dans les passions qu'il avait soulevées, le programme de la vallée de l'Aisne avait donc fonctionné comme un révélateur. Il avait renvoyé à ceux qui s'étaient crus jusque-là les acteurs de l'archéologie métropolitaine l'image, insupportable, de leurs propres manquements. En lui-même, il n'était pas une invention « sur place », puisqu'il se contentait d'importer des principes

bien établis en Europe centrale. En France d'ailleurs, certains, tels Pierre-Roland Giot au contact de l'archéologie britannique, réclamaient depuis un certain temps les moyens pour des fouilles de grandes surfaces. D'autres, tels Claude et Daniel Mordant dans la vallée de la Seine, commençaient à s'essayer seuls à la pratique des décapages mécaniques. D'ailleurs la jeune équipe réunie par Soudský n'était pas totalement en rupture avec son milieu, puisque à la mort de celui-ci Gérard Bailloud, le véritable fondateur de la recherche néolithique française, n'hésita pas à en prendre la tête (Demoule 2011). Le traitement des données avait aussi ses originalités françaises, autour de Jean-Claude Gardin, longtemps très marginal (Gardin 1979), pour les aspects logiques, et de Jean-Paul Benzecri pour les aspects statistiques (Benzecri 1982).

Mais les fouilles de la vallée de l'Aisne avaient été l'occasion d'un changement d'échelle dans la conception des fouilles. On passait de budgets annuels de chantiers à 1.000 francs à des budgets de 100.000 francs, une multiplication par cent que l'archéologie française connaîtra à nouveau dix ans plus tard avec les fouilles de sauvetage du Grand Louvre, les grands travaux urbains et de communication – ceux des budgets à 10.000.000 francs, et qui annonceront la vitesse de croisière de l'archéologie préventive à partir des années 1990, et surtout de la loi de 2001 et de la création en 2002 de l'Institut national de recherches archéologiques préventives. De nos jours, la pratique systématique des grands décapages semble si acquise, que peu de jeunes chercheurs s'interrogeraient sur ses origines (Blanquaert *et al.* 2009).

Ce n'est pas le lieu ici de faire le bilan scientifique du programme toujours en cours de la vallée de l'Aisne, bien qu'il reste à ce jour le seul programme régional en France de cette envergure – et qu'il s'achemine sans doute vers sa fin, à la fois faute de sites encore intacts, et de par le vieillissement des chercheurs présents. Il serait plus intéressant de souligner une ambiguïté fondamentale présente dès ses débuts. Contrairement aux fouilles de Bylany, issues d'une volonté scientifique planifiée, celles de la vallée de l'Aisne n'ont pu atteindre cette ampleur que dans le cadre d'un programme de sauvetage. Elles n'ont donc pu se poursuivre que dans ce cadre, celui de conditions d'urgence, sorte de fuite en avant axée sur la fouille au jour le jour de découvertes en partie aléatoires, plus que sur l'étude raisonnée – même si cette portion de vallée est devenue une référence obligée, tant pour la chronologie que l'analyse spatiale, pour toute la protohistoire de la moitié nord de la France, voire pour les périodes ultérieures, mérovingienne compris. Aussi les fouilles de la vallée de l'Aisne sont-elles un symptôme emblématique, celui d'une archéologie de sauvetage devenue préventive et désormais dotée de moyens importants (bien que les budgets de l'Aisne soient restés comparativement modestes), mais incapable de contrôler ses objectifs scientifiques et de doter de moyens conséquents l'étude de sites non menacés – les fouilles dites « programmées » étant, à de rares exceptions près, très peu financées. De ce point de vue, quoique menées à une échelle régionale, elles ne sont encore qu'un pré-Bylany, bien plus qu'un post-Bylany.

Près d'un demi-siècle plus tard, l'archéologie française n'a guère avancé dans ses principes stratégiques, malgré une considérable moisson de grandes fouilles préventives et de publications de qualité. On produit régulièrement, notamment dans le cadre du Conseil national de la recherche scientifique, une « programmation » censée édicter des priorités scientifiques, mais qui restent non avenues face à la diversité des pratiques des différents services archéologiques régionaux du ministère de la Culture. L'idée, par exemple, de privilégier certaines larges zones, comme dans les recherches en écologie, dans lesquelles les fouilles préventives seraient systématiques, n'a jamais pu aboutir (Brun *et al.* 2006). De fait, des diagnostics sur les 600 km² de surfaces « artificialisées » chaque année, c'est-à-dire détruites sur le plan archéologique, ne sont prescrits que dans 20% environ des cas. Même dans la vallée de l'Aisne, il arrive encore que des surfaces importantes, notamment de carrières de graviers, ne fasse pas l'objet de prescriptions. Plus grave, dans les années 2010, une entreprise de niveau international qui s'était engagée, afin de ne pas payer le coût de la fouille, à laisser intacte la zone d'une importante nécropole de l'âge du Fer, l'a ensuite,

non seulement détruite clandestinement, mais a entrepris de restituer artificiellement l'aspect originel de cette parcelle de terrain !

Enfin, la mise en place, encouragée par l'État, d'entreprises privées d'archéologie préventive à partir des années 2000 a entraîné, comme dans tous les autres pays qui s'y sont essayés, une dégradation progressive des conditions de travail et de la production scientifique, en raison d'une concurrence



Figure 5. La base de fouille de Bylany en 2018.

commerciale qui s'est exacerbée au fil du temps. D'autant que c'est l'aménageur économique qui choisit l'intervenant archéologique, et non un décideur scientifique (Novakovic *et al.* 2016).

Finalement, Bohumil Soudský se prêta en l'occurrence de bon gré à ce rôle d'accélérateur d'un processus en germe. Mais s'il avait eu le temps d'être plus que cela, il n'eût guère supporté de ne pas avoir lui-même l'initiative de ses décisions scientifiques, y compris dans leurs implications financières. Quant aux réactions hostiles qu'il suscita en France, il en fut pourtant surpris, bien qu'il ait de tout temps cultivé la provocation, avec un goût certain pour l'élitisme. Il avait eu au colloque de Marseille cette phrase célèbre, qui fut retenue en France : « Un archéologue à Q.I. moyen, qui a découvert, par pur hasard, une tombe princière, une église perdue, un cimetière inattendu, une ville très ancienne, devient célèbre sans le moindre travail intellectuel, ce qui n'est guère possible dans les autres sciences, où l'appareil théorique fonctionne en quelque sorte comme un filtre, pour établir une certaine hiérarchie des esprits » (Gardin 1970, p. 47). Mais du moins les oppositions qu'il rencontra auparavant, et notamment dans son propre pays où une parole de trop pouvait coûter fort cher, ces oppositions ne prirent jamais la forme médiocre ou dérisoire qu'elles eurent dans notre pays.

Au-delà des fouilles, l'héritage intellectuel

Le développement considérable des fouilles, et celles de l'Aisne en particulier, ne saurait faire oublier que, en France non plus, les travaux théoriques de Soudský n'ont guère été poussés plus avant. Certes l'analyse informatisée des données de fouille s'est banalisée, surtout à partir de l'essor de la microinformatique. Dès 1973 les fouilles de l'Aisne ont travaillé en ce sens, mais le progrès du traitement a été longtemps relégué à l'arrière-plan par les urgences immédiates du terrain. Les travaux de synthèse issus des étudiants et chercheurs de l'Université de Paris I ont souvent porté plus une marque 'historico-culturelle', dans la tradition conjointe de l'archéologie germanique et de Gérard Bailloud, que fait montre de recherches quant à la formalisation de la description et de la notion de culture. C'est ainsi du moins que l'on pourrait définir les travaux réalisés, souvent dans un cadre doctoral, dans les années 1970-1980 par Alain Beeching, Patrice Brun, Laurence Burnez-Lanotte, Serge Cassen, Claude Constantin, Jérôme Duboulozou Michael Ilett, entre autres.

Il est vrai que le déficit quantitatif en données archéologiques nécessitait avant tout la construction d'un cadre typo-chronologique de référence. Le seul travail publié de Soudský sur le néolithique

français, dans le second volume des rapports annuels des *Fouilles Protohistoriques de la Vallée de l'Aisne* (Soudský 1974), synthèse préliminaire rendue depuis partiellement caduque par la poursuite des fouilles, est une mise en place très traditionnelle de ce nouveau cadre chronologique que permettait déjà les nouvelles données découvertes. Et il n'y avait sans doute pas grand sens à vouloir d'emblée « formaliser » sur une matière encore inconnue.

Symétriquement d'autres influences ont pu depuis se faire jour à Paris, où des chercheurs étrangers considérés comme novateurs, affiliés de près ou de loin à l'originel 'collège invisible', ont été régulièrement invités pour des séjours de longue durée – ainsi de Carl-Axel Moberg, Ruth Tringham, Alain Gallay, Robert Whallon, Stanislaw Tabaczynski, Michael Rowlands, Ian Hodder, Sander Van der Leeuw, etc. C'est sans doute l'attention aux modèles anthropologiques ainsi que le développement des techniques quantitatives qui laisseront dans les travaux parisiens (par exemple ceux d'Anick Coudart, Jérôme Dubouloz, Augustin Holl, etc) la marque la plus tangible de ces passages et contacts, dans un sens que n'aurait pas désavoué Soudský, tandis que, tandis qu'en parallèle ou ultérieurement, les études dans la lignée de la technologie culturelle, à la suite d'André Leroi-Gourhan, Robert Creswell, Hélène Balfet ou encore Pierre Lemonnier, ont abouti à de nombreux travaux de thèse, et au-delà, cette fois dans une tradition française originale.

Plus largement, l'archéologie française, et protohistorique en particulier, sortait progressivement de son enfance avec de nouvelles générations de chercheurs, de nouveaux chantiers (notamment dans le Sud et l'Est), de véritables équipes, et finalement de véritables problématiques. Il est désormais possible d'y parler d'analyse spatiale, d'économie, d'échanges, de société, tandis que la technologie culturelle, notamment dans le domaine de l'outillage lithique mais pas seulement, s'est considérablement développée, et cela, au-delà du néolithique, tout autant dans l'étude des âges des Métaux. De multiples influences, voire de réelles originalités locales, ont participé à cette maturation. Dans ces mutations, le rôle, même indirect et lointain, de Soudský est sans doute malaisé à discerner. On peut au moins en trouver la trace dans les débats autour de la notion de « chalcolithique » (Guilaine 2007), qui permet précisément de décrire comme une rupture historico-économique l'usuel « Néolithique Moyen » français des cinquième et quatrième millénaires, y compris dans ses spectaculaires aspects mégalithiques – débats dont un récent colloque sur l'« identité du Chasséen » organisé à Nemours fut la vivante illustration (Beeching *et al.* 1991). De fait, une douzaine d'universités françaises dispensent désormais un enseignement complet d'archéologie, incluant presque toujours la protohistoire européenne (Lehoërff 2009a, 2009b).

Le Manifeste de 1969

La protohistoire française aurait existé sans le bref passage à Paris de Bohumil Soudský, mais elle ne serait certainement pas identique. L'incontestable retard français resterait bien mieux marqué. Soudský a donc été pour la France un accélérateur et un médiateur, ne serait-ce qu'en créant de toutes pièces un embryon de structure d'enseignement et de recherche. Il a permis qu'on entreprenne plus tôt des fouilles de grande envergure avec des moyens et des techniques modernes. Il a poussé au développement de cadres typo-chronologiques de référence. Il a lancé quelques idées évolutionnistes simples. C'est d'ailleurs la marque de notre archéologie métropolitaine, d'être à la fois dépendantes de diverses traditions extérieures mais de rester campée à la jonction de deux mondes. La fouille 'en place' des sols paléolithiques est d'inspiration soviétique ; les premières fouilles d'habitats médiévaux sont dues à l'archéologie polonaise ; les fouilles urbaines stratigraphiques ont été sous constante influence britannique, de Wheeler à Biddle et Harris ; les premiers grands décapages mécaniques d'habitats protohistoriques sont donc dus à Soudský. Symétriquement, à mesure que s'approfondissent les débats, se côtoient dans notre pays deux traditions exclusives ailleurs, celle de la taxonomie typo-chronologique centre-européenne et celle de l'évolutionnisme anthropologique anglo-saxon.

On aura senti ici que l'héritage intellectuel de Soudský reste largement sous-exploité. Modéliser de façon fructueuse, à partir de données sérieuses, une société (une 'culture') protohistorique nous semble, plus de quinze ans après les derniers travaux publiés de Soudský, encore bien loin de notre portée et, on l'a évoqué, d'autres traditions scientifiques plus ambitieuses n'ont guère progressé entre temps dans cette même voie.

En France, on ne pouvait, de toute façon, sauter les étapes. Il convenait d'abord de donner à toute une discipline les moyens d'exister. Et c'est bien le choix que firent une bonne partie des archéologues français qui eurent vingt ans à la fin des années 1960. De ce temps 'perdu' en des réformes de structures, découle sans doute aussi le moindre niveau théorique de l'archéologie française (Cleuziou *et al.* 1989). Mais du moins ce choix fut-il clair pour ceux qui entendirent à Marseille, un jour d'Avril 1969, l'adresse prophétique qui concluait la communication de Bohumil Soudský (1970, p. 53) :

« La voie est longue, mais l'archéologie est enfin jeune. Les jeunes qui font des barricades sauront défaire celles qui entourent les sciences et typologies 'paroissiales'. A nous de préparer d'abord le terrain : l'évolution d'une discipline en voie de devenir science ne doit pas procéder trop par sauts, comme l'évolution des Etats. Il faut d'abord travailler et publier de telle manière que le jeu même de l'analyse soit possible, maintenant et dans l'avenir ; remplacer ainsi les romans libres sous la forme desquels l'archéologie livre actuellement ses compte-rendus ; entreprendre tout ceci, naturellement, à l'aide des calculateurs, qui non seulement accélèrent certaines opérations de l'esprit, mais obligent fort heureusement l'archéologue à constituer des systèmes logiques, complets, convertibles, universellement contrôlables, reproductibles, transportables... Les 'banques d'informations' sont sans doute très proches ; mais alors, qu'on change le système d'éducation et de formation des archéologues. Qu'on change les Universités, les Académies, les périodiques, les monographies, les musées, les archives, et les fouilles surtout. Tout est à faire ».

Bibliographie

- Beeching, A., Binder, D., Blanchet, J.-Cl., Constantin, Cl., Dubouloz, J., Martinez, R., Mordant, D., Thévenot, J.-P. & Vaquer, J. (eds), *Identité du Chasséen*, Mémoires du Musée de Préhistoire d'Île-de-France, Nemours, éd. APRAIF, n° 4.
- Bellon, E. & Montagne-Bôrras, A. 2007. Les archives de l'équipe « Protohistoire européenne, de la sédentarisation à l'État » (Maison René Ginouvès, archéologie et ethnologie), *Les nouvelles de l'archéologie*, n°110 [En ligne].
- Benzecri, J.-P. 1982. *Histoire et préhistoire de l'analyse des données*, Paris, Dunod.
- Blancquaert, G., Malrain, Fr., Stauble, H. & Vanmoerkerke, J. (eds) 2009. *Understanding the Past: A Matter of Surface-Area: Acts of the XIIIth Session of the EAA Congress, Zadar*. British Archaeologica.
- Boureaux, J.-P., Coudart, A., Demoule, J.-P., Robert, Br. 2017. Michel Boureaux (5 juin 1937 – 9 novembre 2016), *Revue archéologique de Picardie*, 2017, 1/2, p. 5-10.
- Brun, P., Marcigny, C., Vanmoerkerke, J. 2006. *Une archéologie des réseaux locaux. Quelles surfaces pour quelle représentativité ?* Actes de la table Ronde juin 2005. Paris, *Les Nouvelles de l'Archéologie*, n° spécial.
- Cleuziou, S., Coudart, A., Demoule, J.-P. & Schnapp, A. 1989. The use of theory in french archaeology, in Hodder, I. (ed.), *Theoretical Archaeology in Europe*, Oxford, Blackwell.
- Demoule, J.-P. 1976. Bohumil Soudský, *Bulletin de la Société Préhistorique Française, CRSM*, 73, 1, p. 7-10 (notice nécrologique avec bibliographie intégrale).
- Demoule, J.-P. 2004. Jan Lichardus (1939-2004), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 101, 3, juillet-septembre, p. 644-650.
- Demoule, J.-P. 2010. *La Protohistoire de l'Europe fünfundzwanzig Jahre später : archäologischer Forschungsstand und wissenschafts soziologische Betrachtungen*, in *Zeiten, Kulturen, Systeme, Gedenkschrift für Jan Lichardus*, V. Becker, M. Thomas & A. Wolf-Schuler (eds), Schriften des Zentrums für Archäologie und Kulturgeschichte des Schwarzmeerraumes 17, Beier & Beran, Langenweissbach, p. 31-38.

- Demoule, J.-P. 2011. Gérard Bailloud : « les années URA 12 » (1976-1984). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 108, n° 3, p. 533-539.
- Demoule, J.-P. 2012. Quarante ans après : une génération, In G. Gernez & J. Giraud (eds), *Aux marges de l'archéologie : recueil en hommage à Serge Cleuziou*, Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie & De Boccard, Nanterre, p. 19-33.
- Demoule, J.-P. & Landes, Chr. (eds) 2009. *La fabrique de l'archéologie en France*. Paris, La Découverte & Inrap. *Les fouilles protohistoriques dans la vallée de l'Aisne*, Université de Paris I et Unité de Recherche Archéologique n°12 du CNRS, Rapports annuels multigraphiés à partir de 1973.
- Gardin, J.-Cl. (éd.) 1970. *Archéologie et calculateurs, problèmes sémiologiques et mathématiques*, Gardin, J.C. (éd.), Editions du C.N.R.S.
- Gardin, J.-Cl. 1979. *Une archéologie théorique*. Paris, Hachette.
- Guilaine, J. 2007. *La Chalcolithique et la construction des inégalités*. Paris, Errance, 2 vol.
- Klejn, L.S. 1977. A panorama of theoretical archaeology, *Current Anthropology*, 18, 1, p. 1-42.
- Klejn, L.S. 1980. Panorama de l'archéologie théorique, in *L'archéologie aujourd'hui*, A. Schnapp (éd.), Hachette, Paris, p. 263-303 (version abrégée et complétée de Klejn 1977).
- Lehoërff, A. 2009a. Les paradoxes de la Protohistoire française. *Annales HSS*, 2009, 5, p. 1107-1134.
- Lehoërff, A. 2009b. L'enseignement de l'archéologie en licence dans les universités françaises. *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 115, p. 57-75.
- Lichardus, J., Lichardus-Itten M., Bailloud, G. & Cauvin, J. 1985. *La Protohistoire de l'Europe. Le Néolithique et le Chalcolithique*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Novakovic, P., Hornak, M., Guermendi, M.P., Stauble, H., Depaepe, P., Demoule, J.-P. (eds) 2016. *Recent Developments in Preventive Archaeology in Europe - Proceedings of the 22nd EAA Meeting in Vilnius*. Ljubljana, Ljubljana University Press, 2016.
- Pavlů, I., Zapotocka, M. & Soudský, O. 1985-1987. *Bylany*, Praha, Archeologický ústav CSAV, 4 volumes parus.
- Soudský, B. 1970. Le problème des propriétés dans les ensembles archéologiques, in *Archéologie et calculateurs, problèmes sémiologiques et mathématiques*, Gardin, J.C. (éd.), Editions du C.N.R.S., Paris, p. 45-55.
- Soudský, B. 1971. Application de méthodes de calcul dans l'étude d'un site néolithique, in Richard, P. & Jaulin, R. (eds), *Anthropologie et Calcul*, Paris, 10/18, p. 217-238.
- Soudský, B. 1973a. Higher level archaeological entities: models and reality, in Renfrew, C. (ed.), *The Explanation of Culture Change: Models in Prehistory*, London, Methuen, p. 195-207.
- Soudský, B. 1973b. Analyse qualitative et quantitative d'ensembles de taille moyenne, in *Actes du VIIIe Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques*, II, Beograd, p. 14-24.
- Soudský, B. 1974. La protohistoire de l'Aisne : contribution de la campagne de fouille 1974, in *Les Fouilles Protohistoriques de la Vallée de l'Aisne*, 2, Université de Paris I, p. 75-98.
- Soudský, B. & Pavlů, I. 1972. The Linear Pottery Culture settlement patterns of Central Europe, in Ucko, P.J., Tringham, R. & Dimbleby, G.W. (eds), *Man, settlement and urbanism*, London, Duckworth, p. 317-328.
- Soudský, B., Zapotocka, M. & Pavlů, I. 1973. *Bylany I*, pré-édition miméographiée pour usage intérieur, Université de Paris I, 18 fascicules.
- Soulier, Ph. 2018. *André Leroi-Gourhan, une vie (1911-1986)*, Paris, CNRS.

Note de l'éditeur scientifique

Cet article est une version corrigée et mise à jour d'un article qui a été déjà publié dans les revues suivantes :

- Vingt ans après : l'influence de Bohumil Soudsky dans l'archéologie française, in *La préhistoire en France. Musées, écoles de fouille, associations... du XIXème siècle à nos jours*, Actes du 114e Congrès National des Sociétés Savantes (Paris, 3-9 avril 1989), sous la dir. D'A. Duval, Editions du CTHS, Paris, 1992, p. 49-59.
- Dvacet let poté (1969-1989): Bohumil Soudsky a francouzská protohistorie. In *Bylany Varia* 2. - (Ed. Pavlu, I.). - Praha, Archeologický ústav 2002, p. 5-9.

Quand Jean-Paul Demoule m'a envoyé sa contribution sous la forme de cet article écrit en 1989 et publié en 1992 et 2002, je lui ai demandé s'il souhaitait le modifier pour l'adapter au contexte historiographique de cette session ou le garder « dans son jus ». Après réflexion, il a préféré le garder tel quel puis a décidé d'y apporter quelques modifications et d'en changer les figures. Malgré ou du fait des libertés académiques qu'il avait prises en le rédigeant en 1989, j'ai considéré que cet article avait un intérêt double. Il offre, d'une part, une biographie fine et explicative de la carrière de Bohumil Soudsky et de son apport au néolithique européen, en Tchéquie puis en France, que seul Jean-Paul Demoule pouvait nous restituer. Et, d'autre part, il nous donne le contexte de l'approche de l'équipe de la vallée de l'Aisne, dans les années 1970, largement influencé par Mai 1968 et les changements de l'université parisienne des années 1970/1980.

Pierre-Roland Giot, Jacques Briard et Jean L'Helgouac'h

Par Jean-Laurent Monnier¹, avec la collaboration
de Charles-Tanguy Le Roux² et de Catherine Gorlini³

¹ Directeur de Recherche émérite au CNRS, UMR 6566 CREAAH,
Centre de Recherche en Archéologie, Archéosciences et Histoire,
Laboratoire ArchéoSciences, Université de Rennes1

² Conservateur général honoraire du Patrimoine (Ministère de la Culture)

³ Assistante-ingénieure Documentaliste CNRS, UMR 6566 CREAAH,
Centre de Recherche en Archéologie, Archéosciences et Histoire,
Laboratoire ArchéoSciences, Université de Rennes1

Introduction

Ces trois noms sont indissociables de l'évolution scientifique qui a marqué la recherche en préhistoire et protohistoire, et de l'archéologie en général, au lendemain de la seconde guerre mondiale. Tous les trois sont physiquement comme scientifiquement attachés à l'Ouest armoricain et notamment à la Bretagne, avec néanmoins un vaste rayonnement international, particulièrement sur la façade atlantique.

Pierre-Roland Giot (1919-2002)

Pierre-Roland Giot est né le 23 septembre 1919 à Carolles dans la Manche, d'un père artiste-peintre originaire de l'Yonne et d'une mère britannique dont l'éducation anglaise le marquera profondément. Son enfance se situe à Versailles, mais son attachement à la Bretagne trouve sans doute ses origines à La Forêt-Fouesnant, dans la maison de vacances de ses parents. Après le début de ses études supérieures à la Sorbonne, il poursuit une formation de géologue à Grenoble et envisagea une thèse sur le socle sud-armoricain (sujet qui fut repris ensuite par Jean Cogné). Deux circonstances sont à l'origine de son orientation vers l'archéologie. Durant l'occupation, les Allemands avaient vandalisé la maison de La Forêt-Fouesnant et détruit les collections pétrographiques qu'il y avait déjà rassemblées. Mais un autre fait me semble encore plus décisif : durant ses vacances bretonnes, Pierre-Roland Giot avait découvert le Musée Préhistorique Finistérien de Penmarc'h, où il se rendait régulièrement à vélo. C'est là que son intérêt pour la préhistoire et l'anthropologie s'est révélé, en même temps qu'un très fort attachement pour ce pays bigouden, attachement qu'il m'a lui-même communiqué.

Ce Musée préhistorique finistérien, selon l'appellation d'origine, était le fruit d'initiatives privées au lendemain de la première guerre mondiale, notamment sous l'impulsion du Commandant Bénard Le Pontois, Président d'un « Groupe finistérien d'Etudes préhistoriques », constitué de notables et d'amateurs éclairés. A partir de 1919, ils entreprirent des fouilles et des études dans le secteur. En 1922, l'association acquit un terrain à Pors-Carn et, à partir de 1923, fut édifiée la première salle du musée. Lorsque l'association fondatrice périclita, au sortir de la seconde guerre mondiale, Pierre-Roland Giot fut amené à régler la dévolution du musée à l'Université de Rennes (Institut de Géologie) par un acte en date du 25 août 1947. Cet événement vint renforcer le tout jeune « Laboratoire d'Anthropologie préhistorique » créé en 1944 au sein de l'Institut de Géologie dirigé par le Professeur Yves Milon. Les collections et les archives du musée apportèrent de nombreux sujets d'études pour les étudiants et doctorants et de nouvelles perspectives de recherches. Pierre-Roland Giot, alors chercheur au CNRS, fut nommé adjoint du Doyen Yves Milon alors Directeur

de la 4^{ème} Circonscription des Antiquités préhistorique, puis Directeur à part entière en 1955, fonction qu'il assuma jusqu'en 1973, parallèlement à sa carrière au CNRS, et tout en étant Conservateur du Musée de Penmarch. Ces multiples « casquettes » lui permirent de renforcer le Laboratoire d'Anthropologie préhistorique rennais, lequel fut le germe initial de l'actuelle UMR 6566 (le CREAAH : Centre de Recherche en Archéologie, Archéosciences et Histoire). Passant de la géologie à l'anthropologie, Pierre-Roland Giot avait soutenu en 1950 une thèse d'Anthropologie physique « Armoricains et Bretons ». Il avait également suivi un cursus de Celtique.

Des personnels du CNRS affectés au laboratoire, commencèrent à former une équipe constituée à partir d'étudiants et élèves dont Yves Coppens, Jacques Briard et Jean L'Helgouac'h. A partir de 1962, le Ministère des Affaires culturelles allait permettre d'élargir ce recrutement. Un événement inattendu vint stimuler l'équipe : la découverte en 1955 du grand cairn de Barnenez, avec la fouille, le sauvetage et la mise en valeur qui suivirent. D'autres grands chantiers concernant le mégalithisme s'enchaînèrent : l'île Carn (commencé dès 1954), l'île Guennoc (de 1960 à 1972). Parallèlement et avec Jacques Briard, s'ouvraient de nombreuses fouilles de tumulus de l'âge du Bronze.

En 1957-58, il y eut la fouille du tumulus de Kermené en Guidel qui livra des fragments d'une statue-menhir féminine dont la reconstitution fut publiée dans le Bulletin de la SPF (1960) sous le titre « *Une statue-menhir en Bretagne, ou le mystère archéologique de la femme coupée en morceaux* ».

J'ai eu, pour ma part, le privilège de découvrir avec Pierre-Roland Giot, la pratique des fouilles archéologiques sur l'île Guennoc en 1969. Encore était-ce vers la fin de cette longue série de campagnes annuelles et les conditions avaient beaucoup évolué, sans être toutefois « la vie de château ». Au début il n'y avait pas les bateaux pneumatiques Zodiac que j'ai connus, pour les allers-retours entre le continent et cette île déserte, habitée seulement pas les rats, les lapins myxomateux et les goélands ; l'eau et les vivres étant apportés par voie de mer, il fallait construire un ponton étagé pour un accès au fil des marées. A l'origine du chantier, Pierre-Roland Giot communiquait à l'aide d'une vieille radio prise aux allemands, avec la secrétaire des huitres de Prat-ar-Coum (famille



Figure 1. Tout a commencé ici, à l'Institut de Géologie de l'Université de Rennes où fut implanté le Laboratoire d'Anthropologie préhistorique. Cette illustration représente la façade de l'Institut, dessinée par son créateur, le Professeur Yves Milon en 1937.



Figure 2. Aussi à l'origine du Laboratoire d'Anthropologie préhistorique fondé par Pierre-Roland Giot, le Musée préhistorique finistérien à Penmarc'h. Intérieur du Musée, vue des plaques commémoratives et des bustes des principaux fondateurs. Au premier plan, des sépultures de Saint-Urnel reconstituées.

Madec) montée dans le clocher de Lannilis, lui dictant la liste des courses que les ostréiculteurs apportaient au passage avec leur barge. Le gros matériel du chantier était amené ainsi chaque année, dont les lourds éléments du ponton et même un petit engin à moteur appelé « polybenne » assez dangereux à utiliser sur un tel terrain. Tout cela faisait un débarquement difficile, renouvelé chaque année, qui donna parfois lieu à des situations cocasses. Arrivé sur le site, le néophyte que j'étais eut droit à la traditionnelle visite de



Figure 3. Jean L'Helgouac'h, Jacques Briard et Pierre-Roland Giot (de gauche à droite), dans la carrière de Toul-an-Nouch à Plougoulm (Finistère) en 1957.

l'ensemble des vestiges ; visite au cours laquelle Pierre-Roland Giot ne manqua pas de me montrer ce qu'il appelait le « piège à cons des archéologues », à savoir un four à brûler le goémon, quoique courant sur les côtes armoricaines. En ce mois de juillet 1969, une terrible tempête ravagea l'île Guennoc, emportant tentes et matériel.

Aux débuts du Laboratoire d'Anthropologie, les déplacements n'étaient pas aussi simples que de nos jours. Pierre-Roland Giot possédait une moto, à l'arrière de laquelle prenait place Jean L'Helgouac'h. Par la suite il y eut la Renault « Juvaquatre », puis le « combi Volkswagen ». N'ayant pas lui-même le permis de conduire, nous étions mis à contribution, notamment pour les « tro breizh » quasi mensuels. P.R. Giot étant à la fois Directeur de Recherche au CNRS et Directeur des Antiquités préhistoriques, cette seconde « casquette » comme il disait, nécessitait de fréquents déplacements dans toute la Bretagne où il avait noué et entretenait un solide réseau de « correspondants ». Ces tournées m'ont beaucoup appris.

L'ouverture d'esprit à de nombreuses disciplines est une caractéristique de Pierre-Roland Giot, de même que sa grande honnêteté scientifique et sa rigueur scientifique. L'énorme étendue de ses connaissances était impressionnante pour ceux qui l'ont connu, tout comme sa compétence dans les matières historiques et archéologiques où elles allaient du Paléolithique au Moyen Age. Il conduisit des chantiers de fouille sur ces différentes périodes. J'ai moi-même participé à la troisième et dernière grande période de fouille sur le site de Saint-Urnel à Plomeur (cimetière du Haut Moyen Age), de 1973 à 1975. Pierre-Roland Giot avait lui-même publié, à la suite des fouilles de 1946-1950, ces inhumations comme protohistoriques, bien qu'avec des incertitudes. Mais lorsqu'il put obtenir



Figure 4. Peu de temps après la découverte du tumulus de Barnenez (Plouézoc'h, Finistère) éventré en 1955 par la carrière qui en exploitait les matériaux. Ici Pierre-Roland Giot photographie les chambres dolméniques.

(vers 1970) des datations C^{14} qui lui indiquèrent un âge vers l'an Mil, Pierre-Roland Giot décida de ré-ouvrir le site. Lors de l'ultime campagne, il mit en évidence une sépulture particulière associée à ce qui pouvait être un oratoire. Supposant avoir affaire à la sépulture du saint (peut-être à l'origine des nombreuses trépanations retrouvées), il termina la fouille sans la profaner. En tout cas, la reprise des fouilles à Saint-Urnel montre un trait remarquable de la personnalité scientifique de Pierre-Roland Giot, à savoir sa capacité de faire progresser la science, quitte à se remettre en cause. Comme il disait toujours avec raison « *un bon chercheur ne croit pas ce qui est écrit dans les livres* », ou encore « *le pire défaut pour un chercheur, c'est le conformisme* ».

Et pourtant, Pierre-Roland Giot aimait passionnément les livres. Il rassembla une riche bibliothèque qui est aujourd'hui encore le cœur du Centre de documentation du Laboratoire de Rennes. Il fut le promoteur des datations radiocarbone, de la pétro-archéologie, des analyses paléo-métallurgiques ; il encouragea dans son entourage la paléobotanique appliquée à l'archéologie; il implanta au Laboratoire de Rennes des équipements analytiques et recruta un ingénieur chimiste. Il fut ainsi l'inventeur de ce que nous nommons aujourd'hui les « archéo-sciences ». La caractéristique essentielle et la plus salutaire des orientations données à l'archéologie par Pierre-Roland Giot, est la volonté d'insérer la démarche des sciences dites « naturelles » et physico-chimiques dans celle de l'Archéologie. C'est ainsi que la plupart de ses élèves furent à l'origine des étudiants des sciences de la Vie et de la Terre.

Il voulut couvrir toutes les disciplines et domaines concernant l'ouest armoricain. Son souci fut notamment de mettre des élèves sur chaque grand thème ou période : Jean L'Helgouac'h sur le mégalithisme, Jacques Briard sur l'Age du Bronze, Charles-Tanguy Le Roux sur la pétro-archéologie et sur le mégalithisme, Pierre-Louis Gouletquer sur le Mésolithique et sur l'industrie du sel protohistorique, Jean-Laurent Monnier sur la géologie du Quaternaire, la sédimentologie et le Paléolithique, Marie-Yvane Daire sur l'Age du Fer, Hervé Morzadec sur la pétro-céramologie, Dominique Marguerie sur la palynologie et l'anthracologie...

La retraite, en 1986, comme Directeur de Recherche de Classe exceptionnelle, ne stoppa pas son activité de recherche et de



Figure 5. La fouille de sauvetage du grand cairn de Barnenez s'est déroulée de 1956 à 1968, y compris les travaux de restauration. De gauche à droite, Jean L'Helgouac'h, Yves Coppens, Pierre-Roland Giot, (?) Férec et Jacques Briard.

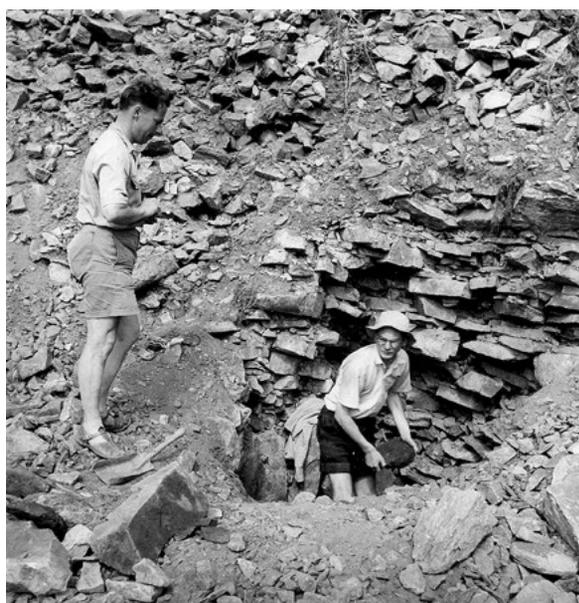


Figure 6. Fouilles de Barnenez. Pierre-Roland Giot et Jean L'Helgouac'h.

publication qu'il poursuivait activement au laboratoire et avec le même enthousiasme, jusqu'à ce que la mort le surprenne le 1er janvier 2002, alors qu'il préparait avec un de ses élèves un travail important d'archéologie médiévale.

Pierre-Roland Giot était commandeur des Palmes académiques, Chevalier des Arts et Lettres, Médaille d'Argent du CNRS et membre de l'ordre de l'Hermine. Il avait siégé dans les plus hautes instances scientifiques françaises et avait été honoré par de nombreuses sociétés savantes étrangères.

Jacques Briard (1933-2002)

Jacques Briard fut, avec Jean L'Helgouac'h, l'un des tous premiers élèves de Pierre Roland Giot. Né le 7 novembre 1933 à Saint-Malo, il effectua ses études supérieures à la Faculté des Sciences de l'Université de Rennes, obtenant une licence de Sciences naturelles. C'est à ce moment qu'il rejoignit le petit groupe des étudiants de Pierre-Roland Giot. Il fut recruté au CNRS comme Stagiaire de Recherche en 1955 et débuta, sous la direction de Pierre-Roland Giot une thèse sur « *Les dépôts bretons et l'Age du Bronze atlantique* ». Mais la guerre d'Algérie devait interrompre ce travail de recherche. Il en revint (1960), avec le grade de capitaine de réserve. Ses faits d'arme lui avaient valu la Croix de la Valeur militaire et la Croix du Combattant, mais l'avaient terriblement marqué, comme il s'en confiait à moi à la toute fin de sa vie. Après son retour d'Algérie il reprit son travail de recherche et soutint sa thèse le 15 janvier 1965.

Jacques Briard est connu pour ses nombreuses fouilles de tumulus de l'Age du Bronze. Avec entre autres la collaboration de Yvan Onnée (Technicien CNRS, dessinateur) et de Jean-Roger Bourhis (Ingénieur de Recherche CNRS, chimiste). Il mit en œuvre et développa les méthodes et techniques les plus modernes. Nombre de ses chantiers sur les tumulus furent l'occasion de grandes découvertes, comme par exemple la tombe princière de Plouvorn, la maison funéraire de Saint-Jude à Bourbriac ou le tumulus de Brun-Braz à Saint-Adrien ayant livré les restes d'un vase en argent. Par la suite il se tourna volontiers vers le mégalithisme avec des opérations importantes à Saint-Just, en forêt de Brocéliande et dans le Ploërmelais.

Au laboratoire, Jacques Briard organisa et développa durant de longues années, avec Jean-Roger Bourhis, un programme de paléométaballurgie des bronzes. Ce programme initié par Pierre-Roland Giot bénéficia, avec Jacques Briard, de nouveaux équipements et son activité continue fit longtemps référence au niveau européen.



Figure 7. Fouilles de Barnenez. Pierre-Roland Giot dans une chambre dolménique.



Figure 8. Fouilles de Barnenez. Pierre-Roland Giot et Jacques Briard.

Jacques Briard s'est aussi investi dans l'administration de la recherche, en devenant directeur de l'ER 27 (de 1986 à 1998) et responsable de nombreux programmes. Il a également entretenu de nombreux contacts à l'étranger, comme particulièrement en Corée. Avec ses collègues, il assumait des responsabilités éditoriales (Travaux du Laboratoire d'Anthropologie de Rennes, Revue archéologique de l'Ouest, collection Patrimoine archéologique de Bretagne...). Il fut d'ailleurs président-fondateur de la Section Archéologie-Préhistoire de l'Institut Culturel de Bretagne et membre de l'Ordre de l'Hermine. Il fut à deux reprises président de la Société préhistorique française dont il anima notamment la Commission du Bronze, et il siégea dans plusieurs instances nationales. Très attaché à la culture bretonne, il a collaboré aux publications d'Ar Falz/Skol Vreizh. Il était également Chevalier de l'Ordre national du Mérite.

Il était particulièrement connu pour son extrême convivialité et son humour ; ainsi il avait appelé son chien *Pigott*, du nom de l'archéologue britannique qu'il n'appréciait guère ! Il aimait communiquer et exerça sans discontinuer une activité d'enseignement à Rennes, à Nantes et à Paris, tout en dirigeant de nombreuses thèses. Tant et si bien qu'il fut lauréat du Prix de la Culture scientifique et technique en 1998.

La somme de ses publications est impressionnante (plus de 400 articles scientifiques et une dizaine de livres de synthèse).

Jacques Briard est décédé le 14 juin 2002 à Rennes, où une promenade porte désormais son nom.

Jean L'Helgouac'h (1933-2000)

Né à Meknès le 22 avril 1933, Jean L'Helgouac'h, comme Jacques Briard, a obtenu sa licence de Sciences naturelles en 1953 à la Faculté des Sciences de Rennes et leurs parcours seront longtemps très proches. Entré au CNRS comme stagiaire de recherche et préparant une thèse sur « *Les sépultures mégalithiques en Armorique* », Jean L'Helgouac'h fut également interrompu par la guerre d'Algérie dont il reviendra Lieutenant de Réserve. Il participa avec Pierre-Roland Giot aux fouilles mégalithiques de Barnenez, de l'île Carn, de l'île Guennoc, de Saint-Just. Sa soutenance de thèse eut lieu le même jour que celle de Jacques Briard (15 janvier 1965).

Par la suite il mena de nombreux chantiers de fouille sur des sites mégalithiques dans l'ouest de la France, tels ceux du Champ-Grosset, de Crec'h-Quillé, de Prajou-Menhir dans les Côtes-d'Armor, de Gâvre et de Larcuste dans le Morbihan, de Dissignac et de Pornic en Loire-Atlantique. Il codirigera enfin le grand programme de Locmariaquer.

Entre temps, la circonscription des Antiquités préhistoriques couvrant le grand ouest sous la direction de Pierre-Roland Giot avait été scindée et Jean L'Helgouac'h avait été chargé de celle des Pays de la Loire nouvellement créée (1969-1989). Cela le conduisit entre autres à diriger d'importantes fouilles de sauvetage sur l'habitat néolithique de Mâchecoul. Il fonda le Laboratoire de Préhistoire armoricaine à l'Université de Nantes, université où il enseigna sans relâche et dirigea des thèses jusqu'à sa retraite. Lui aussi fut membre de nombreuses commissions et instances nationales



Figure 9. Fouilles de Barnenez.
Jean L'Helgouac'h.

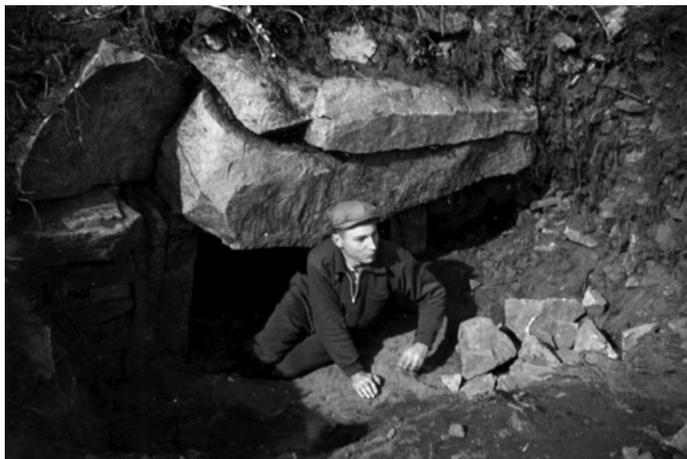


Figure 10. Fouilles de Barnenez.
Jean L'Helgouac'h.



Figure 11. Fouilles de Barnenez.
Jacques Briard.

et internationales. Ses relations scientifiques se tournaient particulièrement vers l'arc atlantique et notamment l'Irlande. Il œuvra aussi dans le domaine éditorial (membre fondateur de la Revue archéologique de l'Ouest).

Chercheur de renommée internationale, il a publié près de 200 articles sur le mégalithisme et sur la transition du Néolithique vers l'Âge du Bronze dans l'ouest de la France. Un article phare publié en 1983 sous le titre « *Les idoles qu'on abat* » fut une révélation retentissante, aux plans technique et culturel, sur les destructions iconoclastes de monuments mégalithiques et leurs réemplois par les Néolithiques eux-mêmes.

Jean L'Helgouac'h fut activement partie prenante dans la création de l'UMR 6566 qui réunissait le CNRS, les universités de Rennes1, Rennes2 et Nantes, et le Ministère de la Culture. Il encouragea aussi le développement du laboratoire de Paléoenvironnements atlantiques de Lionel Visset, à la Faculté des Sciences de Nantes, laboratoire qui fut aussi partie intégrante de l'UMR.

Mais ce qui est moins connu, c'est que Jean L'Helgouac'h était aussi musicien et compositeur. Premier prix d'alto du Conservatoire de Rennes, il est l'auteur d'un traité de bombarde et a contribué à la fondation de la Kevrenn de Rennes. Signalons entre autres œuvres discographiques, sa « *suite mégalithique pour bombarde, trompette, cor, trombone et tuba* » et son « *évocation sonore de l'Âge du Bronze* » pour lur, trombone et percussion.

Jean L'Helgouac'h est décédé à Nantes le 29 février 2000. Il était titulaire de la médaille commémorative d'Algérie et Chevalier de l'Ordre national du Mérite. Une place porte son nom à Locmariaquer.

Bibliographie commune de Pierre-Roland Giot, Jacques Briard et Jean L'Helgouac'h

- Giot, P.-R., Briard, J., L'Helgouac'h, J. 1957. *Chalcolithique, Néolithique secondaire et survivances néolithiques à l'Âge du Bronze en Armorique*, Travaux du Laboratoire d'Anthropologie de Rennes, 72 p., 30 pl.
- Giot, P.-R., Briard, J., L'Helgouac'h, J. 1957. Fouilles de l'allée couverte de Men-ar-Rompert à Kerbors. *Bulletin de la Société préhistorique française*, 54 : 493-515.
- Giot, P.-R., L'Helgouac'h, J., Briard, J. 1960. *Brittany*. Coll. Ancient Peoples and Places. 13. Londres. New-York: Thames and Hudson. 272 p., 40 pl.

- Giot, P.-R., L'Helgouac'h, J., Briard, J. 1962. *La Bretagne, Préhistoire et Protohistoire*, Coll. Mondes Anciens, 7. Paris : Arthaud, 300 p., 40 pl.
- Giot, P.-R., L'Helgouach, J., Monnier, J.-L. 1979, 1998, 1996. *Préhistoire de Bretagne*. Rennes : Ouest-France.
- Giot, P.R., Briard, J., Pape, L. 1995. *Protohistoire de la Bretagne* (rééd. refondue). Rennes : Ouest-France, 423 p.

Bibliographie de Pierre-Roland Giot

- Extrait de la bibliographie publiée dans : « La Bretagne et l'Europe préhistoriques. Mémoire en hommage à Pierre-Roland Giot ». *Revue archéologique de l'Ouest*, supplément n° 2, 1990. p. 11-28.
- Giot, P.-R. 1951. *Armoriciens et Bretons. Étude anthropologique* ; Rennes, Institut d'anthropologie générale de la Faculté des sciences de Rennes, 1951, 158 p.
- Giot, P.-R. 1957. *Menhir et dolmens*. Châteaulin, éditions Jos Le Doaré, collection *Images de Bretagne*.
- Giot, P.-R. 1961. *Crania armoricana. Corpus des crânes armoricains et bretons* (tome I seul) ; Rennes : Laboratoire d'anthropologie préhistorique.
- Giot, P.R., Batt, M., Morzadec, M.Th. 1982. *Archéologie du paysage agraire armoricain*, Rennes : Laboratoire d'anthropologie, préhistoire, protohistoire et quaternaire armoricains.
- Giot, P.-R. 1983. *Les alignements de Carnac*. Rennes : éditions Ouest-France, 1983, 32 p.
- Giot, P.R. 1987. *Barnenez, Carn, Guennoc*. Rennes : Université de Rennes I, 1987, 2 vol.
- Giot, P.-R., Langouët, L. 1992. *La datation du passé*. Rennes : GMPCA (supplément à la *Revue d'archéométrie*), 1992, 243 p.
- Giot, P.-R. 1997. *La Bretagne des mégalithes*. Rennes : Ouest-France (coll. Références), 1997, 127 p. (Réédition : 2002).
- Giot, P.-R., Guigon, Ph., Merdrignac, B. 2003. *Les premiers Bretons d'Armorique*. Rennes : Presses universitaires de Rennes (coll. Archéologie et Culture), 2003, 246 p.

Bibliographie de Jean L'Helgouach

- Extrait de la bibliographie publiée par Jacques Briard : Jean L'Helgouach (1933-2000), *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 97, n°2, 2000. p. 332-333.
- Et du volume « Du monde des chasseurs à celui des métallurgistes. Hommage scientifique à la mémoire de Jean L'Helgouach et Jacques Briard », *Revue archéologique de l'Ouest*, supplément n° 9, 2001, p. 335-343.
- L'Helgouac'h, J. 1962. Le dolmen de Conguel à Quiberon (Morbihan). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 59 : 371-381.
- L'Helgouac'h, J. 1963. La forme céramique campaniforme en Armorique. Répartition, formes, décors. *Les civilisations atlantiques*, colloque atlantique, Brest, 1961, p. 57-92.
- L'Helgouac'h, J. 1965. *Les sépultures mégalithiques en Armorique*. Rennes : Travaux du Laboratoire d'Anthropologie de Rennes, 330 p.
- L'Helgouac'h, J. 1966. Fouilles de l'allée couverte de Prajou-Menhir en Trébeurden, Côte-du-Nord. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 63 : 311-342.
- L'Helgouac'h, J., Le-Roux, C.T. 1967. Le cairn néolithique avec sépultures à chambres compartimentées de Kerleven, commune de la Forêt- Fouesnant (Finistère). *Annales de Bretagne* : 8-52.
- L'Helgouac'h, J. 1967. La sépulture mégalithique à entrée latérale de Creac'h Quillié en Saint Quay-Perros (Côtes-du-Nord). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 64 : 659-698.
- L'Helgouac'h, J. 1967. Les sépultures mégalithiques à entrée latérale en Armorique. *Paleohistoria*, Grangue, 1966 : 259-281.
- L'Helgouac'h, J., Lecornec, J. 1969. Le menhir de Kermarquer à Moustoirac, Morbihan. *Bulletin de la Société Polymatique du Morbihan* : 1-7.
- L'Helgouac'h, J. 1970. Le monument mégalithique du Goërem à Gavres, Morbihan. *Gallia Préhistoire*, XIII, 2 : 217-261.
- L'Helgouac'h, J. 1970. Sculptures et gravures nouvellement découvertes sur des mégalithes de l'Armorique. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 67 : 513-521.
- L'Helgouac'h, J. 1983. Les Idoles qu'on abat. *Bulletin société polymatique du Morbihan*, 110 : 57-68.

- L'Helgouac'h, J., Poulain, H. 1984. Le cairn des Mousseaux à Pornic et les sépultures transeptées de l'estuaire de la Loire. *Revue Archéologique de l'Ouest*, 1 : 15-34.
- L'Helgouac'h, J. 1988. *Le site néolithique final à fossés interrompus des Prises à Machecoul, Loire-Atlantique*. Enclosures and defenses in the Neolithic of Western Europe, BAR 403: 265-273.
- L'Helgouac'h, J. 1988. *La musique à l'Âge du Bronze*. Avant les Celtes. L'Europe à l'Âge du Bronze. 2500-800 avant J.-C. : 102-107. Doulas.
- L'Helgouac'h, J. 1995. Navigation et navires durant la période néolithique en Bretagne. *L'Homme préhistorique et la mer* : 151-161. Aix-en-Provence : C.T.H.S.

Bibliographie de Jacques Briard

- Extrait de la bibliographie publiée dans les Mélanges offerts à Jacques Briard, *Revue archéologique de l'Ouest*, supplément n° 9 (2001). p. 319-334 et complétée.
- Et du volume « Du monde des chasseurs à celui des métallurgistes. Hommage scientifique à la mémoire de Jean L'Helgouac'h et Jacques Briard », *Revue archéologique de l'Ouest*, supplément n° 9, 2001, p. 319-334.
- Briard, J. 1959. *L'Âge du Bronze*, Que Sais-je? 835. Paris : Presses Universitaires de France. 128 p. (rééd. 1964, 1974 et 1980).
- Briard, J. 1968. Un tumulus du Bronze ancien à Lescongar en Plouhinec (Finistère), *Gallia Préhistoire*, 11 : 247-259.
- Briard, J., Giot, P.-R. 1968. Le tumulus de Tossen-Keler en Penvenan (Côtes-du-Nord), *L'Anthropologie*, 72 : 5-40.
- Briard, J. 1970. Un tumulus du Bronze ancien Kernonen en Plouvorn (Finistère), *L'Anthropologie*. 74 : 5-56.
- Briard, J. 1976. La paléoméallurgie en France, in « J. Guilaine (ed.), *La Préhistoire Française* », vol. II : 237-245. Paris : CNRS.
- Briard, J. 1976. Les civilisations de l'Âge du Bronze en Armorique, in « J. Guilaine (ed.), *La Préhistoire Française* », vol. II : 561-574. Paris : CNRS.
- Briard, J. 1976. *L'Age du Bronze en Europe barbare. Des mégalithes aux Celtes*. Toulouse : Hespérides, 376 p.
- Briard, J., Verron, G. 1976. *Typologie des objets de l'Age du Bronze en France*. Fasc. III : Haches (1). Paris : Société préhistorique française, 122 p.
- Briard, J., Verron, G. 1976. *Typologie des objets de l'Âge du Bronze en France*. Fasc. IV : Haches (2). Herminettes. Paris : Société préhistorique française, 90 p.
- Briard, J., Bourhis, J., Le Provost, F., Onnée, Y. 1977. Un tumulus du Bronze ancien avec maison funéraire à Saint-Jude, Bourbriac (Côtes-du-Nord), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 74 : 622-641.
- Briard, J. 1979. *The Bronze Age in Barbarian Europe*. London: Routledge and Kegan Paul, 256 p.
- Briard, J., Mohen, J.P. 1983. *Typologie des objets de l'Âge du Bronze en France*. Fasc. II : Poignards, halberdards, pointes de lance, pointes de flèche, armement défensif. Paris : Société préhistorique française, 159 p.
- Briard, J. 1984. *Les tumulus d'Armorique*. Collection L'Âge du Bronze en France, 3. Paris : Picard, 304 p.
- Briard, J. 1985. *L'Âge du Bronze en Europe 2000-800 avant J.-C*. Paris : Errance, 211 p.
- Briard, J., Fediaevsky, N. 1987. *Mégalithes de Bretagne*. Rennes : Ouest-France, 143 p.
- Briard, J. 1989. *Poterie et Civilisations*. Tome I, *Néolithique de la France*. Tome II, *Chalcolithique et Age du Bronze de la France*. Paris : Errance, 154 p. & 145 p.
- Briard, J., Gautier, M., Leroux, G. 1995. *Les mégalithes et les tumulus de Saint-Just, Ille-et-Vilaine*. Paris : CTHS, 175 p.
- Briard, J. 1997. *Les Mégalithes. Esotérisme et Réalité*. Paris : Gisserot, 127 p.
- Briard, J. 1998. *Douze poèmes d'Outre-Tombes*. Édition d'auteur. Chantepie. 53 p.
- Briard, J. 2000. *Les cercles de pierres préhistoriques en Europe*. Paris : Errance, 128 p.

De Roi Mata aux Marae polynésiens : José Garanger, océaniste de la diversité archéologique

Christophe Sand¹ et Frédérique Valentin²

¹ UMR SENS, Centre IRD-Nouméa, BP : A5, 98848 Nouméa Cédex,
Nouvelle-Calédonie/New Caledonia

² CNRS, UMR 7041, Ethnologie préhistorique, MSH MONDES, 21 allée de l'université,
F-92023 Nanterre cedex, France

Introduction

Bien loin de l'image d'Epinal des plages de sable blanc et des cocotiers au pied desquels on attend que la noix tombe toute seule, le Pacifique est une région du monde où la vie quotidienne est souvent faite de pluie, de moustiques, de nourriture peu variée, de risques de malaria dans certains cas, et de la solitude des îles. Rien n'est évident dans une île, rien ne se fait vite, tout se négocie dans un entrelacs de familles, de pouvoirs et de non-dits. Si le présent article débute avec cette contre-image de l'Eden rousseauiste, c'est pour planter le décor du cadre de travail d'un homme exceptionnel, qui a été durant longtemps le seul – bien avant Pierre et Anne-Marie Petrequin et leur travail en Nouvelle-Guinée (Petrequin et Petrequin 1993) – à avoir réussi à faire parler de l'archéologie océanienne dans le sérail cloisonné de l'archéologie française : le Professeur José Garanger. Trois générations françaises ont déjà été formées à l'archéologie en suivant à un moment ou à un autre un cours sur « archéologie et traditions orales », où revenait comme une icône l'exemple de la fouille de la sépulture multiple de Roy Mata aux ex-Nouvelles-Hébrides (Vanuatu), avec ses photographies spectaculaires de couples enlacés dans la mort (Garanger 1972a).

Le contenu de ce texte a été rassemblé en puisant dans les quelques articles qui abordent le parcours de José Garanger ainsi que dans des souvenirs personnels. Tous les auteurs ayant côtoyé le professeur soulignent sa réserve naturelle et une forme d'humilité dont il ne se départissait jamais vraiment, ainsi que le grand vide laissé par son décès le 26 décembre 2006. C'est par une approche chronologique qu'est abordée ici la contribution scientifique de José Garanger, marquée par sa formation à l'école de pensée de « l'ethnologie préhistorique » d'André Leroi-Gourhan dans les années d'après-guerre, avant de partir, par une heureuse circonstance du destin, ouvrir la voie à une féconde école d'archéologie française dans le Pacifique.

Les jeunes années

José Garanger est né en 1926 dans le petit village de Noisy-le-Grand en bord de Marne. Son parcours scolaire apparaît avoir été difficile, non pour des raisons d'aptitude – il avait été reçu au concours d'entrée en sixième au Lycée Henri IV – mais parce qu'il a très tôt à concilier études et travail salarié. Ce n'est ainsi qu'en 1949, à l'âge de 23 ans, qu'il obtient son baccalauréat section A, probablement en candidat libre. Et ce n'est qu'en 1961 qu'il obtient sa licence ès Lettres mention Ethnologie et archéologie, géographie régionale puis générale, histoire ancienne. C'est durant cette formation qu'il est remarqué par le Professeur Leroi-Gourhan, dont les analyses révolutionnent alors l'approche méthodologique sur l'archéologie du Paléolithique à travers le concept de « l'ethnologie préhistorique » (Garanger 1986a). Après avoir été membre du Centre de formation aux recherches ethnologiques (CFRE), s'être initié à la méthodologie des décapages complets d'aires d'habitat dans le cadre de la fouille d'Arcy-sur-Cure (1958-1963) et avoir avec Michel Brézillon fait une campagne de relevés au Mont-Bégo en 1962 (Garanger 1995), il obtient en 1962 un poste au CNRS, qui lui ouvre

enfin les portes d'une carrière de chercheur après ce parcours long et difficile, où il a montré une ténacité et une constance étonnantes (Robineau 2007).

Alors que son avenir paraît logiquement s'inscrire dans le contexte hexagonal, le destin vient frapper à la porte de Leroi-Gourhan en 1961, lors de la visite de l'ethnologue Jean Guiart. Guiart revient juste du Xe Pacific Science Congress à Hawaii, au cours duquel a été validé, sous la houlette de Kenneth Emory un ambitieux programme archéologique multinational dans le Pacifique, axé sur la Polynésie centrale et la Mélanésie orientale. Désireux de voir se développer des recherches sur le passé de la Mélanésie insulaire et en particulier de favoriser l'émergence d'études sur la période traditionnelle océanienne en lien avec les traditions orales qu'il a recueillies, Jean Guiart a évoqué avec l'archéologue Richard Shutler Jr. la mise en place d'un programme de recherches franco-américain sur l'archipel peu étudié des Nouvelles-Hébrides, aujourd'hui Vanuatu (Bedford *et al.* 2002, p. 8). Pour le volet français, il faut un homme capable de pouvoir gérer les difficultés de terrain et ayant un caractère à même de travailler avec la complexité des relations humaines en milieu insulaire. A. Leroi-Gourhan confie cette tâche à José Garanger, qui se retrouve dès lors à changer radicalement d'orientation de carrière (Garanger 1972a, p. 4-5).

Les années 1960, la décennie des missions longues en Océanie

Le premier terrain océanien de J. Garanger se fait entre le mois de mars 1963 et le mois de janvier 1964 dans le cadre d'une mission conjointe CNRS-ORSTOM en Polynésie française. Il se focalise principalement sur un inventaire et des fouilles dans la vallée du district de Tautira à Tahiti (Garanger 1964) et sur l'atoll de Rangiroa aux Tuamotu (Garanger et Lavondés 1966). Ce premier terrain permet à Garanger de tester l'efficacité des fouilles extensives d'un certain nombre de structures dont des sépultures et d'identifier la présence de stratigraphies claires dans un environnement de vallée alluviale à forte pluviométrie. Il s'attache également durant son séjour à étudier des collections muséographiques d'objets océaniens, qu'il s'agisse des pilons (Garanger 1967), des hameçons (Garanger 1965a et b) ou des herminettes (1972b), afin de progressivement dresser des typologies fonctionnelles, suivant en cela la voie tracée par A. Leroi-Gourhan.

Après un retour en France, lors duquel Jean Guiart lui remet une copie des textes de tradition orale qu'il a collectés dans le centre des Nouvelles-Hébrides (Espirat *et al.* 1973), Garanger effectue entre avril et octobre 1964 un premier séjour dans cet archipel mélanésien préalablement peu étudié. Il y a été précédé par Richard Shutler et son épouse, qui ont débuté le programme archéologique franco-américain sur l'archipel par les îles du sud fin 1963 (Shutler et Shutler 1968). Doté de bien moins de moyens financiers que ses collègues, José Garanger va – outre un travail classique d'inventaire et de fouilles stratigraphiques sur les sites les plus prometteurs – concentrer ses efforts sur l'exploitation archéologique de deux traditions orales largement connues parmi les communautés locales du centre du Vanuatu : la destruction de l'île de Kuwae par un cataclysme volcanique et la saga d'un héros culturel appelé Roy Mata. Sur la petite île de Tongoa, définie par les traditions orales comme la seule partie encore existante de Kuwae, il étudie les épais profils de cendres et de ponces visibles le long des falaises de bord de mer qui ont recouvert des niveaux anciens d'occupation humaine. Différentes études d'échantillons permettent à Garanger de dater l'éruption cataclysmique du milieu du deuxième millénaire après J.C., correspondant à la date obtenue à partir des comptages généalogiques. Les chefs lui demandent de fouiller la sépulture du chef Ti Tongoa Liseiriki, connu comme un des seuls survivants de l'explosion de Kuwae. A l'issue de la fouille, José Garanger peut observer que l'organisation interne de la sépulture multiple est, selon ses propres mots, « conforme aux données de la tradition orale » (Garanger 1996, p. 71).

De retour à Paris, il s'attelle à l'étude de ses données et prépare la publication des différents résultats obtenus aussi bien en Polynésie qu'aux Nouvelles-Hébrides (Garanger 1965c). Il reprend en particulier l'étude des *Mara'e* des îles de la Société en analysant la diversité des formes et des

modes de construction, avec pour objectif de proposer une typologie plus satisfaisante que celle définie par la génération précédente d'archéologues (Garanger 1969).

En octobre 1966, José Garanger repart finaliser ses travaux sur les Nouvelles-Hébrides, lors d'un séjour de plus d'un an. C'est durant cette deuxième mission qu'est effectuée la fouille partielle de la sépulture attribuée à Roy Mata sur l'îlot de Retoka, mettant au jour une cinquantaine de squelettes, dont de nombreux couples placés l'un à côté de l'autre (Figure 1). Le caractère extrêmement méticuleux de la fouille permet à José Garanger de dégager de leur gangue de terre sableuse un nombre impressionnant de brassards faits de centaines de petites perles percées, associés à toute une série d'autres éléments de parure en coquillage. Mais surtout, une nouvelle fois, l'analyse de la fouille vient confirmer, selon ses propres mots, « toutes les données de la tradition orale (et même pour ce qui est du déroulement des funérailles qu'on put à peu près reconstituer). Quant à l'importance du nombre des corps simultanément inhumés dans cette sépulture, à la richesse et à la valeur 'hiérarchique' du mobilier funéraire, ils témoignent de l'importance exceptionnelle du premier 'Roy Mata' » (Garanger 1996, p. 74).

C'est durant la même mission longue qu'est effectuée la fouille du site de Mangaasi, qui allait donner son nom à un type céramique mélanésien. Au départ, José Garanger est amené sur ce site de bord de mer car il est désigné par la tradition orale comme l'emplacement du village de Roy Mata. Lors de la prospection est observée une grande concentration de tessons de poterie en surface et J. Garanger décide d'effectuer une fouille de contrôle. Se démarquant clairement de la méthodologie des petits sondages privilégiée par les archéologues anglophones du Pacifique, il choisit de fouiller un espace étendu, qui finit – par ajouts successifs – par atteindre 118m² d'un seul tenant. Les fouilles mettent au jour un nombre très important de tessons d'un type de poterie incisée, de forme principalement ovoïde à bord rentrants, qui va devenir le pendant « mélanésien » des poteries Lapita, considérées à l'époque comme d'affinité polynésienne (Garanger 1970).

Les années 1970, le temps des postes universitaires

Au retour de cette dernière longue mission de terrain de sa carrière, José Garanger s'attache à rédiger ses résultats, qui sont présentés en 1970 sous forme d'un doctorat d'Etat ès Lettres à la Sorbonne, devenu la Faculté des Lettres de l'université de Paris. Il obtient la mention très honorable et les félicitations du jury à l'unanimité. La synthèse des données sur les Nouvelles-Hébrides est publiée en 1972 à la Société des Océanistes (Garanger 1972a), société dont il est le secrétaire général puis le président et enfin le vice-président durant de nombreux mandats. Le tournant de cette décennie marque aussi le début d'une longue carrière d'enseignant, débutée dès 1968 comme chargé de cours à Nanterre Paris X, à laquelle vient s'adjoindre Paris V – Descartes. Il est responsable de la RCP 259 « ethno-histoire du Pacifique » de 1973 à 1980. C'est finalement à Paris I – Panthéon-Sorbonne que finit par se faire son ancrage universitaire en 1977, d'abord comme Maître de Conférences en succession de Michel Brézillon, puis très rapidement comme Professeur. En janvier 1978, il est élu directeur de l'UER (unité d'enseignement et de recherches) d'Art et d'Archéologie de Paris I. Il y fera le reste de sa carrière, jusqu'à sa retraite en 1995, couronnée par l'éméritat (Robineau 2007).

Cette décennie le voit encore se rendre à date régulière en Polynésie, région qui concentre maintenant l'ensemble de ses travaux de terrain. Il y développe une attention particulière pour la restauration de *Mara'e*, en particulier le *Mara'e-Ta'ata* de Tahiti (1975), convaincu de l'importance de valoriser les anciens sites religieux *Mao'hi* pour les nouvelles générations polynésiennes en recherche d'identité (Figure 2). Dans le cadre de ses séminaires montés avec A. Leroi-Gourhan, José Garanger travaille et publie des typologies axées maintenant sur les vestiges archéologiques, qu'il s'agisse des sépultures (Garanger 1979a), des fosses (Garanger 1979b) ou des foyers océaniques (Garanger 1979c). Il incite également une première génération d'étudiants à choisir le thème de l'archéologie océanique comme direction de carrière à partir de la fin des années 1970, après avoir obtenu un premier poste de chercheur CNRS explicitement fléché « archéologie océanique »

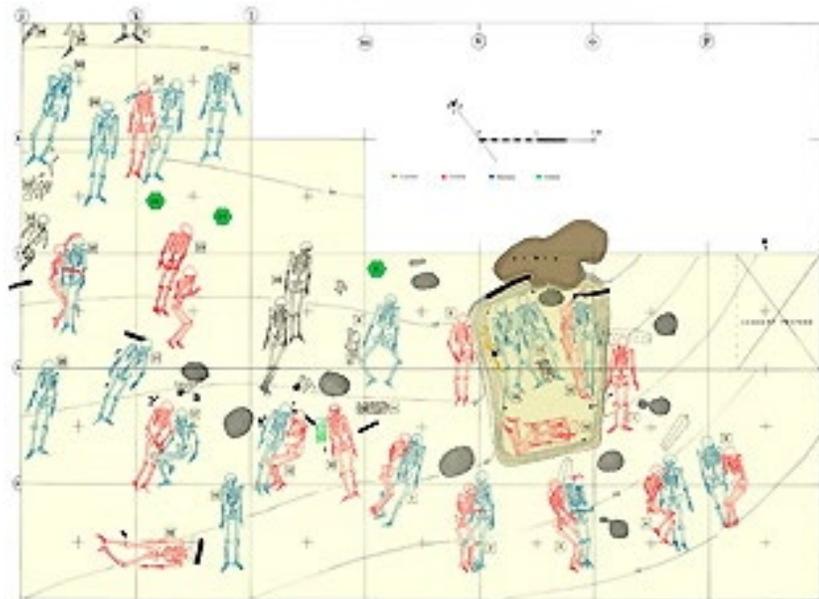
pour Daniel Frimigacci en 1977 et « détourné » des préhistoriens et chercheurs d'autres disciplines vers cette région où l'archéologie française est sous-représentée. Particulièrement attaché au développement de l'archéologie localement dans les archipels, il favorise l'accueil de D. Frimigacci à l'ORSTOM Nouméa et envoie Jean-Michel Chazine en poste à Tahiti pour y créer un Département Archéologie (Chazine 1996). Il coordonne également le départ d'étudiants sur des programmes de fouilles en Océanie durant les mois d'été universitaire.

Les années 1980-1990, un « professeur » multifonctions

La dernière et plus longue phase de la carrière de José Garanger, jusqu'à sa retraite de l'université au milieu des années 1990, se caractérise comme une période d'intenses responsabilités administratives. Il est responsable de l'ERA 859 « préhistoire de l'Océanie » de 1980 à 1983, qui s'intègre ensuite au Laboratoire « ethnologie préhistorique » (LA275) créé en 1977 au sein du CNRS. Il « hérite » en 1983 de la direction de ce laboratoire lors du départ à la retraite de son fondateur et « patron », André Leroi-Gourhan, son caractère calme et détaché des conflits internes le prédisposant à diriger une équipe au sein de laquelle se distinguent un certain nombre de chercheurs à la forte personnalité. Il va avec A. Leroi-Gourhan organiser en 1984 et 1985 une dernière série de séminaires d'ethnologie préhistorique, dont l'objectif « n'est pas de faire tracer aux orateurs une ligne de filiation des instruments de cuisine ou des institutions matrimoniales, mais d'encourager les chercheurs à une perception des liens qu'ont tracé entre elles l'ethnologie et la préhistoire » (Leroi-Gourhan et Garanger 1984). Après en avoir été membre, José Garanger devient président des commissions scientifiques du CNRS et de l'ORSTOM, définies par un de ses collègues comme « ces comités directeurs mixtes mi-universitaires mi-chercheurs qui régendent le développement scientifique des républiques d'enseignants et de chercheurs » (Robineau 2007, p. 343). Souhaitant peut-être éviter le reproche de favoritisme, José Garanger n'utilise pas sa position de pouvoir pour favoriser l'ouverture de postes de chercheurs ciblés sur l'Océanie, engendrant un faible recrutement dans la discipline (4 postes dans les années 1980, 2 postes dans les années 1990). Mais ce sont surtout ses charges d'encadrement des étudiants, alors que le « patron » Leroi-Gourhan termine sa carrière (Figure 3), qui font progressivement entrer José Garanger dans une spirale de plus en plus folle de mémoires et thèses à lire. Ceci prend un tournant difficile à partir de la fin des années 1980, quand il se retrouve directeur de thèse de toute une partie des étudiants de préhistoire et de protohistoire de l'Université Paris I.

Submergé par les obligations administratives, José Garanger n'a alors plus le temps de se consacrer de façon posée à la publication des grandes synthèses, sur lesquelles il travaille pourtant quand il peut à Noisy-le-Grand, devenu son refuge. Sa bibliographie se compose durant ces décennies d'une série d'articles faisant le point sur les connaissances acquises sur le passé de l'Océanie (ex : Garanger 1980, 1984, 1987, 1997), alors que cette période voit se multiplier dans le Pacifique les recherches dans toutes les régions culturelles, engendrant un flot de nouvelles données qui viennent bousculer une partie des modèles des archéologues « pionniers », dont José Garanger fait partie. L'accélération de la production de résultats devient alors difficile à suivre, ne permettant pas à Garanger de finaliser son « grand œuvre » de fin de carrière attendue et espérée par une nouvelle génération d'étudiants ayant grandi dès leurs premières années de formation universitaire, dans l'ombre du « professeur » (Conte et Sand 2009). Reconnu néanmoins comme un des grands archéologues de sa génération, il est sollicité pour préfacer toute une série de publications (ex : Garanger 1983a et b, 1986b et c), il participe à différentes encyclopédies (ex : Garanger 1981, 1982, 1985, 1993, 1994) et il dirige la nouvelle édition de « La Préhistoire » (Garanger 1992) qui avait été réalisée sous la coordination d'André Leroi-Gourhan en 1988. Au moment de son départ à la retraite, il reçoit l'hommage de ses collègues dans un *Festschrift* auquel participent des archéologues du monde entier (Julien *et al.* 1996). Une fois libéré de ses obligations et après un voyage du souvenir dans le Pacifique en 1996, il prend l'initiative de renvoyer au Vanuatu une partie des objets découverts lors de ses fouilles, comme un dernier signe de sa profonde humanité et de son respect pour les populations océaniques (Coiffier 2009).

Figure 1. Plan final de l'organisation des sépultures autour de la tombe de Roi Mata (D'après Garanger (1972), DAO Frédérique Valentin et Maurice Hardy).



L'héritage de José Garanger

S'il fallait faire un tour de table parmi les archéologues océanistes français et étrangers, de l'influence persistante de l'œuvre de José Garanger, ceux-ci seraient unanimes à le considérer comme un des meilleurs archéologues de terrain que la région ait eu, toutes générations confondues. Son apprentissage des méthodes de fouilles auprès d'André Leroi-Gourhan, qu'il a ensuite appliquées au terrain océanien, ont engendré une attention aux détails que très peu d'autres professionnels de la région ont développée à ce point. Le dégagement des brassards en perle sur plusieurs sépultures de la tombe de Roy Mata, dans des conditions de fouilles extrêmement difficiles, est un chef-d'œuvre de finesse (cf. Garanger 1972a, fig. 162, 165, 181). Dans l'approche du terrain, Garanger a insufflé de façon prégnante la notion d'ethnoarchéologie, comprise comme une interaction entre les données matérielles et les savoirs océanien transmis par les traditions orales (Guiart 1996). Cette approche reste, plus de 50 ans après la fouille de la sépulture de Roy Mata, une des caractéristiques majeures de l'école d'archéologie francophone dans le Pacifique qu'il a fondé. Ceci passe par une attention particulière aux populations locales et à leur cheminement identitaire (ex : Sand 2003). Il n'est ainsi pas étonnant que nombre des anciens étudiants de José Garanger aient intégré, dans leurs recherches, des programmes de restauration et de mise en valeur de sites, dans des proportions qui ne se retrouvent pas chez les archéologues d'autres régions du monde travaillant dans le Pacifique (ex : Frimigacci et Hardy 1997 ; Ottino-Garanger 1996 ; Sand *et al.* 2002). De même, une attention particulière à la fouille de sépultures dans une démarche d'ethnohistoire, est clairement spécifique à la communauté d'archéologues francophones, en particulier en Polynésie (Conte 1996 ; Sand *et al.* 2006).

Le rôle de « pionnier » d'une discipline entraîne fatalement la remise en cause de certains résultats avec le développement de nouvelles recherches et l'amélioration des techniques d'analyse. La précision des datations au carbone 14 n'a aujourd'hui plus rien à avoir avec ce qu'étaient les résultats à large fourchette des années 1960 (ex : Garanger 1968). En conséquence, le modèle binaire d'une poterie Mangaasi d'affinité « mélanésienne » opposée à une poterie Lapita contemporaine d'affinité « polynésienne » proposé par José Garanger, n'est plus d'actualité, des nouvelles fouilles sur le site de l'ancien village de Roy Mata ayant montré que le Mangaasi est une tradition postérieure au Lapita (cf. Bedford 2006). L'hypothèse d'un peuplement du Pacifique par micro-mouvements en « sauts de puces » progressifs d'île en île, a également été invalidée par les dizaines de fouilles



Figure 2. Le Mara'e-Ta'ata, restauré par J. Garanger (photo C. Sand).

menées sur les sites Lapita et sur des sites de premier peuplement en Polynésie orientale au cours des dernières décennies (Kirch 2000).

Il n'en reste pas moins qu'au-delà de la notoriété acquise par José Garanger à la suite de la publication des résultats de la fouille de la sépulture de Roy Mata, c'est finalement son étude de l'explosion de l'île de Kuwae qui risque de rester à la postérité archéologique (Garanger 1972a, p. 97-100). En effet, des études menées par des volcanologues au cours des deux dernières décennies, ont mis en lumière que le cataclysme identifié et daté par Garanger du milieu du deuxième millénaire après J.C., avait eu des conséquences bien au-delà de l'arc mélanésien. L'intensité de l'explosion a projeté dans la haute atmosphère terrestre une masse tellement énorme de cendres, que l'événement est identifiable dans les calottes glacières des deux pôles. Ceci a permis de dater précisément l'éruption de l'an 1452 après J.C. (Eissen *et al.* 1994 ; Robin *et al.* 1994). Cette année-là, des chroniques chinoises et européennes parlent d'un été sans soleil, ayant entraîné une famine. Cette famine impacte les capacités de résistance des habitants de Constantinople, qui finissent par céder sous les assauts des ottomans massés au pied des murs d'enceinte. En 1453, quarante ans avant le premier voyage de Christophe Colomb vers l'ouest, tombe le dernier bastion de l'empire romain d'Orient, qui avait résisté près d'un millénaire et demi. La fin de l'empire romain d'Orient apparaît aujourd'hui avoir été précipitée par les conséquences météorologiques d'une explosion volcanique massive survenue de l'autre côté de la planète, en Océanie, dont l'existence-même était inconnue aux occidentaux à l'époque (cf. Spriggs 1997, p. 215-217). Cette explosion volcanique, qui a changé l'histoire du bassin méditerranéen, c'est José Garanger qui l'a révélée au monde.

Conclusions

Le parcours de scientifique et d'enseignant de José Garanger en fait sans discussion un des grands archéologues français de la deuxième moitié du XXe siècle. Son héritage est clairement encore très présent dans les méthodologies et les approches du terrain développées par ses héritiers dans le Pacifique. Plus largement, par ses fouilles archéologiques à Efate, il a défini les bases scientifiques qui ont permis que soit inscrit en 2008 le « Domaine de Roy Mata » comme premier site du Vanuatu classé au patrimoine mondial de l'humanité de l'UNESCO, illustrant un exemple exceptionnel de la « convergence entre la tradition orale et l'archéologie » (<https://whc.unesco.org/fr/list/1280>).

Pour présenter son testament scientifique, nous n'avons pas mieux à offrir que la synthèse rédigée par son collègue anthropologue Claude Robineau dans sa nécrologie : « (d)ans ses œuvres, dans ses préfaces, dans ses articles apparaît le message scientifique de José : aborder les problèmes de l'archéologie préhistorique ou protohistorique en ethnologie, qu'il s'agisse des méthodes ou des attitudes sur le terrain, utiliser la notion de 'fossile directeur' avec prudence et comparer des ensembles et non des témoins matériels isolés, considérer les résultats obtenus non comme absolus mais comme relatifs et susceptibles d'être remis en question par de nouvelles avancées, se garder de théoriser prématurément et à l'excès, car l'évolution des cultures préhistoriques est, de par le monde, toujours plus complexe qu'on a pu l'imaginer auparavant » (Robineau 2007, p. 343).



Figure 3. José Garanger en discussion à Pincevent avec André Leroi-Gourhan et Hélène Balfet (Archives CNRS, fonds Leroi-Gourhan, cliché Jean Vertut).

Bibliographie

- Bedford, S. 2006. *Pieces of the Vanuatu Puzzle. Archaeology of the North, South and Centre*. Terra Australis 23. Canberra: Pandanus Books.
- Bedford, S., Sand, C. et Burley, D. 2002. Introduction: Richard Shutler Jr – A Man and Career to be honoured. In S. Bedford, C. Sand et D. Burley (eds), *Fifty years in the field. Essays in honour and celebration of Richard Shutler Jr's archaeological career*, p. 7-10. Auckland: New Zealand Archaeological Association Monograph 25.
- Chazine, J.-M. 1996. De surface et d'intérieur : notes sur un parcours polynésien. Michèle Julien, Michel Orliac et Catherine Orliac (sous la direction de), *Mémoire de pierre, mémoire d'homme. Tradition et archéologie en Océanie*, pp. 335-344. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Coiffier, C. 2009. « Promesse tenue ». José Garanger et le retour au Vanuatu des objets de la sépulture de Roy Mata. *Journal de la Société des Océanistes* 128, pp. 15-24.
- Conte, E. 1996. Un cas de mémoire tronquée : les sépultures du marae Te Tahata à Tepoto (archipel des Tuamotu). Michèle Julien, Michel Orliac et Catherine Orliac (sous la direction de), *Mémoire de pierre, mémoire d'homme. Tradition et archéologie en Océanie*, pp. 75-94. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Conte, E. et Sand, C. (sous la direction de) 2009. *Hommage à José Garanger*. *Journal de la Société des Océanistes* 128.
- Eissen, J.-P., Monzier, M. et Robin, C. 1994. Kuwae, l'éruption volcanique oubliée. *La Recherche* 270, pp. 1200-1202.
- Espirat, J.-J., Guiart, J., Lagrange, M.-S. et Renaud, M. 1973. *Système de titres, électifs ou héréditaires, dans les Nouvelles-Hébrides centrales, d'Efaté aux îles Shepherd*. Paris: Mémoires de l'Institut d'Ethnologie.
- Frimigacci, D. et Hardy, M. 1997. *Des archéologues, des conquérants et des forts. Talietumu, résidence tongienne d'Uvea*. Versailles : Art Lys.
- Garanger, J. 1964. Recherches archéologiques dans le district de Tautira, Tahiti, Polynésie française. *Journal de la Société des Océanistes* 20, pp. 5-21.
- Garanger, J. 1965a. Hameçons océaniques. Éléments de typologie. *Journal de la Société des Océanistes* 21, pp. 127-137.
- Garanger, J. 1965b. Hameçons découverts à Rangiroa, Tuamotu occidentales. *Journal de la Société des Océanistes* 21, pp. 142-145.
- Garanger, J. 1965c. Recherches archéologiques aux Nouvelles-Hébrides (Efate et îles Shepherd). *L'Homme* 6(1), pp. 59-81.

- Garanger, J. 1967. *Pilons océaniens*. Paris: Muséum national d'histoire naturelle, catalogues du musée de l'Homme, série E, Océanie 1.
- Garanger, J. 1968. Datation de dix-neuf sites océaniens par la méthode du C14. *Journal de la Société des Océanistes* 24, pp. 129-133.
- Garanger, J. 1969. *Pierres et rites sacrés du Tahiti d'autrefois*. Paris: Société des Océanistes, dossier 2.
- Garanger, J. 1970. Incised and applied relief pottery, its chronology and development in Eastern Melanesia, extra areal comparisons. *Studies in Oceanic Culture History*, pp. 53-67. Honolulu: Pacific Anthropological Records 12.
- Garanger, J. 1972a. *Archéologie des Nouvelles-Hébrides, contribution à la connaissance des îles du centre*. Paris, ORSTOM-Société des Océanistes, Publication de la Société des Océanistes 30.
- Garanger, J. 1972b. Herminettes lithiques océaniques, éléments de typologie. *Journal de la Société des Océanistes* 28, pp. 253-274.
- Garanger, J. 1975. *Marae Marae Ta'ata*. Travaux effectués par la mission archéologique Orstom-CNRS en 1973 et 1974. Paris : CNRS.
- Garanger, J. 1979a. Les sépultures en Océanie, in A. Leroi-Gourhan (dir.), *Séminaire sur les structures d'habitat : les sépultures*, pp. 76-80. Collège de France, Revista do Museu Paulista, Universidade de Sao Paulo, vol. XXVI.
- Garanger, J. 1979b. Fossés et fosses, caches en Océanie. In A. Leroi-Gourhan (dir.), *Séminaire sur les structures d'habitat : les sépultures*, pp. 121-133. Collège de France, Revista do Museu Paulista, Universidade de Sao Paulo, vol. XXVI.
- Garanger, J. 1979c. Types de foyers en Océanie. In A. Leroi-Gourhan (dir.), *Séminaire sur les structures d'habitat : Témoins de combustion*, pp. 29-36. Collège de France, Revista do Museu Paulista, Universidade de Sao Paulo, vol. XXVI.
- Garanger, J. 1980. Tradition orale et préhistoire en Océanie. In A. Schnapp (dir.), *L'Archéologie aujourd'hui*, ch. VI. Paris: Hachette.
- Garanger, J. 1981. L'Océanie, Atlas de l'architecture. *Encyclopaedia universalis*, Paris, pp. 94-100.
- Garanger, J. 1982. Dix-huit articles sur l'Océanie. *Le Grand dictionnaire encyclopédique Larousse*, nouvelle édition, Paris.
- Garanger, J. 1983a. Préface. In P. Bellwood, *Les Polynésiens, archéologie et histoire*. Papeete: Les Éditions du Pacifique.
- Garanger, J. 1983b. Préface. In R.C. Suggs, *Les civilisations polynésiennes*. Papeete: Les Éditions du Pacifique.
- Garanger, J. 1984. Les recherches préhistoriques dans l'arc insulindien : une base pour la compréhension du peuplement de l'Océanie. *Bulletin de la Société des études océaniques* 227, 19 (4), pp. 1561-1573.
- Garanger, J. 1985. L'Océanie. *Le grand atlas de l'archéologie*, pp. 372-383. Encyclopaedia universalis: Paris.
- Garanger, J. 1986a. André Leroi-Gourhan et la Préhistoire, *L'Homme* 100, pp. 12-18.
- Garanger, J. 1986b. Préface. In P. Plumet, *Le site de la Pointeaux-Belougas*, Montréal.
- Garanger, J. 1986c. Préface. In E.H. McCormick (traduction française), *Omai, ambassadeur du Pacifique*. Papeete, éd. Perspectives Maohi.
- Garanger, J. 1987. L'archéologie océanique, résultats et perspectives. *Journal de la Société des Océanistes* 41, pp. 101-102.
- Garanger, J. (sous la direction) 1992. *La Préhistoire dans le monde*. Paris: PUF.
- Garanger, J. 1993. Le peuplement ancien. In *Atlas de la Polynésie française*, notice 59. Paris: ORSTOM.
- Garanger, J. 1994. The Roy Mata Burial, Vanuatu. In G. Burenhult Gur (ed.), *New World and Pacific civilizations* (vol. 4 of the illustrated history of human kind), p. 159. American Museum of National History: New York. (Publication française aux éditions Bordas, Paris).
- Garanger, J. 1995. Arcy et Mont-Bego. In *Michel Brézillon (1924-1993). Publication collective en mémoire de...*, pp. 19-20. Paris, Laboratoire d'ethnologie préhistorique et ministère de la Culture et de la Francophonie.
- Garanger, J. 1996. Tongoa, Mangaasi et Eretoka, histoires d'une préhistoire. In J. Bonnemaïson, K. Huffman, Ch. Kaufmann et D. Tryon (éds), *Vanuatu Océanie. Arts des îles de cendre et de corail*, pp. 68-75. Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux.

- Garanger, J. 1997. Oral traditions and archaeology: two case studies from Vanuatu. In R. Blench et M. Spriggs (eds), *Archaeology and Language I. Theoretical and Methodological Orientations*, pp. 321-330. *One World Archaeology* 27. London and New York: Routledge.
- Garanger, J. et Lavondès, A. 1966. Recherches archéologiques à Rangiroa. *Journal de la Société des Océanistes* 22, pp. 25-66.
- Guiart, J. 1996. Archéologie et ethnologie. In M. Julien, M. Orliac et C. Orliac (sous la direction de), *Mémoire de pierre, mémoire d'homme. Tradition et archéologie en Océanie*, pp. 31-64. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Julien, M., Orliac, M., Orliac, C. (sous la direction de) 1996. *Mémoire de pierre, mémoire d'homme. Tradition et archéologie en Océanie*. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Kirch, P.V. 2000. *On the Road of the Winds: An Archaeological History of the Pacific Islands Before European Contact*. Berkeley, The University of California Press.
- Leroi-Gourhan, A. et Garanger, J. 1984. Séminaire sur l'analyse des structures d'habitat. Espace et structuration ethnique. In A. Leroi-Gourhan et J. Garanger (eds), *Séminaire sur les structures d'habitat. Espace et structuration ethnique. Les groupes et leurs limites*, p. I. Paris, Université Paris I, Ethnologie Préhistorique.
- Ottino-Garanger, P. 1996. Archéologie et restauration à HivaOa : le « me'ae » Iipona de Puamau, aux îles Marquises. In M. Julien, M. Orliac et C. Orliac (sous la direction de), *Mémoire de pierre, mémoire d'homme. Tradition et archéologie en Océanie*, pp. 345-376. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Petrequin, P. et A.-M. 1993. *Ecologie d'un outil : la hache de pierre en Irian Jaya*. Monographie du CRA 12. Paris: CNRS Editions.
- Robin, C., Monzier, M. et Eissen, J.-P. 1994. Formation of the Mid-Fifteenth Century Kuwae Caldera (Vanuatu) by an Initial Hydroclastic and Subsequent Ignimbritic Eruption. *Bulletin of Volcanology* 56, pp. 170-183.
- Robineau, C. 2007. In memoriam José Garanger. *Journal de la Société des Océanistes* 125, pp. 341-346.
- Sand, C. 2003. Introduction to a conference: commemorating the first excavation at Lapita. In C. Sand (ed.), *Pacific Archaeology: assessments and prospects. Proceedings of the International Conference for the 50th anniversary of the first Lapita excavation. Koné-Nouméa 2002*, pp. 1-10. Nouméa: Les Cahiers de l'Archéologie en Nouvelle-Calédonie 15.
- Sand, C., Bolé, J. Baret, D., Ouetcho, A.-J. et Valentin, F. 2002. Rukunikoro. Reconstruction of a Late Prehistoric Fortification on Cikobia Island (Macuata), Fiji. *Domodomo* 15(1), pp. 13-28.
- Sand, C., Valentin, F. et Frimigacci, D. 2006. Sépultures à caveau en Polynésie occidentale : des traditions orales à l'archéologie. *Journal de la Société des Océanistes* 122-123, pp. 13-25.
- Shutler, M.-E. et Shutler, R. Jr. 1968. A preliminary report of archaeological explorations in the southern New Hebrides. *Asian Perspectives* (1966) 9, pp. 157-166.
- Spriggs, M. 1997. *The Island Melanesians*. Oxford: Blackwell.

Loïc Langouët (1941-2018)

Jean-Laurent Monnier

Directeur de recherches Emérite, CNRS, CreAAH, Rennes

Loïc Langouët est né à Rennes en 1941 et rien ne le prédestinait vraiment à devenir archéologue. Son rêve d'enfant était de piloter des avions et même plus précisément d'être pilote d'essai. Cela a motivé son orientation vers des études scientifiques qui le conduiront à toutes sortes d'expériences et d'activités sous-tendues par la curiosité et la passion.

Tout en participant activement au « folklore étudiant » de l'époque, Loïc Langouët obtint brillamment sa licence ès Sciences physiques en 1962. Il voulut alors s'engager dans l'Aéro-navale pour cinq ans avec l'objectif d'apprendre à piloter, engagement annulé suite à la proposition de deux de ses professeurs à l'Université de Rennes de lui offrir un poste d'assistant. En 1967 il soutenait sa thèse de physique sur *La phosphorescence de l'iodure de cadmium pur et dopé*.

Mais c'était sans compter le goût prononcé de Loïc Langouët pour les activités en plein air et la prise de risque ! La physique appliquée et l'océanographie le tentaient. Au printemps 1968 il participe à une mission de trois mois sur le Jean-Charcot, dans le golfe de Guinée. Son retour fut assez rocambolesque dans le cours des événements de mai.

La résiliation de son sursis d'étudiant le conduisit, en septembre 1968, dans un Régiment d'Infanterie de Marine, puis à l'issue de ses classes, à l'ESMIA de Coëtquidan où il fut chargé d'enseigner l'électronique, les servo-mécanismes et le calcul opérationnel. Aussi surprenant que cela puisse être, il dira que cette expérience lui fut par la suite bien utile dans le domaine de l'archéométrie.

Et c'est effectivement après son retour de Coëtquidan qu'il s'est tourné vers l'archéologie. En 1971 Loïc Langouët fit une découverte sensationnelle au pied de la Tour Solidor à Saint-Malo : une pompe gallo-romaine enfouie dans la vase. Cet événement l'orienta vers les fouilles de la Cité d'Alet dans le cadre d'une association qui devint le « Centre régional d'Archéologie d'Alet », toujours actif à Saint-Malo. Après la fouille de cette extraordinaire machinerie antique, son intérêt s'étendit rapidement aux périodes de l'âge du Fer, du Moyen Âge et du post-médiéval, tant et si bien qu'il décida de soutenir une nouvelle thèse en Histoire ancienne à l'Université de Haute-Bretagne, en 1973.

Et puis ce fut l'aventure du Canalchius, un vieux bateau abandonné, que Loïc avait remis en état et transformé pour l'adapter à l'archéologie sous-marine. Durant trois ans ce Canalchius (du nom latin *Insula Canalchius* désignant l'île de Saint-Malo au VIII^{ème} siècle) mena plusieurs opérations. Suivirent aussi sous la direction de Loïc Langouët des fouilles « terrestres » concernant les époques gauloise et gallo-romaine, dans la baie du Mont-Saint-Michel, sur l'île des Ebihens, à Saint-Jacut de la Mer, et aussi sur plusieurs ateliers de fabrication du sel par voie ignigène.

Tous ces résultats et les études associées autorisèrent la création en 1971 à l'Université de Rennes 1, sur le Campus de Beaulieu, d'un *Laboratoire d'Archéométrie* rattaché au Département de Physique cristalline. Loïc Langouët était alors en France un des quelques pionniers de ce qui était en train de devenir l'Archéométrie. Avec ses collègues, dont Louis Goulpeau, il créa une méthode de datation archéomagnétique sur les objets déplacés (tuiles, briques...) sous-tendue par une étude statistique. Une installation de thermoluminescence fut également mise en place, utilisée pour dater des céramiques, mais aussi des lœss par luminescence optiquement stimulée, démarche à laquelle j'ai eu le bonheur d'être associé. Ici encore son laboratoire faisait figure de pionnier. Après

avoir enseigné la physique depuis 1962 à l'Université de Rennes 1 comme Assistant puis Maître-Assistant et Maître de Conférences, Loïc Langouët y fut nommé Professeur de Physique en 1991, jusqu'à sa cessation progressive d'activité à partir de 1998 et un départ en retraite en 2000. Comme nous le verrons plus loin, ce n'était pas la fin de ses travaux de recherche archéologique, bien au contraire.

Loïc Langouët fut aussi l'un des membres fondateurs du GMPCA (*Groupe des Méthodes physiques et chimiques contribuant à l'Archéologie*, devenu le *Groupe des Méthodes pluridisciplinaires contribuant à l'archéologie*), ce qui lui a valu d'organiser à Rennes le premier colloque français d'Archéométrie, en 1977. Il s'est aussi beaucoup investi dans les activités éditoriales avec la création du

Pôle éditorial d'Archéologie de l'Ouest qui, de 1980 à 2006, assura la fabrication de nombreuses publications, dont la Revue d'Archéométrie, les Dossiers du Centre régional archéologique d'Alet, la Revue archéologique de l'Ouest, le Bulletin de l'AMARAI, etc.

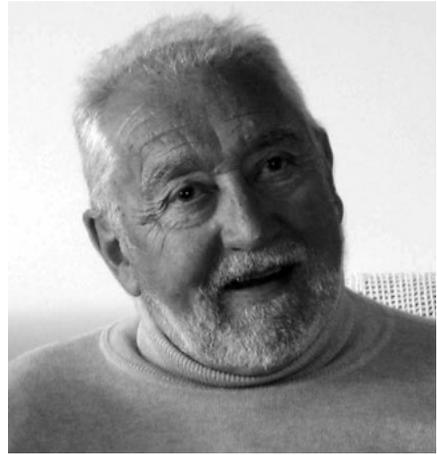


Figure 1. Loïc Langouët.

Son goût de l'action et sa passion pour l'aviation l'ont également conduit à développer en Bretagne la prospection aérienne, avec des résultats impressionnants en matière de découverte de sites. Mais, sachant rester « terre à terre » et toujours avec son esprit pionnier, il a aussi organisé des chantiers importants et fructueux, comme les fouilles de l'anse Solidor et de la Cité d'Alet à Saint-Malo, équipant un « fourgon laboratoire » notamment de moyens informatiques pionniers pour l'époque. Avec Marie-Yvane Daire, il continua à s'investir activement dans de grandes opérations de terrain, comme les fouilles de l'île d'Yoc'h, et aussi dans une audacieuse opération pluriannuelle sur la culture des Kourganés en Sibérie occidentale, dans le cadre d'un partenariat entre les universités de Rennes 1 et d'Ekaterinbourg.

A partir de la retraite, il se passionna, tout aussi activement, pour l'étude des sites de pêcheries anciennes. Cherchant toujours à innover, il construisit avec un ami un drone pour prendre des photos aériennes de ces structures semi-immergées.

Il va de soi que Loïc Langouët eut, tout au long de sa carrière, une activité d'enseignant particulièrement dense, tant en physique qu'en archéologie et en archéométrie, à l'Université de Rennes 1 bien sûr, mais aussi à celles de Rennes 2 et de Paris 1. Il dirigea huit thèses et participa à une quinzaine de jurys, mais assura aussi la formation permanente des professeurs de physique pour les lycées de l'Académie de Rennes. Il ne négligeait cependant pas de s'investir dans des formations plus modestes comme l'Université du Temps libre à Rennes et à Saint-Malo, mais aussi dans des conférences où il excellait à transmettre sa passion. Dans ce cadre « grand public » il monta aussi des expositions originales qui rencontrèrent un vif succès.

Enseignant-chercheur issu de la physique fondamentale, il déplaça ses centres d'intérêt vers l'archéologie, où il s'anra avec une égale compétence et toujours avec passion. Ses publications, seul ou en collaboration, sont plus de 400, dont une vingtaine de livres et monographies. On en trouvera la liste à la suite de cette notice.

Loïc Langouët, pour tous ceux qui l'ont connu, était un homme d'engagement. Il œuvra beaucoup dans le cadre associatif. J'ai cité le CeRAA qui lui doit beaucoup, mais il y a aussi le GMPCA, l'AMARAI, la RAO. Son activité au Conseil d'Administration de la Fondation Langlois lui permit aussi de soutenir l'archéologie. Membre de l'Institut culturel de Bretagne, il y créa avec son ami Jacques Briard la Section Préhistoire et Archéologie dont il assura la présidence de 1992 à 2008.

Loïc Langouët fut membre de nombreuses instances scientifiques nationales : Comité technique de l'Archéologie du CNRS (1983-1985), Comité archéologique du Tendetron (1983-1993), Conseil supérieur de la Recherche archéologique (1985-1989), Conseil scientifique du Laboratoire des Musées de France (1985-1990), Comité interrégional des DAF (1985-1994), Comité de Rédaction de Gallia (1987-1992), Comité scientifique du Centre de Recherche archéologique de Valbonne (1988-1992), Conseil scientifique de l'Institut de Paléontologie humaine (1990-1994). Il assumait aussi de nombreuses responsabilités internationales : organisateur du XXème International Symposium of Archaeometry à Paris en 1980, Membre du International Standing Committee of Archaeometry (1981-1992), Chargé de mission (Ministère des Affaires étrangères/OEA) auprès des universités de Lima et de Santiago du Chili (1980).



Figure 2. Loïc Langouët.

Bibliographie

- Langouët, L. 1976. *Alet, l'antique Cité*. Saint-Malo : Ce.R.A.A., 16 p.
- Langouët, L., Rieth, E. 1978. Les fouilles archéologiques sous-marines en Rance. *Ann. Soc. Hist. Arch. St-Malo* : 214-224.
- Langouët, L., Roman, A., Deza, A., Brito, O., Concha, G. et Asenjo De Roman, C. 1979. Datation relative par thermoluminescence : la méthode D.A.T.E., *Revue d'Archéométrie*, 3 : 57-65.
- Goulpeau, L., Langouët, L. 1980. Datations d'apports de tuiles et briques sur des sites gallo-romains à l'aide de mesures archéomagnétiques réalisées sur d'abondants échantillonnages, *Revue d'Archéométrie*, 4 : 153-163.
- Giot, P.-R., Langouët, L. 1984. *La datation du passé*. Paris : G.M.P.C.A., 188 p.
- Goulpeau, L., Lanos, P., Langouët, L. 1987. The remanent magnetization of ancient struck coins. *Archaeometry*, 29, 2 : 175-186.
- Langouët, L. 1987. *Les Coriosolites, une peuplade gauloise de la période gauloise à l'époque gallo-romaine*. Rennes : Ed. Ce.R.A.A., 279 p.
- Langouët, L. 1989. L'Archéomagnétisme. In « *Le Temps de la Préhistoire* », Société Préhistorique Française, Tome 1 : 229-230.
- Langouët, L., Gautier, M. 1991. *La Prospection Aérienne en Bretagne*, Documents d'Archéologie Armoricaire, 5, C.R.D.P., 80 p. et 25 diapo.
- Langouët, L., Giot, P.-R. 1992. *La datation du passé ; la mesure du temps en archéologie*, Nouvelle édition revue et corrigée, Ed. G.M.P.C.A., 243 p.
- Daire, M.-Y., Gouletquer, P.-L., Bizien-Jaglin, C., Langouët, L. 1994. La production gauloise de sel en Armorique, in Daire M.Y. (Dir.), 1994, *Le sel gaulois*, *Les Dossiers du Centre Régional d'Archéologie d'Alet*, Q, 59-103.
- Langouët, L. 1999. Les autres méthodes physiques de datation. In « *La datation en laboratoire* » : 166-184. Coll. 'Archéologiques'. Paris : Errance.
- Langouët, L. 2004. *Les mégalithes de l'arrondissement de Dinan*. Collection Patrimoine Archéologique de Bretagne, Coédition Ce.R.A.A. – ICB, 62 p.
- Briard, J., Langouët, L., Onnée, Y. 2004. *Les mégalithes du département d'Ille-et-Vilaine*, Patrimoine Archéologique de Bretagne, Coédition Ce.R.A.A. – ICB, 122 p.

- Langouët, L. 2005. *Les mégalithes de l'arrondissement de Saint-Brieuc*, Patrimoine Archéologique de Bretagne, Coédition Ce.R.A.A. – ICB, 89 p.
- Langouët, L. 2006. *Les mégalithes de l'arrondissement de Guingamp*, Patrimoine Archéologique de Bretagne, Coédition Ce.R.A.A. – ICB, 92 p.
- Daire, M.-Y., Langouët, L. 2010. Les anciens pièges à poissons des côtes de Bretagne ; un patrimoine au rythme des marées ..., Coédition Ce.R.A.A.-A.M.A.R.A.I., *Les Dossiers du Centre Régional d'Archéologie d'Alet*, AG, 165 p.
- Langouët, L. 2011. *Le parcours d'un archéologue*. Ed. Exis Temps, 75 p.

Les archéologues ingénieurs de formation

François Djindjian

UMR 7041 Arscan

‘Faites une école d’ingénieur, pour avoir un diplôme et être à l’abri du besoin ... Même si vous vous lancez dans une voie toute différente, il vous restera toujours de la méthode’.
(Mémoires de Jacques de Morgan, Jaunay 1997, p. 109)

1. Introduction

Grâce aux Ecoles françaises d’Archéologie créées et financées par le ministère de l’Instruction publique (ancêtre de notre Education Nationale), l’archéologie classique a pu se constituer et se professionnaliser dès la seconde moitié du XIX^e siècle. Leurs membres, issus, sauf exceptions, de l’Ecole normale supérieure, gèrent leur carrière, comme philologues, archéologues ou historiens des Antiquités en alternant (et c’est toujours le cas aujourd’hui) les postes dans les Ecoles à l’Etranger (Rome, Athènes, Le Caire, Madrid, Extrême-Orient) et à l’Université, jusqu’à l’Académie (des Inscriptions et Belles Lettres), issue heureuse d’une carrière harmonieuse sans incidents ni ennemis.

Il n’en est pas de même pour la Préhistoire et la Protohistoire. Au XIX^e siècle, la préhistoire est une activité d’érudition pratiquée le plus souvent par des individus de milieu social aisé ayant reçu une éducation de haut niveau : médecins, avocats, magistrats, militaires, hauts fonctionnaires, universitaires, ingénieurs, religieux, etc. En Allemagne, cette archéologie préhistorique et protohistorique s’est professionnalisée dès le début du XX^e siècle. En France, par contre, il fallut attendre la création du CNRS et l’après deuxième guerre mondiale pour que la préhistoire soit représentée au CNRS puis que des chaires soient créées dans les Universités. Dans l’entre-deux guerres, l’absence de postes universitaires et le vide démographique laissée par la première guerre mondiale, allait être occupée par les membres très actifs de la société préhistorique française (et de sociétés savantes provinciales), pratiquant une activité d’amateurs, de qualité scientifique très variable, pratiquant en toute liberté des activités de « fouilles » dont les autorités n’avaient pas eu le courage d’imposer la réglementation en France (elles ne le seront que sous le régime de Vichy).

Dans cette période de repli de la préhistoire française, surnagent quelques personnalités de premier plan : Marcellin Boule (Paléontologie au Muséum 1902-1936), Henri Breuil (IPH puis Collège de France), Henri Vallois (Anthropologie au Muséum, Musée de l’Homme, IPH), Jean Piveteau (Paléontologie humaine et animale Université de Paris), Henri Hubert (EPHE, MAN), André Vayson de Pradennes (Ecole d’Anthropologie, EPHE), Henri Begouen (chargé de cours à l’Université de Toulouse, Muséum de Toulouse), Camille Arambourg (Paléontologie au Muséum 1936-55), Raymond Vaufrey (IPH, CNRS, EPHE).

La France possède la particularité presque unique d’un système d’études supérieures doublé : l’Université, à l’accès peu ou pas sélectif, descendante des premières universités du Moyen-âge et les grandes écoles scientifiques (Ecoles normales supérieures, Ecole polytechnique et les six grandes écoles d’ingénieurs) et littéraires (Ecoles normales supérieures, école des chartes, auxquelles il faut ajouter l’agrégation et le CAPES), très sélectives où l’on accède par des classes préparatoires qui regroupent les meilleurs élèves de classes terminales et des concours aux nombres de places limitées. Ce système a été créé à la Révolution et tout au long du XIX^e siècle pour constituer les élites

de la France, selon ses besoins dans les différents secteurs de la fonction publique (Enseignement, Armée) et de l'Industrie (Mines, Ponts et Chaussées, Entreprises industrielles, puis Electricité et Electronique, Télécommunications, Aéronautique, et toutes les autres écoles d'ingénieurs dont le diplôme est reconnu par l'Etat, au nombre d'environ 120). Le secteur commercial (Ecoles de commerce), l'administration de l'Etat (ENA et autres concours administratifs) et la médecine (Internat) suivront cet exemple.

Si les élèves des Ecoles Normales supérieures ont investi l'archéologie classique, au point d'en constituer une caste dominante depuis plus de cent cinquante ans, il n'en est pas de même des ingénieurs qui bien qu'ayant joué un rôle scientifique significatif dans l'évolution de l'archéologie préhistorique, n'y ont pas fait souche. Cette communication a pour objectif de leur rendre un hommage mérité mais aussi de comprendre l'importance et la spécificité de leur apport à l'archéologie.

2. Ingénieurs et archéologues

Pour des raisons de limitation dans la taille de cet article, il n'a pas été possible de donner ici un inventaire exhaustif des archéologues ingénieurs de formation, et même d'avoir la certitude d'avoir pu en faire une liste exhaustive. Neuf courtes biographies, les plus illustratives à nos yeux, sont données ici mais de nombreux autres chercheurs entrent dans cette catégorie. Voici quelques autres noms connus, qu'il nous parait indispensable de rappeler ici :

- Jean Baptiste Prosper Jollois (1776-1842) : X 1794 ; expédition en Egypte, président des Antiquaires de France ;
- Edme François Jomard (1777-1862) : X 1794, Ponts et Chaussée ; expédition en Egypte, géographe, égyptologue, président de la Société de Géographie (Aibl 1818) ;
- Édouard de Villiers du Terrage (1780-1855), X 1794, expédition en Egypte ;
- Joachim Barrande (1799-1883) : X 1819, Ponts et Chaussées 1824 ; géologue et paléontologue ;
- Michel Agénor Azéma de Montgravier (1805-1863) : X 1825, militaire et pionnier de l'archéologie romaine en Afrique du Nord (Aibl 1850) ;
- Félix de Saulcy (1807-1880), X 1826, numismate, archéologue, fondateur des études bibliques (Aibl, 1842) ;
- Emile Prisse d'Avesnes (1807-1879) : ENSAM Chalons 1823, orientaliste, archéologue, égyptologue ;
- Xavier Hommaire de Hell (1812-1848) : Ecole des Mines de Saint-Etienne : explorateur (Empire ottoman, Russie, Perse), Académie des Sciences, 1845 ;
- Auguste Choisy (1841-1909) : X 1861, Ponts et Chaussées, historien de l'architecture (1899) ;
- Marcel Dieulafoy (1844-1920) : X 1863, Ponts-et-Chaussée 1865, expédition et fouilles à Suse 1884-86 ; Aibl 1895 ;
- Félix Faraut (1846-1911) : ENSAM 1863 ; Ingénierie en Cochinchine et archéologie Khmer avec Louis Delaporte ;
- Paul-Louis Cazalis de Fondouce (1835-1931) : Ecole Centrale Paris ; géologue, paléontologue (co-découvreur du mammoth meridionalis de Durfort) et préhistorien du Languedoc ;
- Roland de Mecquenem (1877-1957) : Ecole des Mines de Paris ; fouilles archéologiques à Suze (1912-1939) ;
- Jean Rouch (1917-2004) : Pont et Chaussées 1941, Cinéaste ethnologue.

3. Gabriel de Mortillet (1821-1898)

Gabriel de Mortillet est un des pionniers de la préhistoire française, au même titre que J. Boucher de Perthes, E. Lartet, E. Rivière, E. Piette, F. Daleau, P. Broca et bien d'autres. Mais il est souvent considéré comme le père de la préhistoire par l'importance et la grande diffusion internationale de ses travaux (Richard 1999 ; Beyls 1999), en particulier la première chronologie de la préhistoire.

G. de Mortillet a suivi les cours du CNAM à Paris de 1841 à 1846. Le CNAM (conservatoire national des arts et métiers) a été fondé en 1794 et délivrait depuis 1819 des formations techniques pour le développement des activités industrielles.

Son militantisme socialiste l'oblige à l'exil en 1849, pour quinze ans, en Savoie, en Suisse et en Italie. Il y approfondit ses connaissances géologiques en classant les collections du muséum de Genève puis du muséum d'Annecy, faisant de lui un bon spécialiste de la géologie alpine. De 1858 à 1863, il devient chef de service à la compagnie des chemins de fer italiens et travaille aux études sur le tunnel du Mont-Cenis.

La fréquentation des pionniers italiens et suisses de la préhistoire l'amène à lancer en 1865 le projet d'un Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistorique (CIAAP), qui, organisé le plus souvent de concert avec une Exposition Universelle, allait être un formidable moteur pour la diffusion et les progrès de la préhistoire à la fin du XIX^e siècle (Figure 1).



G. de Mortillet 1863
DUBOIS & HEVLANT

Figure 1. Gabriel de Mortillet (1863).

En 1864, il fonde et dirige la revue *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme* qu'il cède en 1869 à Émile Cartailhac. En 1867, il organise la section préhistorique de l'exposition « *L'histoire du travail* » dans le cadre de l'Exposition universelle de Paris. En 1868, il obtient un poste d'attaché au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye pour organiser les collections préhistoriques, poste qu'il occupera jusqu'en 1885. En 1876, il occupe la chaire d'anthropologie préhistorique à l'École d'anthropologie de Paris, récemment fondée par Paul Broca. En 1882, il est élu maire de Saint-Germain-en-Laye (jusqu'en 1888) et en 1885, député de la Seine-et-Oise, sous l'étiquette radicale (jusqu'en 1889).

L'apport fondamental de Gabriel de Mortillet à la Préhistoire est une chronologie basée sur « *une classification industrielle* », qui va remplacer efficacement (1869, 1872) la paléontologie stratigraphique utilisée par Edouard Lartet qui a l'inconvénient majeur d'être cyclique car liée aux changements du climat. Deux publications majeures, *Le Musée préhistorique* (1^{re} édition en 1881) et *Le Préhistorique* (1^{re} édition en 1883) vont connaître une grande diffusion et populariser la chronologie de la préhistoire.

Cependant, en évolutionniste convaincu, G. de Mortillet va essayer à tort de démontrer une évolution morphologique des industries lithiques : biface grossier de l'Abbevillien, biface élégant de l'acheuléen, petit biface du moustérien et du Micoquien, pointe foliacée solutréenne, pointes magdaléniennes, pointe azilienne, pointes de flèche mésolithique, etc. Celle-ci se trouva alors en contradiction avec la réalité stratigraphique d'un Aurignacien situé sous le Solutréen alors que la théorie évolutionniste le plaçait après et donc au-dessus, déclenchant la bataille aurignacienne avec Henri Breuil, qui trouva son épilogue au dernier CIAAP de Genève en 1912. Il n'en reste pas moins que la première chronologie de la préhistoire est dû à Gabriel de Mortillet. Les générations qui suivirent, tout au long du XX^e siècle, en corrigèrent les erreurs et la rendirent plus fiable, plus complète et beaucoup plus précise.

En positiviste et matérialiste scientifique convaincu, Gabriel de Mortillet refusa l'existence de l'art pariétal paléolithique, question qu'il faut replacer dans le cadre de l'opposition au XIX^e siècle entre le courant positiviste anticlérical et l'église catholique. Ce débat trouva une résonance considérable avec la découverte de la grotte d'Altamira (cf. infra) et dura jusqu'en 1902 (Cartailhac : *Mea culpa*

d'un sceptique), quand l'accumulation des découvertes confirma l'existence d'un art pariétal à côté d'un art mobilier déjà reconnu par les travaux d'E. Piette, réhabilitant ainsi la découverte des bisons faite par la très jeune fille du marquis de Sautuola au plafond de la grotte d'Altamira, pendant que son père fouillait le sol.

Il est indéniable que la « *classification industrielle* » et « *l'histoire du travail* » à l'exposition universelle de 1867 sont des concepts liés à la formation technique que G. de Mortillet a reçue en suivant les cours du CNAM. En ce sens, il est le père de ce qui sera appelé ensuite la culture matérielle et de son importance fondamentale en archéologie préhistorique et protohistorique.

4. Edouard Harlé (1850-1922)

Edouard Harlé nous est aujourd'hui essentiellement connu pour son expertise malheureuse (à la demande d'E. Cartailhac et G. de Mortillet) sur les peintures de la grotte d'Altamira en 1881, concluant à un faux sur les bisons peints du grand plafond (mais à l'authenticité – mais non paléolithiques – des peintures noires dans la galerie profonde), prolongeant ainsi une polémique sur l'existence de l'art pariétal paléolithique qui allait durer près de vingt ans (et dont il vit l'issue mais sans écrire un repentir quoique E. Cartailhac et H. Breuil aient écrit en 1903 p. 257, dans un compte-rendu à l'Aibl sur la grotte d'Altamira qu'il leur avait dit avoir changé d'avis vingt ans après) : « *Je crois avoir démontré que les belles peintures du plafond sont fort récentes. Il semble probable qu'elles ont été faites dans l'intervalle des deux premières visites de M. de Sautuola, de 1875 à 1879* ». (Harlé 1881).

Diplômé de l'école polytechnique (promotion 1869) et du corps des Ponts et Chaussées, Edouard Harlé s'est fait connaître comme constructeur de ponts en début de carrière (dont celui de la basilique de Lourdes !) mais aussi comme architecte de l'observatoire du pic du midi (1878-1881) et alpiniste intrépide. Nommé ingénieur en chef des Ponts et Chaussées en 1897, il devient alors directeur de la Compagnie des chemins de fer du Midi, poste qui lui permettra de se consacrer à des études paléontologiques pendant vingt ans (Figure 2).

L'argument utilisé par Edouard Harlé pour prouver que des faux avaient été peints entre le moment où la grotte avait été découverte par le marquis de Sautuola et le moment où sa fille avait vu les bisons, était celui de la nécessité d'avoir des lampes pour réaliser les peintures dans l'obscurité des grottes, lampes qui n'existaient pas à l'époque paléolithique. Le lecteur se souvient de la découverte de la grotte ornée de La Mouthe en Périgord par E. Rivière en 1895, qu'il avait désobstrué avant de trouver les peintures de la galerie et la fameuse lampe qui fut envoyée pour analyse à M. Berthelot pour en étudier les résidus brûlés et dont le résultat se fit si longtemps attendre qu'entretemps l'existence de l'art pariétal paléolithique ne fut plus un sujet de débat. Il faut noter ici l'argument logique « imparable » trouvé par le polytechnicien Edouard Harlé, et regretter simplement un manque de bons sens, et le fait qu'il avait été envoyé pour être un témoin à charge et non un expert impartial. L'historiographie préhistorique retiendra plus le spécialiste de la faune tertiaire (le dryopithèque de Saint-Gaudens) et surtout quaternaire du sud-ouest aquitain et de la péninsule ibérique, en particulier sa détermination du renne dans les sites catalans, notamment à Bora Gran, et de l'antilope saïga en Aquitaine, à l'origine d'une collection qu'il légua au muséum de Bordeaux.



Figure 2. Edouard Harlé.

5. Jacques de Morgan (1857-1924)

Jacques de Morgan est sans doute une des grandes figures de l'Archéologie française. Né en 1857 à Huisseau sur Cosson, entre Blois et Chambord, Jacques de Morgan est issu d'une famille aristocratique légitimiste. Encore adolescent, c'est avec son père et son frère aîné, qu'il découvre le monde des Sociétés savantes de la fin du XIX^e siècle, à la découverte de la géologie, de la paléontologie et de l'archéologie de sa région natale. Il entre à l'École des Mines de Paris (promotion 1879) et devient géologue, métier qu'il exerce d'abord dans le cadre de ses études (Bohême, Scandinavie, Indes anglaises) puis dans le cadre de projets internationaux (mines d'étain en Malaisie, mines de cuivre en Géorgie) où malgré sa compétence et son énergie, et sans écouter les conseils de prudence de ses professeurs, il est la victime de financiers sans scrupules qu'il a pris naïvement pour des investisseurs industriels.

C'est curieux de tout, des Sciences naturelles, de l'archéologie et de l'ethnologie, qu'il aborde les pays qu'il visite et dont il nous laisse des documents d'une qualité exceptionnelle et des échantillons de toute sorte qu'il envoie par caisses entières en France pour les musées. Le cas de la Malaisie, où arrivé pour prospecter des mines d'étain, il se transforme en remarquable cartographe-ethnologue de la vallée du Pérak, est particulièrement significatif (1884-85).

C'est l'échec de sa mission comme Directeur des mines de cuivre d'Akthala, où il est remercié pour excès d'investissements, qui le convainc de se consacrer à l'Archéologie à temps plein, en commençant par l'Arménie où il reste encore plusieurs mois pour fouiller près de 600 sépultures de la fin de l'Age du Bronze et des débuts de l'Age du Fer (1886-89). Rentrant à Paris, il écrit deux volumes de sa mission scientifique au Caucase qui sont approuvés par les spécialistes (Hamy, Maspero) et publiés par le Ministère de l'Instruction publique.

Cette première reconnaissance lui vaut d'être envoyé, cette fois en mission rémunérée, en Iran, où il passe trois années (1889-91) à explorer l'Ouest de l'Iran de la Caspienne au golfe persique (Azerbaïdjan, Kurdistan, Luristan), ramenant des documents archéologiques exceptionnels. Revenu à Paris en 1892, il se voit proposé le poste de Directeur des Antiquités égyptiennes. Ce sera une période exceptionnelle durant laquelle, en moins de six années (1892-97), il va ouvrir de nouvelles salles dans le Musée de Gizeh, entreprendre de grands travaux de désensablement et de restauration des sites de la vallée du Nil (Kom Ombo, Karnak, Louxor), réaliser le Catalogue des Monuments, entreprendre des fouilles dont les résultats seront exceptionnels (trésors de Dahchour), démontrer l'existence d'une préhistoire égyptienne prédynastique, lancer la construction d'un nouveau Musée !

La réputation qu'il acquiert à cette occasion le désigne tout naturellement pour prendre la responsabilité de la nouvelle Délégation scientifique en Perse, que l'action du ministre plénipotentiaire René de Balloy avait obtenu du Shah d'Iran pour la France. Il reprend alors le site célèbre de Suse (dont les premières fouilles avaient été effectuées sur l'acropole perse par M. Dieulafoy précédemment cité et son épouse Jane en 1884-86, mais qui se sont malheureusement attirés l'hostilité du Shah ; il en restera cependant entre les deux hommes une hostilité qui coutera à J. de Morgan son entrée à l'Aïbl), qui va faire l'objet de fouilles archéologiques françaises ininterrompues pendant plus de 80 années. Chaque année, l'Assemblée Nationale vote le budget de la Délégation qui s'élève à 150.000 Francs, hélas la moitié du budget promis, ce qui limitera l'action de Jacques de Morgan aux seules fouilles de Suse. L'insécurité (c'est un euphémisme !) due aux tribus nomades des Seghvends, l'oblige à construire à proximité du site, un château, qui sera la base logistique des archéologues français jusqu'à sa donation aux Iraniens, au moment de la révolution islamique. Ses fouilles « industrielles » lui seront reprochées, non par le Musée du Louvre dont il a considérablement enrichi les collections du département des Antiquités orientales mais par ses successeurs à Suse, jusqu'à invoquer injustement un manque de stratigraphie, impensable pour un préhistorien de formation. L. Martinez-Sève a récemment

remis cette question dans le bon contexte (Martinez-Sève 2009).

Jacques de Morgan, de 1897 à 1912, malgré une santé de plus en plus chancelante, va y diriger des fouilles d'une ampleur inégalée (jusqu'à 1200 ouvriers !) dont les riches découvertes vont constituer le fonds du Département des Antiquités Orientales du Musée du Louvre, notamment la fameuse stèle d'Hammourabi, la stèle de Naram-Sin, la statue de la reine Napir-Asou, etc. Des harcèlements administratifs et politiques auxquels Clemenceau mettra fin, des jalousies du microcosme archéologique devant l'entrepreneur ingénieur – archéologue, l'insuffisance des crédits par rapport à l'ampleur de la mission, une santé déclinante finiront par user psychologiquement Jacques de Morgan et l'amener à renoncer à sa mission en 1912 (Figure 3).



Figure 3. Jacques de Morgan.

Jacques de Morgan revient alors en France et se consacre alors pour les 12 dernières années de sa vie à l'écriture. Outre la rédaction de manuels et de livres d'Archéologie, il faut noter son engagement pendant la guerre de 1914-18 pour les chrétiens d'Orient, et notamment les Arméniens, dont il prend la défense (*Essai sur les nationalités*, 1917) et pour qui il écrit, en 1919, une « *Histoire du peuple arménien* », et qui n'oublieront jamais sa mémoire. Il a également écrit des romans historiques qui resteront inédits.

6. André Vayson de Pradenne (1888-1939)

André Vayson de Pradennes est à tort un préhistorien méconnu. Une des raisons est sa disparition tragique (intoxication au monoxyde de carbone dans son hôtel particulier du parc Monceau avec toute sa famille) en 1939 en plein début de la seconde guerre mondiale. Sa nécrologie dans un bulletin de la Société Préhistorique Française en 1940 est donc particulièrement succincte (Figure 4).

Ingénieur civil des mines en 1911, il devient professeur à l'École d'anthropologie en 1932 puis est chargé du cours de Préhistoire exotique à l'Institut d'ethnologie en 1936 et est nommé directeur du Laboratoire d'anthropologie préhistorique à l'École des hautes études. Il est président de la Société préhistorique française en 1930 en plein affaire Glozel, dans laquelle il s'implique totalement.



Figure 4. André Vayson de Pradenne.

Elève de Victor Commont, dont il acquiert la collection en 1918, il est le père du terme « biface » qui va remplacer la vieille dénomination de coup-de-poing (1937). Il reprend des fouilles sur le Mont-Dol en Bretagne (1929). Il prend une part active dans la dénonciation de Glozel (1927, 1930), à l'origine d'un livre publié en 1932 et qui n'a pas pris une ride : « *les fraudes en archéologie préhistorique* » (réédité en 1993 grâce à M. Groenen et J. Million). Son petit manuel de Préhistoire publié en 1938 chez Armand Colin est une modèle de clarté et d'intelligence.

Sa disparition tragique à 51 ans a privé la préhistoire d'un grand scientifique qui aurait pu apporter toute sa compétence au renouveau de la préhistoire ancienne dans l'après deuxième guerre mondiale.

7. Clarence Van Riet Lowe (1894-1956)

Clarence Van Riet Lowe est un des pionniers de la préhistoire en Afrique du Sud, dont l'essentiel de son apport, la chronologie de la préhistoire, le développement des études sur l'art paléolithique, et l'institutionnalisation de l'archéologie se situe principalement entre les deux guerres mondiales.

Il a été diplômé de l'Engineering School de l'université de Cape Town en 1912. Son service actif pendant la première guerre mondiale en Europe et au Moyen-Orient est à l'origine de son intérêt pour l'archéologie et la préhistoire. Il commence une carrière brillante dans les Ponts et chaussées (il construit 88 ponts dans l'état libre d'Orange tout en découvrant près de 300 sites préhistoriques) qui l'amène en 1931, à 37 ans, à la fonction d'ingénieur en chef dans le Public Works Department. Sa collaboration étroite avec A.J.H. Goodwin les conduit à la première synthèse en 1929 sur la préhistoire de l'Afrique du Sud (the stone Age cultures of South-Africa) où ont été définis pour la première fois les termes de Early stone Age (ESA), Middle Stone Age (MSA) et Late Stone Age (LSA), toujours utilisés de nos jours. Il fut également un pionnier de la taille du silex, identifiant et définissant des techniques de taille, comme le débitage proto-Levallois ou Victoria West. En 1933, il a participé aux premières fouilles du site de l'âge du fer (900-1300 AD) de Mapungubwe avec Leo Fouché de l'Université de Pretoria (Figure 5). En 1934, il est nommé directeur du bureau de l'archéologie (plus tard intitulé « Archaeological Survey »). Simultanément, il occupe une chaire d'archéologie à l'Université de Johannesburg et devient secrétaire de la commission des monuments historiques d'Afrique du Sud. Ses excellentes relations avec le premier ministre d'Afrique du Sud Jan Smuts a permis à l'archéologie sud-africaine d'obtenir une légitimité et un soutien important des autorités. H. Breuil, en délicatesse avec les autorités de Vichy, fut invité en Afrique du Sud où il resta de 1942 à 1945, employé par l'Archaeological survey. Clarence Van Riet Lowe est à l'origine de la création du musée d'art rupestre de Johannesburg et de l'enlèvement des parois peintes pour en assurer la protection dans le musée. Il a publié plusieurs inventaires sur l'art rupestre préhistorique (1937, 1952).



Figure 5. Clarence Van Riet Lowe (taillant le silex).

8. Roger Marie Séronie Vivien (1927-2013)

Roger Marie Séronie Vivien est une des figures les plus attachantes et l'un des amateurs les plus remarquables de la préhistoire française de la seconde moitié du XX^e siècle. L'exploration pétrolière fut son métier. Géologue de formation, formation qu'il conforta à l'ENSPM (Ecole nationale supérieure du pétrole et des moteurs), il fit l'essentiel de sa carrière dans le groupe Esso, où il devint responsable de l'exploration pétrolière en France. En bonne relation avec les géologues du CNRS, Il contribua également à l'atlas géologique du bassin d'Aquitaine. Mais son travail géologique le plus utile aux préhistoriens fut sans contexte, en 1987, « *les silex du mésozoïque nord-aquitain, approche géologique de l'étude du silex pour servir à la recherche préhistorique* », qui reste la bible des études d'origines de l'approvisionnement en silex pour la caractérisation du silex et la constitution des lithothèques. Il organise à Bordeaux avec M. Lenoir, le V^e flint symposium en 1987 dont ils publient les actes en 1990 (Figure 6).

La spéléologie fut également une passion, qu'il pratiqua dans les Pyrénées (grotte ornée de Sinhikole-Ko-Karbia en Pyrénées atlantiques) et en Quercy.

Comme préhistorien, ses activités de terrain en Quercy furent impressionnantes, à la grotte de la Bergerie (1963-66), la grotte de Pégourié (1967-88), la grotte du Sanglier (1990-95) et la grotte de Pradayrol (1998-2005), dont il en publia les monographies. Les niveaux badegouliens de la grotte de Pégourié sont une référence particulièrement importante pour le paléolithique supérieur français car, outre des datations radiocarbone, ils ont livré une industrie osseuse badegoulienne en stratigraphie qui manquait jusque là en Aquitaine.



Figure 6. Roger Marie Séronie Vivien.

Les trois biographies qui suivent ne rentrent pas dans le profil des précédentes. Le premier, ingénieur constructeur de réseau ferré fut plus un collectionneur avisé qu'un archéologue ; le deuxième, ingénieur au CEA, n'a jamais eu vocation d'être archéologue, et le troisième, ethnologue, n'a jamais connu de parcours professionnel après l'obtention de son diplôme d'ingénieur. Contrairement donc aux biographies précédentes de carrières parallèles ou successives et réussies dans les deux voies, ces parcours nous ont paru devoir compléter utilement notre propos ici.

9. Les ingénieurs polonais au Pérou

Le démantèlement de la Pologne et son partage entre Prusse, Autriche et Russie ont entraîné de nombreuses révoltes de libération du pays qui sont à l'origine de condamnations (notamment la déportation en Sibérie) et d'exils. Le cas des déportés polonais Jan Czernski et Aleksander Piotr Czekanowski qui découvrirent en 1871 le premier site paléolithique en Sibérie (site de l'hôpital militaire d'Irkoustk) et qui firent la première description géologique de la Sibérie et déterminèrent plusieurs centaines d'espèces animales, est exceptionnel et mériterait à lui seul un long développement. Le très haut niveau culturel et académique des Polonais en firent ainsi souvent de grands précurseurs scientifiques, là où ils vécurent et travaillèrent.

Un des cas les plus extraordinaires fut celui de polonais réfugiés à Paris, diplômés de l'ENS des Ponts et Chaussées et constructeurs de la plus fameuse ligne de chemin de Fer transandine (1870-1908): le Ferrocarril Central Andino (Callao-Cerro de Pasco) : Ernest Malinowski (1818-1899) par ailleurs héros de la guerre d'indépendance du Pérou, Wladislaw Kluger (1849-1884), et d'autres comme E. Habich, A. Miecznikowski, W. Folkierski, A. Babiński, T. Stryjeński.



Figure 7. Wladislaw Kluger.

Wladislaw Kluger ne fut pas seulement un ingénieur, participant à la construction de la plus haute ligne de chemin de fer du monde en résolvant des difficultés techniques considérables pour sa construction. Il fut également un collectionneur et un archéologue (fouilles de la nécropole d'Ancon, 1870), malgré sa disparition précoce due à la tuberculose. Son exceptionnelle collection de momies, de textiles, de céramiques et autres objets de culture Moche, Chimú et Chancay du désert péruvien est conservée au musée d'archéologie de Cracovie.

10. Jean Vertut (1929-1985)

Les préhistoriens connaissent le nom de Jean Vertut comme celui du photographe d'André Leroi-Gourhan dans la préhistoire de l'Art occidental chez Mazenod (1965). Les amateurs de photographie avaient cependant bien perçu l'exceptionnelle qualité de ces photos (qui n'a jamais été dépassée ni avant ni après) compte-tenu de l'extrême difficulté de les faire dans des grottes étroites, sombres et humides.

Si Jean Vertut (Ecole Centrale Paris 1953) pratiquait la photographie en amateur (dans toute la noblesse et la perfection du terme), il était avant tout un brillant ingénieur travaillant au Commissariat à l'Energie Atomique (CEA), pionnier de la robotique en tant que responsable du laboratoire de télémanipulation et créateur de nombreuses machines comme le télémanipulateur MA23 en 1975. A ce titre, les roboticiens le considèrent comme un des fondateurs de leur discipline et c'est pourquoi, avant sa disparition hélas trop précoce à 56 ans, ils l'avaient nommé à la tête de leur association professionnelle (Figure 8).



Figure 8. Jean Vertut.

D'autres ingénieurs ont contribué soit professionnellement soit de façon désintéressée aux travaux des archéologues. Un exemple quasiment oublié aujourd'hui est le transport et l'érection des obélisques d'Egypte que ce soit à Rome (Ier siècle av. J.C. et 357), à Constantinople (390), à Paris (1833-36), à Londres (1880) et à New York (1881). L'obélisque du temple de Louksor, fut transporté sans être brisée sous la direction technique de l'ingénieur de la Marine Apollinaire Lebas (X 1816). Ses ingénieux appareils pour coucher, transporter et ériger l'obélisque sont gravés sur le piédestal de l'obélisque à Paris. Des maquettes ont été réalisées et sont présentées au Musée des Arts et Métiers, à Paris.

11. Alain Testart (1945-2013)

Alain Testart était ethnologue¹ et non archéologue mais son œuvre scientifique a eu une grande influence sur les préhistoriens français et, à ce titre, il entre dans le sujet traité ici.

Diplômé de l'école des Mines de Paris (1970), il commence des études d'ethnologie et soutient sa thèse en 1975, « *Des classifications dualistes en Australie* » (il a alors 30 ans). Il entre au CNRS seulement en 1982 (à 37 ans !), et y effectue toute sa carrière à Paris qu'il termine comme directeur de recherches.

Alain Testart présente le paradoxe d'un ethnologue, spécialiste des aborigènes d'Australie, qui, pour des raisons récurrentes de santé, n'a jamais pu faire de terrain pour l'acquisition des données ethnographiques. Il développe donc une capacité particulière d'analyse, de confrontation, de mise en cohérence et de synthèse des données récoltées par ses collègues, capacité qu'il développera d'abord en ethnologie, puis en élargissant avec l'expérience son champ d'analyse, à la préhistoire des chasseurs-cueilleurs, à l'archéologie, à la sociologie, aux religions, aux sociétés, etc.

¹ Un autre célèbre ethnologue français, Marcel Griaule, aurait pu faire partie de cette liste. Admis en classes de mathématiques supérieures et spéciales au Lycée Louis-le-Grand à Paris, pour préparer les concours d'ingénieurs, il renonce à ses études pour s'engager volontaire à 17 ans pour la première guerre mondiale. De 1917 à 1921, il sera observateur aérien dans l'armée de l'air. Il ne reprendra ses études qu'en 1922 aux Langues O et à l'EPHE.

Il reprend ainsi à son compte les ambitions des grands sociologues/ethnologues de la fin du XIX^e siècle et des débuts du XX^e siècle: Weber, Durkheim, Mauss à une époque où la spécialisation enferme le chercheur dans des problématiques de plus en plus étroites.

Bien qu'il ait abordé des problématiques qui intéressent les marxistes depuis Marx et Engels (et jusqu'à aujourd'hui), je n'ai pas trouvé chez Alain Testart cette sensibilité, sauf un solide matérialisme scientifique qui n'est pas la seule propriété du marxisme. Sa critique un tantinet féroce mais lumineuse du substantivisme renforce cette opinion. Il n'est pas non plus structuraliste au sens de Cl. Levi-Strauss, dont les structures finissaient par tellement se complexifier en intégrant tous les cas particuliers pour atteindre la généralité voulue, qu'elles en devenaient irréfutables. Il y a incontestablement chez Alain Testart une approche systémique qui l'amène à chercher un système et à le travailler de façon à en extraire les quelques processus ou variables d'état (les rapports sociaux fondamentaux des sociétés) qui en donnent une explication simple sur l'existence et le fonctionnement du système sociétal, comme une quête du graal sans cesse recommencée. Cette approche est confirmée par son programme de 1991 « *Pour les Sciences sociales, essai d'épistémologie* », quand il déclare que « *les Sciences sociales ont pleinement vocation à devenir des sciences dures par la recherche d'invariants* ».

Cette quête est particulièrement visible dans ses travaux sur la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs entre la version de 1986 et le livre abouti de 2016 (*L'Amazone et la cuisinière*). Elle restera par contre inachevée dans l'important et ambitieux essai de classification des sociétés (2005), qui le confirme dans sa légitimité d'anthropologue des sociétés, au grand regret des lecteurs qui en attendaient une nouvelle version complétée. Ils devront hélas se satisfaire des « *ploutocraties ostentatoires* » ! Alain Testart aurait pu enfin être le premier anthropologue pouvant nous expliquer comment et pourquoi les sociétés changeaient ou ne changeaient pas et en particulier les conditions d'apparition de l'Etat. C'est pourquoi la disparition précoce d'Alain Testart prive la Science d'un chercheur qui avait encore beaucoup de choses à nous donner (Figure 9).



Figure 9. Alain Testart.

12. Conclusions

Il existe de nombreux points communs entre ces neuf biographies. Tout d'abord, une solide formation mathématique et physique de base leur permet de traiter et de résoudre scientifiquement les problèmes posés. C'est justement « *cette formation dont il reste de la méthode* » dont avait parlé le vieux professeur de l'école des Mines de Paris au père de Jacques de Morgan.

Ensuite, leur formation technique, telle que la dispense les écoles d'ingénieurs qui aux cours théoriques ajoutent de nombreux travaux pratiques, leur donne la capacité technique de mettre en œuvre sur le terrain ou en laboratoire, et de maîtriser, des solutions avancées.

Ceux d'entre eux qui ont mis en pratique leur formation dans la vie professionnelle, avant ou parallèlement à leurs activités archéologiques, possèdent une attitude d'hommes de projets plutôt que d'hommes de carrière, et tout particulièrement une capacité d'organisation, de travail en équipe (surtout à une époque où l'archéologue est un érudit solitaire dont l'égo l'amène souvent à se fâcher régulièrement avec le partenaire du moment) et aussi, par l'expérience, de direction. Ils sont des entrepreneurs et il n'est pas surprenant de les voir prendre des responsabilités connexes à la vie académique dans les revues scientifiques (Mortillet, Séronie Vivien), les sociétés savantes

(Vayson de Pradennes, Séronie Vivien, Vertut), les musées (Mortillet, Van Riet Lowe) et même l'administration de l'archéologie (Van Riet Lowe). Certains ont eu la capacité de nouer des relations avec des dirigeants politiques importants dans leur pays pour promouvoir l'archéologie, d'autres ont développé une notabilité significative à un niveau régional. Ils se révèlent de bons géologues stratigraphes. Ils deviennent spécialistes dans l'étude de la culture matérielle : industrie lithique et osseuse (Mortillet, Vayson de Pradennes, Séronie Vivien, Van Riet Lowe) avec une attention particulière à la technologie et la matière première ou en paléontologie animale (Harlé). Ils développent souvent une compétence encyclopédique, ne se limitant pas à une seule spécialité et n'hésitent pas à écrire des manuels ou de grandes synthèses (de Mortillet, Vayson de Pradennes, de Morgan, Van Riet Lowe).

Ils ont fait des contributions majeures aux progrès de l'archéologie mais, pour la plupart d'entre eux, ils ont également réussi dans leur vie professionnelle avant de se consacrer à l'archéologie.

Abréviations

X	Ecole polytechnique
ENS	Ecoles Normales supérieures (Ulm, Saint-Cloud, Sèvres, Fontenay, Cachan)
Mines	Ecole nationale supérieure des Mines (Paris, Saint-Etienne, Nancy)
PC	Ecole nationale supérieure des Ponts et Chaussées
Telecom	Ecole nationale supérieure des Télécommunications
Supélec	Ecole nationale supérieure d'Electricité
Supaéro	Ecole nationale supérieure de l'Aéronautique
Centrale	Ecole nationale supérieure des Arts et Manufactures (Paris, Lyon)
ENSAM	Ecole nationale supérieure des Arts et Métiers
CNAM	Conservatoire National des Arts et Métiers
ENSPM	Ecole nationale supérieure du pétrole et des moteurs (aujourd'hui IFP)
Aibl	Académie des Inscriptions et belles Lettres
210 écoles françaises sont habilitées à décerner un diplôme d'ingénieur	

Bibliographie

Bibliographie générale

- Djindjian, F. 2016. La révolution des années 1960 en préhistoire et protohistoire en France. In « Delley G., Diaz-Andreu, M., Djindjian F., Guidi A., Kaeser M.A. *History of Archaeology: International perspectives* »: 125-144. Proceedings of the XVII^e UISPP World Congress, Burgos, 1-7 September 2014, Volume 11, sessions A8b, A4b, A8a. London: Archaeopress.
- Chevalier, N. 2002. *La recherche archéologique française au Moyen-Orient (1842-1947)*. Paris : Editions Recherche sur les Civilisations.
- Gran-Aymerich, E. 1998. *Naissance de l'archéologie moderne, 1789-1945*. Paris : CNRS éditions.
- Richard, N. (ed.) 1992. *L'invention de la préhistoire. Une anthologie*. Paris : Presses Pocket, 352 p.

Gabriel de Mortillet

- Mortillet, G. de 1867. Promenades préhistoriques à l'Exposition universelle. *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*, 1867, IV : 181-368.
- Mortillet, G. de 1869. Essai d'une classification des cavernes et stations sous abri fondée sur les produits de l'industrie humaine. *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 1869, V : 172-179.
- Mortillet, G. de 1873. Classification des diverses périodes de l'âge de la pierre. In *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, Comptes rendus de la 6e session, Bruxelles, 1872* : 432-459. Bruxelles : C. Muquardt, 1873.
- Mortillet, G. de 1881. *Musée préhistorique*. Paris : C. Reinwald, 1881, 105 pl.

- Mortillet, G. de 1883. *Le Préhistorique, antiquité de l'homme*. Paris : C. Reinwald, 1883, 642 p. (« Bibliothèque des sciences contemporaines »).
- Mortillet, G. de 1898. Grottes ornées de gravures et de peintures. *Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris*, 1898, VIII : 20-27.
- Richard, N. 1999. Gabriel de Mortillet. In 'Murray Tim, *Encyclopedia of Archaeology, the great archaeologists*', I : 93-108. Santa Barbara : ABC Clio, 1999.
- Beyls, P. 1999. *Gabriel de Mortillet (1821-1898), géologue et préhistorien*. Grenoble : chez l'auteur, 1999, 402 p.
- Nicole, M. 1901. Eloge de Gabriel de Mortillet. *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, V^e série, 2 : 559-572.

Edouard Harlé

- Harlé, É. 1881. La grotte d'Altamira, près de Santander (Espagne). *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, XII, 2e. série : 275-283.
- Harlé, É. 1908. Ossements de renne en Espagne. *L'Anthropologie*, 19 : 573-577.
- Harlé, É. 1909. Essai d'une liste des Mammifères et Oiseaux Quaternaires connus jusqu'ici dans la Péninsule Ibérique», *Bulletin de la Société Géologique de France*, 4e. série, IX : 355-370.
- Harlé, É., Harlé, J. 1920. *Mémoire sur les dunes de Gascogne, avec observations sur la formation des dunes*. Paris.
- Cartailhac, E., Breuil, H. 1903. Les peintures préhistoriques de la grotte d'Altamira à Santillana (Espagne). *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1903, 47-3 : 256-264.
- Nécrologie, 1922. Édouard Harlé, *L'Anthropologie*, 32 : 587-588.
- Soler Masferrer, N., Soler Subils, J. 2010-2011. Édouard Harlé, enginyer, alpinista, paleontòleg i prehistoriador d'un costat a l'altre dels Pirineus, *ANNALS* 2010-11 : 309-328.

Jacques de Morgan

- Morgan, J. de 1889. *Mission scientifique au Caucase : Etudes archéologiques et historiques, tome I : Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe*. Paris : E. Leroux.
- Morgan, J. de 1894-1904. *Mission scientifique en Perse*, 5 vols. Paris : E. Leroux.
- Morgan, J. de 1896. *Recherches sur les origines de l'Égypte. L'âge de la pierre et les métaux*. Paris : E. Leroux.
- Morgan, J. de 1897. *Recherches sur les origines de l'Égypte. Ethnographie préhistorique et tombeau royal de Négadah*, Paris : E. Leroux.
- Morgan, J. de 1902. *La Délégation en Perse du Ministère de l'Instruction Publique 1897-1902*. Paris : E. Leroux.
- Morgan, J. de, Capitan, L., Boudy, P. 1910. Etude sur les stations préhistoriques au sud tunisien. *Revue de l'École d'anthropologie de Paris* : 105-228.
- Morgan, J. de 1921. *L'Humanité préhistorique. Esquisse de préhistoire générale*. Paris : La Renaissance du livre (L'Evolution de l'Humanité, II).
- Morgan, J. de 1925. *La Préhistoire orientale*, ouvrage posthume publié par Louis Germain, t. I. *Généralités*. Paris : Librairie orientaliste P. Geuthner.
- Morgan, J. de 1926. *La Préhistoire orientale*, ouvrage posthume publié par Louis Germain, t. II. *L'Égypte et l'Afrique du Nord*. Paris : Librairie orientaliste P. Geuthner.
- Jaunay, A. 1997. *Mémoires de Jacques de Morgan (1857-1924). Souvenirs d'un archéologue*, Paris, L'Harmattan.
- Jaunay, A. (ed.) avec la collaboration de C. Lorre, A. Guerreiro et A. Verney 2003. *Exploration dans la presqu'île malaise par Jacques de Morgan (1884)*. Paris : CNRS Editions.
- Boule, M. 1924. Nécrologie. Jacques de Morgan. *L'Anthropologie*, 34 : 467-471.
- Djindjian, F., Lorre, Ch., Touret, L. (eds) 2009. *Jacques de Morgan (1857-1924), pionnier de l'aventure archéologique*. Cahiers du Musée d'Antiquités Nationales, n°1, 2009, 190 p., 99 fig.
- Martinez-Sève, L. 2009. Les fouilles de Jacques de Morgan à Suse : méthodes et objectifs. In « *Jacques de Morgan (1857-1924), pionnier de l'aventure archéologique* ; Djindjian, F., Lorre, Ch., Touret, L. éds ». Cahiers du Musée d'Antiquités Nationales, 2009, 1 : 141-152.

Clarence Van Riet Lowe

- Goodwin, A.J.H., Van Riet Lowe, C. 1929. *Stone Age Cultures of South Africa*. Annals of the South-African Museum, 27: 1-289.
- Van Riet Lowe, C. 1937. *Prehistoric rock engravings in the Vaal River basin*. Transactions of the Royal Society of South Africa, 24.
- Van Riet Lowe, C. 1952. *The Distribution of Prehistoric Rock Engravings and Paintings in South Africa*, Archaeological Survey, Series 7, Cape Town.
- Underhill, D. 2011. A History of Stone Age archaeological study in South-Africa. *South-African Archaeological Bulletin*, 66, 193 : 3-14.

André Vayson de Pradenne

- Vayson de Pradenne, A. 1927. La chronologie de Glozel. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 24, 9 : 293-319.
- Vayson de Pradenne, A. 1929. *La station paléolithique du Mont-Dol*. Paris : Masson.
- Vayson de Pradenne, A. 1930. The Glozel Forgeries, *Antiquity*, IV : 201-222.
- Vayson de Pradenne, A. 1932, 1993. *Les fraudes en archéologie préhistorique*. J. Millon, (L'Homme des Origines), (1e éd. 1932), 512 p.
- Vayson de Pradenne, A. 1937. Les dénominations de l'outillage du Paléolithique inférieur, *Revue Anthropologique*, LX : 91-112.
- Vayson de Pradenne, A. 1938. *La Préhistoire*. Paris : Armand Colin, 224 p.

Jean Marie Séronie-Vivien

- Séronie-Vivien, J.M. 1975. Introduction à l'étude des poteries préhistoriques. Mémoire n°1 du *Bulletin de la société spéléologique et préhistorique de Bordeaux*. 103 p.
- Séronie-Vivien, J.M. 1981. La grotte de la Bergerie des Quatre chemins à Caniac-du-Causse (Lot), gisement magdalénien et du Bronze moyen. CPF, XXI^e session, 1979, 1, p. 266-286.
- Séronie-Vivien, J.M. 1984. Grotte de Sinikhole-Ko-Karbia. In *Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*. Paris, Ministère de la Culture, Imprimerie Nationale, p. 272-74.
- Séronie-Vivien J.M. 1987. Les silex du mésozoïque nord-aquitain. Approche géologique de l'étude du silex pour servir à la recherche préhistorique. *Bull. de la société linnéenne de Bordeaux*, suppl. t. XV, 132 p.
- Séronie-Vivien, J.M. 1995. La grotte de Pégourié, Caniac-du-Causse (Lot) : Périgordien, Badegoulien, Azilien, Âge du Bronze. *Préhistoire Quercynoise*, suppl. n°2, 334 p.
- Séronie-Vivien, J.M. 2001. La grotte du sanglier à Reilhac (Lot) du magdalénien au Néolithique ancien. *Préhistoire du Sud-Ouest*, suppl. n°4, 182 p.

Wladislaw Kluger

- Woloszyn, J. 1998. Wladyslaw Kluger i jegokolkczazytkow kultur peruwianskich. *Muzeum Archeologiczne w Krakowie*, 41, A: 272-283.
- Wasilewski, M. 2014. The growing wave: polish archaeological contributions in the new world. *Contributions in New World Archaeology*, 6: 167-198.

Jean Vertut

- Leroi-Gourhan, A. 1965. *Préhistoire de l'Art occidental*. Paris: Mazenod. Photos J. Vertut.

Alain Testart

- Testart, A. 1978. *Des classifications dualistes en Australie : Essai sur l'évolution de l'organisation sociale*. Paris et Lille : Maison des Sciences de l'Homme & Lille III, 222 p.
- Testart, A. 1982. *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*. Paris : Société d'Ethnographie (Université Paris X-Nanterre), 254 p.
- Testart, A. 1985. *Le communisme primitif : Économie et idéologie*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, 549 p.
- Testart, A. 1991. *Des mythes et des croyances : Esquisse d'une théorie générale*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, 441 p.
- Testart, A. 1991. *Pour les sciences sociales : Essai d'épistémologie*. Paris : Christian Bourgois, 174 p.

- Testart, A. 1992. *De la nécessité d'être initié : Rites d'Australie*. Paris : Société d'Ethnologie (Université Paris-X-Nanterre), 290 p.
- Testart, A. 1996. *La parenté australienne : Étude morphologique*. Paris : CNRS Ed., 392 p.
- Testart, A. 2004. *La servitude volontaire* (2 vols.) : I, *Les morts d'accompagnement* ; II, *L'origine de l'État*. Paris : Errance, 264 p. et 140 p.
- Testart, A. 2005. *Éléments de classification des sociétés*. Paris : Errance, 160 p.
- Testart, A. 2006. (2e édition, révisée) *Des dons et des dieux : Anthropologie religieuse et sociologie comparative*. Paris : Errance, 160 p.
- Testart, A. 2007. *Critique du don : Études sur la circulation non marchande*. Paris : Syllepse, 268 p.
- Testart, A. 2010. *La déesse et le grain : trois essais sur les religions néolithiques*. Arles : Actes Sud, 304 p.
- Testart, A. 2012). *Avant l'histoire : l'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*. Paris : Gallimard.
- Testart, A. 2014. *L'Amazone et la cuisinière, anthropologie de la division sexuelle du travail*. Paris, Gallimard.
- Barry, L., Lécrivain, V., Lemardelé, Ch., Moizo, B. 2014. Alain Testart (1945-2013). *L'ailleurs et l'Avant. L'Homme*, 2014 : 7-22.